This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

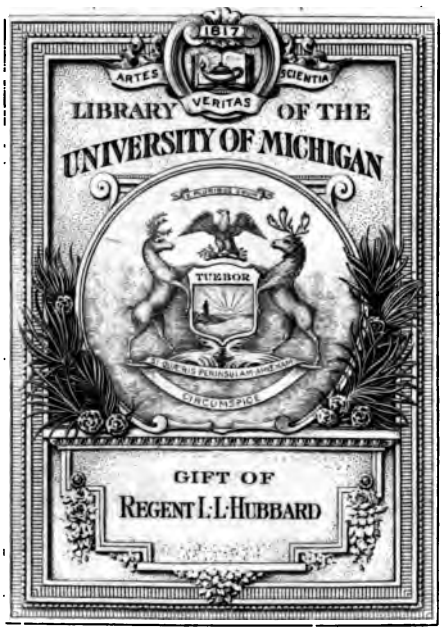
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 399892 DUPL


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT I. L. HUBBARD

UNIVERSITY OF MICHIGAN

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L. L. HUBBARD

UNIVERSITY OF MICHIGAN

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT I. L. HUBBARD

UNIVERSITY OF MICHIGAN

E
605
.S?4-1

# TREIZE MOIS

DANS

# L'ARMÉE DES REBELLES

AVENTURES

D'UN ENGAGÉ VOLONTAIRE MALGRÉ LUI

PAR

WILLIAM-G. STEYENSON
DE NEW-YORK

GENÈVE
IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1863

.S 8

# TREIZE MOIS

DANS

# L'ARMÉE DES REBELLES

# TREIZE MOIS

DANS

# L'ARMÉE DES REBELLES

AVENTURES

D'UN ENGAGÉ VOLONTAIRE MALGRÉ LUI

PAR

WILLIAM-G. STEVENSON
DE NEW-YORK

GENÈVE
IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1863

E
605
.S844

gift
Regent L L Hubbard
1-28-29

# CHAPITRE Ier

## Comment je devins volontaire.

J'avais passé mon enfance dans le Kentucky, près de Louisville. Je me passionnai pour le caractère un peu aventureux des jeunes gens de ce pays, et au commencement de l'année 1861, me sentant entraîné vers ces régions, je quittai New-York, ma patrie, pour aller me fixer dans le chevaleresque Etat du Kentucky. Au mois de mars, je descendis le Mississipi pour aller chercher une place dans une école. Je m'arrêtai dans l'Arkansas, où j'espérais rencontrer un parent qui y était occupé dans l'enseignement. N'ayant trouvé ni mon parent, ni une école où l'on voulût de moi, je formai une association de commerce avec un jeune homme de Memphis, du nom de Georges Davis, association ayant pour but de nous procurer des douves de tonneaux pour les envoyer à la Nouvelle-Orléans et les faire embarquer pour la France. Nous nous établîmes dans le Philipps-County, Etat de l'Arkansas, au bord du St-Fran-

cis, à plus de cent milles de Memphis. L'entreprise se trouva être profitable. Avec cinq Français à nos gages, nous amassions de l'argent assez rapidement pour satisfaire une modeste ambition, et j'eus le temps d'étudier le pays, tout en me mettant au courant des caractères variés qui forment la population de l'Arkansas.

Le transport des troncs d'arbres et des rendez-vous pris avec les voisins pour enlever le bois mort tombé pendant l'hiver, m'avaient mis en rapport avec beaucoup de citoyens à bien des milles à la ronde. Tous cherchaient à lier connaissance avec le jeune étranger qui était venu s'établir au milieu d'eux, et, en somme, ils me traitaient avec courtoisie et bienveillance. Mais si, dans les occasions où il fallait montrer de la force corporelle et de l'adresse, j'avais su gagner l'amitié et la considération des hommes d'un certain âge, j'excitais évidemment l'envie et la jalousie des gens plus jeunes et plus rudes de caractère. Mes refus de boire à tout propos avec le premier venu élargirent aussi bientôt le fossé qui se creusait autour de moi sans que j'y eusse donné d'autres motifs.

On sondait souvent mes opinions au sujet de l'esclavage. C'est là, en effet, la pierre de touche au moyen de laquelle on éprouve dans le Sud le caractère de tout nouveau-venu. J'étais jeune et je n'avais jamais fixé mes idées sur ce sujet. Mon impression était que, là où l'esclavage existe, il doit être abandonné au contrôle de ceux qu'il concerne, et comme étranger à l'Etat, je pensais que je n'avais pas à m'en occuper directement. Je n'avais non plus aucun pen-

chant à faire prévaloir autour de moi les convictions anti-esclavagistes dont on avait nourri mon enfance, et je ne savais que trop qu'en les propageant je ne produirais rien de bon. Du reste, j'avais rencontré dans le Nord quelques radicaux exaltés et à moitié fous auxquels je n'avais pu m'empêcher de faire opposition. Ce que je disais en toute sincérité sur leur compte ne pouvait manquer de me concilier la faveur de ceux qui me questionnaient. Cependant il m'était impossible de classer indistinctement dans la catégorie abhorrée de ceux qu'ils appelaient des *abolitionistes* tous les gens du Nord que j'avais rencontrés dans le Kentucky. Il en résulta que je fus toujours jusqu'à un certain point tenu en état de suspicion.

Les opinions sur l'esclavage ne sont pas libres dans le Sud, et là où j'habitais, en particulier, aucun anti-esclavagiste n'aurait pu s'estimer un seul instant en sûreté. Mais, comme on me voyait encore un tout jeune homme, on paraissait disposé à croire que j'étais peu renseigné sur ce sujet, et qu'en tout cas je ne pouvais être un hôte dangereux. Les choses en étaient là lorsque j'eus l'idée d'écrire à mes parents, qui, je le savais, étaient inquiets de moi. Je pensai toutefois qu'il serait imprudent d'adresser une lettre directement à New-York; je la mis donc sous un pli à l'adresse d'un ami que j'avais près de Louisville, dans le Kentucky, et je le priai de faire parvenir cette lettre à mon père dès qu'il jugerait la chose faisable.

Cette lettre, dans laquelle j'évitais toute allusion compromettante, contenait ces mots : « La vie n'est pas facile là où

je suis; il m'a fallu faire dix milles à cheval pour me procurer du papier et de l'encre et pouvoir vous écrire; » phrase malheureuse, comme on le verra bientôt. Je mis moi-même ma missive à la poste le 16 avril 1861. Je rentrai ensuite chez moi, et là, je ne me rends pas bien compte pourquoi, l'idée que je courais quelque danger me saisit. Je pris mes deux revolvers à six coups et les nettoyai. Cependant, après avoir examiné mes munitions, je remis mes armes dans un coin de la chambre sans les charger. Pendant la nuit du 17 avril, comme j'étais plongé dans un profond sommeil, je fus réveillé en sursaut, et vis devant moi trois hommes qui m'invitèrent à les accompagner à Jeffersonville, bourgade sur la rivière St-Francis, à huit milles de ma demeure. J'avais souvent eu occasion de voir ces trois hommes. L'un d'eux avait toujours été considéré par moi comme un ami, et je n'avais jamais eu que de bons rapports avec les deux autres. Je leur demandai de me laisser le temps de m'habiller et de faire quelques préparatifs, ce qu'ils m'accordèrent sans peine. Je chargeai soigneusement et j'amorçai mes deux revolvers, puis, après avoir sellé mon cheval, je partis avec eux. Me voilà en route pour Jeffersonville, « ne sachant pas, » comme dit saint Paul, « ce qui m'y doit arriver. » Je crois toutefois que je ne partis guère avec les sentiments qui animaient l'apôtre lorsqu'il se rendit à Jérusalem, ni avec cet esprit de piété qu'on avait essayé de m'inspirer sous le toit paternel. Les armes toutes mondaines que j'avais dans mes poches me paraissaient plus appropriées à la circonstance.

Chemin faisant, celui des trois hommes que je considérais comme mon ami, un nommé Buck Scruggs (il méritait un plus joli nom), m'engagea à prendre avec lui un peu d'avance sur nos compagnons, puis il me donna les renseignements et les conseils suivants : « Vous allez passer en jugement devant le Comité de Vigilance de Philipps-County sous l'inculpation d'être un homme du Nord et un abolitioniste. Quand vous serez dans la boutique où est assemblé le comité, placez-vous sur le comptoir dans le fond de la chambre. Là, si vous vous trouvez dans le cas de vous défendre, on ne pourra pas vous attaquer par derrière. Lorsqu'on vous interrogera, ne faites pas de plaidoyer ; répondez simplement aux chefs d'accusation en temps voulu et le plus brièvement possible. Restez calme, ne prononcez aucune parole qu'on puisse faire considérer comme offensante, et, si c'est encore possible, je vous sauverai. Si les choses s'enveniment, sortez vos pistolets et tenez-vous prêt, mais ne faites pas feu tant qu'il y a encore une lueur d'espérance. Il va sans dire que, dès que vous aurez tué quelqu'un, vous êtes certain d'être tué à votre tour. »

J'écoutais avec attention ces conseils, qui m'étaient donnés sur le ton d'une conversation de tous les jours. Nos compagnons pouvaient croire que nous causions de la pluie et du beau temps. Je compris alors que tout dépendrait du sang-froid que je saurais déployer dans cette lutte suprême, et je résolus de vendre chèrement ma vie, si elle devait être sacrifiée à la fureur aveugle d'une populace surexcitée. Un moment, je soumis à Buck Scruggs l'idée

de me laisser fuir ; j'avais un cheval agile que les autres ne pourraient pas suivre. Il s'y refusa formellement, car, disait-il, sa parole était engagée qu'il m'amènerait au Comité de Vigilance. La parole d'honneur est aussi sacrée chez ceux qui appliquent la loi de *Lynch* que parmi les brigands. Il ne me restait donc plus qu'à m'armer de courage pour traverser une crise dont je ne pouvais encore calculer la portée. Nous atteignîmes la ville aux environs de minuit, et je fus aussitôt introduit en présence de cinquante ou soixante des plus hideux coquins que l'Arkansas ait jamais produits. Ils m'accueillirent avec des huées, des grognements, et les cris mille fois répétés de : « Pendez-le ! brûlez-le ! » et autres semblables. Les deux tiers de cette vile populace étaient dans un état de frénésie amené par l'abus d'une mauvaise liqueur qui abonde dans ces localités, et, parmi le reste des hommes présents, il y en avait peu, si tant est qu'il y en eût, qui fussent dans la pleine possession de leur raison. L'espoir dont je m'étais bercé de me voir protégé par ma complète innocence s'évanouit à leur vue. Je ne savais que trop, en effet, que des égorgeurs ivres, loin de se sentir désarmés par l'innocence de ceux qu'ils ont en leur pouvoir, sont plutôt portés à s'en offenser.

L'ordre se rétablit cependant, et mon ami, M. Scruggs, fut appelé à la présidence. Une lueur d'espoir me revint. On donna lecture de la loi constitutive et du règlement du Comité de Vigilance. Ils portaient en substance que, dans l'état de trouble où se trouvait le pays, les citoyens s'étaient

constitués en cour de justice pour procéder à l'interrogatoire et, s'il y avait lieu, au jugement de tous les hommes du Nord, et que ceux qui seraient convaincus de professer des principes abolitionistes devaient être pendus. On fit l'appel des membres du Comité, et je remarquai que la plupart des assistants en faisaient partie. Les autres étaient des bateliers ou des vagabonds qu'on avait rassemblés dans la ville. La cour du *Juge Lynch* entra en séance et mon procès commença. J'étais accusé d'être un abolitioniste et d'avoir cherché à exciter une insurrection parmi les esclaves.

Le président s'efforça d'amener les témoins à préciser leurs dépositions, mais en vain. Il n'est pas facile de faire entendre raison à une populace en démence, et lorsque l'ivresse s'en mêle, la chose devient complétement impossible. On ne prononçait contre moi que des accusations vagues et pour la plupart ridicules. Tantôt l'un, se souvenant que j'avais refusé de boire avec lui, s'écriait : « Il faut qu'on le pende ; c'est un cafard qui ne veut pas boire la goutte avec des *gentlemen :* à la potence ! » Tantôt un autre hurlait : « Oui, c'est un satané Yankee, un buveur d'eau sucrée ; pendez-le ! » Je répondis calmement que ce n'était pas là un cas de culpabilité, et que la pendaison serait une peine bien sévère pour avoir simplement refusé des invitations qui m'avaient été faites. Quelques-uns se rendirent à mes arguments, et la tempête paraissait se calmer, lorsqu'un des assistants objecta : « Il est trop savant et trop rusé pour ce pays. Ne voyez-vous pas qu'il parle comme un avocat de Philadelphie ? »

Certes un légiste de la ville de l'amour fraternel ne trouverait pas beaucoup de besogne dans l'Arkansas.

« Il est venu ici au milieu de nos bois, continua mon accusateur, pour nous endoctriner, nous autres ignorants. Nous lui enseignerons quelque chose qu'il ne sait pas encore : il apprendra chez nous comment on se balance au bout d'une corde, le maudit Yankee ! » Le président demanda enfin qu'on articulât le crime dont j'étais coupable : « C'est un abolitioniste, un abolitioniste ! » répondit-on avec l'accent d'une rage arrivée à ses dernières limites. Plusieurs étaient trop avinés pour articuler le mot, mais ceux qui n'étaient pas encore complétement ivres l'emportèrent, et on commença à m'examiner sur le chef d'accusation mis en avant. On m'assaillit alors de questions au sujet de mes idées sur l'esclavage. Je répondis aussitôt brièvement et avec pleine franchise que je n'avais sur la matière aucune idée à laquelle ils pussent trouver à redire, que d'ailleurs je ne m'étais jamais mêlé de ce qui concernait cette institution depuis que j'étais dans le pays, ni n'avais eu même aucune intention de le faire. Mon sang-froid parut les calmer ; mais une bouteille ayant été mise en circulation au milieu d'eux, je vis que ce qui restait encore de raison à la majorité aurait bientôt disparu. Leur parole s'échauffait et devenait sauvage ; leurs yeux jetaient des flammes et j'entendais des dents qui claquaient de rage. Je compris que cette tourbe ne connaîtrait bientôt plus aucun frein si le président ne parvenait à clor la séance ; j'émis donc l'idée que, puisqu'il n'y avait poi

de charges sérieuses contre moi, on voulût bien terminer le procès, lorsque, à mon grand étonnement, on exhiba la lettre que j'avais écrite à mon père trente-six heures auparavant, et qui contenait, disait-on, la preuve irrécusable que j'étais un abolitioniste du Nord. La malle des Etats-Unis était donc visitée par les Comités de Vigilance du Sud, lorsque cela leur plaisait. Je l'avais ignoré jusque-là. Toute cette canaille ne me permit pas même de m'expliquer sur le nouveau crime qui m'était imputé. Les seuls mots de ma lettre qu'on incriminait étaient ceux-ci : « La vie n'est pas facile là où je suis. » Certes, dans ce moment, cette phrase me parut plus vraie que jamais. Elle servit à quelques plaisanteries qui excitèrent encore davantage contre moi : « Oui, disait-on entre autres, la vie n'est pas facile dans ce pays, et nous te la rendrons plus difficile encore avant que tu en sortes, infernal espion !... »

Le président essaya quelques mots en ma faveur. Je l'accusais en moi-même de faiblesse ; mais je me trompais, il connaissait mieux son auditoire que moi. Selon lui, cette lettre ne contenait aucune preuve à ma charge, j'avais toute l'apparence d'un jeune homme sans malice, je n'avais jusqu'ici donné lieu à aucun reproche; il était évident que je connaissais peu l'institution particulière au pays, et qu'en tous cas je n'avais aucun mauvais dessein à son endroit. Il y eut alors une délibération à voix basse. Pendant ce temps je me tenais toujours assis sur le comptoir, mais je me glissais insensiblement vers son angle le plus éloigné. La crise approchait. La discussion se poursuivait dans des

groupes différents, et, si elle était moins bruyante qu'avant, c'est que la colère étouffait les paroles. Ma vie ne tenait plus qu'à un souffle; je sentais que je ne pourrais plus rien changer à la décision qui allait être prise, quelle qu'elle fût. Cependant, je dois le dire, mes nerfs ne faiblissaient pas, et je ne me sentais pas trembler. J'avais ce calme inaccoutumé qui est souvent donné à ceux qui sont en face d'une mort inévitable. Je savais en effet que, pour peu qu'on me déclarât coupable, la mort m'attendait; mais j'étais en même temps décidé à me défendre jusqu'à la dernière extrémité et à mourir sur place plutôt que de m'exposer aux tortures qu'une haine implacable pourrait m'infliger.

Pendant la délibération, un nommé Butler Cavins, qui avait assez d'influence dans la contrée (il possédait environ vingt esclaves) sortit de la boutique avec quelques autres. Au bout de dix minutes, il rentra avec un rouleau de cordes sous le bras, et, après avoir écarté la foule, il s'écria : « Messieurs, je crois qu'il convient de le pendre. C'est un gentil et innocent jeune homme. Il est beaucoup mieux préparé pour le ciel que si nous lui laissions le temps d'apprendre à boire et à jurer, et de devenir un vieux pécheur endurci comme moi. » Malgré la terrible position dans laquelle je me trouvais, je ne pus m'empêcher de rétorquer : « Monsieur, vous venez de prononcer la seule vérité que j'aie entendue cette nuit. » Ceux qui m'étaient favorables, bien que peu nombreux et ne soutenant pas bien fortement ma défense, semblèrent reprendre le dessus après cette ré

plique et purent un moment se faire écouter. Mais Cavins ne se laissa pas imposer silence : « Allons, mes amis, dit-il, voilà un joli lacet. Il a déjà servi d'escarpolette à deux abolitionistes; il pourra bien servir à un troisième, » et, comme il parlait, la foule se rassemblait en demi-cercle devant le comptoir. Le moment fatal était venu, ma résolution était prise; je sautai derrière le comptoir, et, sortant mes deux revolvers à six coups, je m'écriai : « Ah! c'est ainsi que vous entendez plaisanter. Eh! bien, avancez! Il y en aura quelques-uns d'entre vous qui iront avec moi dans l'autre monde! Le premier qui fait un pas est un homme mort! »

Il y eut un moment de stupéfaction, le silence succéda au tumulte; je vis des mains serrer des poignards ou des pistolets, mais pas une ne se leva. On eût dit des hommes pétrifiés, aucun ne bougeait, convaincu que le moindre mouvement en avant serait pour lui le signal d'une mort certaine. Ceux qui m'étaient favorables s'étaient en partie tenus groupés ensemble. Ils se rangèrent alors devant le comptoir, faisant face à la foule, et Buck Scruggs s'écria : « Il n'y a pas de preuves à sa charge et personne ne le touchera. » James Niel et Dempsey Jones, les deux autres qui avaient aidé à mon arrestation, appuyèrent les paroles de Scruggs, et leur influence, aidée de l'éloquence persuasive de mes pistolets, fixa l'opinion des indécis. En moins de vingt secondes, vingt voix furent données en faveur de mon acquittement, et le président prononça d'une voix triomphante : « Il est acquitté à l'unanimité. » L'unanimité n'était, je l'avoue, pas aussi rassurante que je l'au-

rais désiré ; mais tous s'accordèrent à dire que le jeune homme «avait du toupet» et ferait bientôt un aussi bon champion qu'aucun d'eux. Ils décidèrent de lever la séance, les uns avec un rire forcé, à travers lequel perçait une haine mal déguisée, les autres en essayant quelques grossières et inconvenantes plaisanteries ; toutefois ils eurent soin de se voter encore une bouteille de liqueur à mes frais, chose juste puisque j'avais été généreusement acquitté par eux. J'avoue qu'à ce moment, en posant un dollar sur le comptoir pour payer un litre de whiskey, je formai le souhait que ce même dollar pût un jour ou l'autre servir à payer une corde à mettre au cou du lâche Cavins ; mais je crus prudent de ne pas laisser voir ce qui se passait dans mon esprit.

A mesure que la bouteille faisait le tour des assistants, leurs sentiments à mon égard se modifiaient, et beaucoup de ceux qui avaient le plus insisté pour que je fusse pendu se montraient mes plus chauds protecteurs. Ils sortirent peu à peu par groupes de deux ou de trois, et bientôt la boutique fut presque complétement vide. Mes amis, et c'étaient bien maintenant plus que jamais de véritables amis, puisqu'ils avaient risqué leur vie pour moi (dans ce moment je pensai aussi à Celui qui avait donné sa vie pour me sauver), mes amis m'adressèrent quelques paroles sérieuses et me donnèrent le conseil suivant : « Monsieur, me dirent-ils, mettez trente milles entre vous et ces gaillards avant que le jour se lève; il y en a qui se considèrent comme joués et qui sont furieux. Si vous restez ici, votre affaire est faite. »

La première idée qui me vint fut de retourner à mon domicile, de reprendre mes affaires, de braver tous ces coquins, et, s'il y avait lieu, de vendre chèrement ma vie. Mais que pouvait faire un tout jeune homme, un étranger contre toute une populace corrompue et ne connaissant aucun frein? Le moindre soupçon qui naîtrait contre moi me ferait aussitôt considérer comme un criminel. Ce pays était retombé dans l'état barbare en ce qui concerne l'application des lois. La tourbe y régnait depuis des années, et l'esprit de rébellion, qui s'est emparé du Sud, se manifestait ici par ces Comités de Vigilance, tribunaux plus cruels et plus impitoyables que ne le fut jamais l'Inquisition.

Des exemples récents d'actes d'une atrocité féroce me revenaient à l'esprit, et je compris bien que, si je restais, je serais désormais en proie à des persécutions incessantes qui se termineraient nécessairement tôt ou tard par ma mise à mort. Il n'y avait pas plus de deux nuits qu'une partie de la bande que je venais de quitter avait assassiné M. Crawford, un homme né, il est vrai, dans le comté de Sullivan, Etat de New-York, mais établi depuis seize ans dans l'Arkansas, et contre lequel on ne pouvait avancer aucune accusation sérieuse. Quelques jours auparavant, un nommé Washburne avait été tué à coups de bâtons par quatre misérables, parmi lesquels s était trouvé Cavins. Le seul crime de ce pauvre Washburne était d'être un homme du Nord. Après cet acte vraiment satanique, le cadavre de la victime fut jeté dans la rivière de St-Francis. On m'avait raconté tout cela, mon sang s'était glacé à ce récit,

et, en y pensant de nouveau, je compris que je n'avais rien de mieux à faire que de quitter au plus tôt cette contrée maudite. Pour peu qu'on eût appris, pendant cette même nuit, que j'étais de New-York, j'aurais été immédiatement pendu.

Je n'ai jamais pu bien comprendre comment on avait pu arriver à ce mépris de toutes les lois. Probablement que les hommes insouciants qui, les premiers, sont venus s'établir dans le pays, vivant en dehors des régions où l'on administre calmement la justice, se soumirent peu à peu à des tribunaux auxquels les plus actifs et les plus hardis s'élisaient eux-mêmes.

Puis les dangers auxquels expose l'esclavage firent donner à ces tribunaux le droit absolu de disposer de la personne et de la vie d'une foule de créatures humaines. Dans ces circonstances, l'esprit de despotisme naturel à tout homme, même au plus civilisé, se développe vite, lorsqu'il se sent investi d'un pouvoir illimité.

Enfin quelques fanatiques du Nord, nourris de l'idée qu'il fallait arriver à rompre violemment les liens des esclaves, avaient été surpris répandant dans la partie pauvre de la population blanche et parmi les nègres qui savaient lire des écrits incendiaires propres à mettre en péril la vie des maîtres et de leurs familles. C'était par mesure de défense que les hommes du Nord étaient surveillés et qu'on ne perdait de vue aucun de leurs actes.

Que mon explication soit juste ou non, il est de fait qu'aucun homme du Nord n'était en sûreté, à l'époque

dont je parle, dans cette partie de l'Arkansas. Je me dis donc que le conseil qui venait de m'être donné était bon, et je résolus de le suivre, alors même que cela me faisait perdre tout ce que j'aurais eu encore à retirer de mon association commerciale. Je pris immédiatement la route d'Helena, ville située sur le Mississipi. Je ne raconterai pas mes pensées pendant ce voyage; on les comprendra en réfléchissant que j'étais pour le moment sans domicile, sans ami et pourchassé comme un véritable meurtrier, et cela au milieu de cette Amérique si libre et si éclairée.

Combien de temps durera cet affreux terrorisme? Quand reviendra-t-on de ce mépris de la loi et de cet oubli du respect dû à la vie humaine? Ne sont-ce pas là des questions importantes que la guerre aura à trancher? Quand arrivera le moment où un citoyen américain pourra voyager et se fixer en pleine sécurité dans son propre pays, et quand sera-t il permis de penser et de parler librement au sujet de l'esclavage?

S'il est vrai que cette institution ne peut tolérer à côté d'elle la liberté de la pensée et de la parole sans mettre en danger la sûreté du maître, n'est-ce pas là la condamnation de ce système barbare qu'on ne saurait du reste comprendre dans un pays qui se dit libre? Admettons qu'il y ait des difficultés inhérentes à l'existence de l'institution; admettons encore que l'envoi des émissaires de John Brown, avec leurs excitations incendiaires et leurs accusations contre tous ceux qui tiennent de près ou de loin au système, soient des torts graves et inexcusables. Une chose est certaine,

c'est que toutes les lois qui sont destinées à régler et à soutenir l'esclavage, ne sauraient supporter une discussion calme et raisonnée sans être condamnées comme honteuses et criminelles. Faut-il permettre que toutes les cruautés et les iniquités qui sont la conséquence de cette institution restent à jamais sans contrôle et sans punition? Si l'on ne peut soutenir cette thèse (et qui l'oserait?), alors ne faut-il pas que tout le système soit détruit de fond en comble comme une énormité et une plaie qui ne saurait être tolérée, ni par la civilisation du XIXe siècle, ni par un Dieu juste.

Le sang de plusieurs centaines de citoyens américains répandu dans nos plaines crie vers le ciel : « Seigneur, Dieu saint et vrai, le jour n'est-il pas venu où tu vengeras notre sang sur ceux qui l'ont répandu? » Oui, ce jour est venu, et la vengeance a commencé.

Les émotions par lesquelles j'avais passé dans les heures qui venaient de s'écouler m'avaient énervé, et maintenant que l'excitation produite par le danger ne me soutenait plus, j'avais peine à me tenir en selle. J'éprouvais un sentiment d'abandon et d'isolement comme je n'en avais jamais ressenti, et, plus que jamais, je soupirais après les libres pays du Nord, après ma patrie et mes bien-aimés parents.

Mais, comme le jour parut, je refis mes esprits et j'envisageai en face les réalités de la vie. Je me fis servir à déjeuner dans la maison d'un particulier, et j'entrai dans Helena à temps encore pour prendre le bateau de Memphis, qui partait à dix heures du matin. Ce bateau, le *St-Fran-*

*cis n° 3*, quittait Jeffersonville (où j'avais été mis en jugement et relâché) à sept heures du matin; il descendait le St-Francis, s'arrêtait à Helena, puis se rendait à Memphis. Lorsqu'il quitta ce jour-là Jeffersonville, le bruit s'était déjà répandu sur la jetée qu'un abolitioniste avait été mis en jugement et s'était échappé. Ce bruit faisait l'objet des conversations sur le bateau, et lorsque j'y montai, à dix heures, j'entendis la foule des passagers raconter les détails de l'incident dans lequel j'avais joué un rôle quelques heures auparavant.

Il fallut toute ma force de volonté pour composer mon visage de façon à n'avoir l'air de m'intéresser ni trop, ni trop peu au récit qui était dans toutes les bouches. J'eus la satisfaction de m'apercevoir que personne ne pensait que l'*abolitioniste* évadé fût sur le bateau. Personne ne me soupçonnait, ou tout au moins je le crus Cependant l'aspect des passagers n'était pas fait pour me rassurer. C'étaient presque tous des hommes violents, qui se répandaient en imprécations contre le Nord. J'étais épuisé de fatigue; les scènes par lesquelles je venais de passer m'avaient complétement abattu, et je n'eus pas le loisir, pendant un jour et une nuit que dura le voyage à Memphis, de me préparer pour d'autres scènes plus palpitantes encore que j'allais de nouveau avoir à traverser.

Comme le *Saint-Francis* touchait la jetée de Memphis, le matin du 19 avril (le même jour où le sang du 6e régiment de Massachusets traitreusement massacré, teignait les rues de Baltimore), je me hâtai de descendre afin

de juger de l'état des choses dans la ville et de voir comment je pourrais arriver à Nashville, où j'avais des amis qui, je l'espérais, m'aideraient à regagner mon chez moi. Mais à peine avais-je quitté la jetée qu'une *jaquette bleue* (sobriquet donné aux hommes de la police militaire qui gardait la ville) m'accosta et me dit : « Je vois, Monsieur, que vous êtes étranger... » — « Oui, répondis-je. — « Eh bien, c'est à vous que j'ai affaire. Veuillez me suivre ! » — Comme j'exprimais un étonnement qui était bien réel, il reprit : « Vous répondez parfaitement au signalement qui m'a été donné, Monsieur. Le Comité de sécurité publique désire vous voir. Suivez-moi ! » Il était inutile de parlementer, je le suivis et je fus bientôt introduit devant le Comité. C'était un tribunal beaucoup plus intelligent que celui que j'avais trouvé dans la boutique de Jeffersonville, mais qui n'avait pas moins pour cela le caractère des cours à justice sommaire organisées dans le Sud.

On me questionna sur ma patrie, sur mes opinions politiques et sur le but de mon voyage. Je fis les réponses que je crus prudent de donner. Là-dessus, à ma grande stupéfaction, on me confronta avec un des membres du Comité de Vigilance qui m'avait jugé à Jeffersonville, à cent trente milles de là, et trente heures auparavant. Mon ébahissement était au comble, car je ne comprenais pas comment un de ces hommes avait pu atteindre Memphis avant moi. Il paraît qu'il était parti à cheval de Jeffersonville peu après mon départ ; pendant que je déjeunais avant d'entrer à Helena, il m'avait dépassé et avait pris un bateau qui touchait dans

cette ville quelques heures avant le *St-Francis*. Il avait donc eu pleinement le temps de déposer devant le Comité de sécurité publique de Memphis sur ma personne et sur toute mon histoire. Malgré cet agile témoin à charge, le Comité ne trouva pas moyen d'établir qu'il y eût crime. Après une courte délibération, on me déclara donc que je pouvais me retirer. Mais, comme je m'en allais, le *policeman* de service me suivit, et me présenta une lettre du président dans laquelle on me conseillait d'aller me présenter à un certain bureau de recrutemeut, où le gouvernement provisoire du Tennessee faisait enrôler des jeunes gens, et où il serait dans mes intérêts de m'engager comme *volontaire*. La lettre ajoutait : « Quelques membres du Comité estiment que, dans le cas où vous ne jugeriez pas à propos de suivre ce conseil, vous pourriez bien vous trouver au bout d'une corde avant de quitter Memphis. Ils ne peuvent rien contre les excès auxquels risque de se livrer une populace en fureur, si elle apprend que vous êtes du Nord. » Je n'eus pas le temps de réfléchir, le policeman attendait devant moi, à ce qu'il disait, « pour m'indiquer le chemin. » Je compris alors que l'autorité militaire avait résolu de me forcer à m'engager. Privé d'amis et de secours, je n'avais aucun moyen d'échapper à cette cruelle nécessité.

Il me restait encore l'espoir de pouvoir faire une promesse évasive, de gagner du temps et de me soustraire ainsi à la vigilance des autorités. Mais le policeman s'impatientait, il devint impérieux, me faisant sentir que j'étais en son pouvoir ; je le suivis donc pour échapper à la foule qui

commençait à s'attrouper autour de nous, et j'arrivai bientôt au bureau de recrutement. A peine entré, je m'aperçus que la seule porte de la chambre était gardée par des hommes déterminés qui tenaient leurs fusils placés en croix devant l'ouverture. La *jaquette bleue* eut d'abord une conversation à voix basse avec l'officier de recrutement, et lui expliqua sans doute mon cas Là-dessus l'officier se tourna vers moi et me dit, avec le ton d'un homme qui est décidé à ne pas admettre d'objections : « Eh bien, jeune homme, on me dit que vous êtes venu vous engager comme volontaire. Je suis bien aise de faire votre connaissance ! »

Je répondis aussitôt : « On m'a en effet conseillé la chose, mais veuillez me donner un peu de temps pour y réfléchir. »

« Non, Monsieur, non, ce n'est pas nécessaire ; nous n'avons pas de temps à perdre. Voilà le rôle ; veuillez vous inscrire ; endossez l'uniforme, et après cela vous aurez le loisir d'aller vous promener dans la ville ! »

Un coup d'œil significatif jeté au policeman et vers les bayonnettes qui gardaient la porte me fit assez comprendre que cela voulait dire : « Vous ne sortirez pas d'ici avant que ce soit fait. »

J'essayai encore d'objecter que j'avais un cheval sur le bateau à vapeur et qu'il me fallait aller en prendre soin, mais il me répondit brusquement : « Tout cela pourra se faire plus tard. »

J'étais pris dans les fils qu'on avait tendus autour de moi ; impossible de m'en défaire. J'inscrivis donc mon nom sur

le rôle avec toute la bonne grâce qu'il m'était possible de montrer dans ce moment, et voilà *comment je devins volontaire.*

Peut-être quelque lecteur dira : « Vous eûtes tort, mieux valait s'exposer à la mort que d'appuyer de sa signature une rébellion aussi infâme et aussi peu justifiable! » A cela je me permettrai de répondre qu'il est bien facile de dire ce qu'aurait dû faire un tout jeune homme, loin de sa patrie, fatigué et énervé après avoir été pourchassé pendant deux nuits et un jour comme une bête fauve, seul, sans amis, au milieu d'une populace armée et furieuse. Que celui-là seul me condamne qui, en mettant sa main sur sa conscience, peut se dire : « Quelle que soit la pression qu'on puisse exercer sur moi, je suis certain de ne jamais faiblir! »

---

# CHAPITRE II

## Service dans l'infanterie.

Un commissaire-priseur voulut bien se charger de vendre pour moi le beau cheval qui avait dû me porter à Nashville et de là dans le Kentucky; il m'en livra ensuite le prix sous retenue d'une assez jolie commission. Là-dessus je commençai mon service dans les volontaires, régiment des *Invincibles de Jefferson Davis,* sous le commandement de J. Knox Walker, de Memphis. Je conservais toujours quelque espérance d'évasion, d'autant plus que je n'avais pas encore prêté serment au drapeau, et je m'occupais activement de recueillir des renseignements propres à servir mes desseins. Je ne pouvais toutefois interroger directement personne, et je craignais d'éveiller les soupçons si je me montrais trop désireux de connaître les différentes routes qui partent de la ville ainsi que les endroits où elles aboutissent.

Le 1er régiment qui avait été levé à Memphis, était

composé d'hommes appartenant aux classes supérieures, et représentait plusieurs millions de dollars de propriétés. C'était, à ce point de vue, le pendant du 7e régiment de New-York. En revanche, le 2e régiment qui fut formé, et dans lequel je fus classé, contenait environ 750 Irlandais, tous catholiques; c'était donc, à son tour, le pendant du 69e régiment de ma ville natale. Nous campions à une petite distance de Memphis, dans un enclos d'environ sept acres, entouré d'une haute palissade et gardé par des factionnaires très-rapprochés les uns des autres. Comme ces factionnaires n'étaient pas pris dans notre régiment, mais dans des compagnies éprouvées et de plus ancienne formation, j'eus bientôt la conviction que je n'avais aucune chance de m'évader, et je me résignai à mon sort.

Une fois habitué à cette pensée, je résolus de me mettre au courant de tous les détails de la vie militaire, d'apprendre aussi bien que possible le maniement d'armes et la manœuvre, sentant que j'avais assez de capacités pour m'élever au-dessus de la position de simple soldat. Je n'eus plus tard qu'à me louer d'avoir pris cette détermination.

Le 6 mai nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Randolph, ville située à 66 milles au-dessus de Memphis, sur la rive tennessienne du Mississipi. Nous y arrivâmes en bateau à vapeur le 7. La ville de Randolph, qui naguère contenait environ 3000 habitants, est située au-dessus de la ligne des hautes eaux, sur une étroite bande de terrain d'environ 300 mètres de largeur, derrière laquelle s'élève une colline terminée par une falaise de 90 pieds de hauteur. Ce fut sur cette

colline, d'où l'on dominait la ville et le fleuve, que nous établîmes notre camp, et c'est là seulement que commença en réalité pour nous la vie de soldat. Le service était réglé ainsi que suit : à 5 heures du matin, diane ; de 5 1/2 à 7 1/2, exercice ; à 7 1/2, déjeuner ; de 8 à 10, corvée ; à midi, dîner ; de 1 heure après midi à 4, corvée ; de 4 1/2 à 7 1/2, inspection et exercice ; à 8 heures, souper ; à 9 heures, retraite. Il ne faut pas se figurer que les heures de corvées fussent des heures peu occupées : nous étions au contraire astreints à un travail assez rude.

Telle fut la vie que nous menâmes pendant huit longues semaines, sans qu'on nous donnât un seul jour de repos, si ce n'est le dimanche, jour dont nous saluions avec joie l'arrivée. J'eus ainsi l'occasion de me convaincre que l'observation du dimanche est aussi bien une nécessité physique qu'un devoir religieux, alors même que notre régiment ne l'observât pas d'une manière bien édifiante. Notre aumônier, le Père Daly, célébrait la messe le matin, prêchait l'après-midi, et essayait le soir d'amener à la raison les hommes ivres qui faisaient du tapage. Ces hommes ivres étaient toujours beaucoup trop nombreux pour donner à un jeune homme protestant comme moi une haute idée d'une religion dont le brave Père était cependant un très-digne représentant. Son influence était heureuse pour le maintien de la discipline, et il en usait avec beaucoup de tact et de savoir-faire.

L'oisiveté, pendant la journée du dimanche, avait de fâcheuses conséquences, car nous n'avions aucun livre à lire ;

le jeu et les combats de coqs étaient nos seules distractions. C'était aussi notre jour de lessive; mais la ration de savon qu'on délivrait pour six hommes était à peine suffisante pour laver une seule chemise. Nous la donnions donc tour à tour à un homme de l'escouade, et les autres devaient s'en remettre à la seule vertu de l'eau claire pour blanchir leur linge. Notre régiment fut souvent vanté pour son habileté dans les travaux de fortifications, mais il ne s'attendait guère à ce qu'on lui fît jamais compliment sur sa propreté.

Peu de temps après l'établissement du camp à Randolph, je fus nommé sergent, et après avoir fait quelques jours seulement de service dans ce grade, je fus promu à celui de sergent-major. Ce dernier grade me dispensait naturellement des travaux de terre, mais j'avais à surveiller une escouade de travailleurs.

Pendant les deux mois que nous passâmes dans cette localité, nous construisîmes, aidés de trois autres régiments, le fort Wright, ouvrage irrégulier, couvrant environ trente acres de terrain. Il n'y avait point de sources qu'on pût amener à l'intérieur de l'ouvrage. On délibéra longtemps sur les moyens d'y faire arriver de l'eau, et pendant ce temps nous étions obligés d'aller en chercher avec nos bidons dans le Mississipi. Les officiers du génie firent enfin placer une mauvaise petite pompe à vapeur, qu'ils s'étaient procurée de seconde main, sur le bord du fleuve, dans le but de faire arriver l'eau sur la colline dans une grande citerne qui avait été construite à cet effet. Cette citerne pouvait contenir l'eau nécessaire à 2000 hommes pendant une se-

maine, mais nos braves officiers du génie n'eurent jamais l'air de se douter que, si nous étions assiégés, un boulet pouvait détruire cette pompe et nous priver du seul moyen que nous avions de nous procurer de l'eau.

Si l'on avait pu remédier à cet inconvénient, et si le fort avait été bien armé, il aurait été difficile à prendre, mais on ne le pourvut jamais convenablement d'artillerie et de munitions, et, en fait, il ne fut d'aucune utilité à l'armée confédérée. Nous construisîmes en outre quatre batteries sur le bord du fleuve, trois d'entre elles étaient destinées chacune à trois canons, et dans la quatrième (une batterie basse) on en plaça six. Ces canons lançaient des boulets de 32 et de 64 livres. Trois milles en amont, vers l'embouchure de la rivière de Hatchie, on construisit une autre batterie pour trois canons de 32.

Les rations de vivres qu'on nous donnait n'étaient à ce moment ni bien fortes, ni d'une bien bonne qualité; cependant on ne peut pas dire que nous vécûmes précisément de privations. Pendant le premier mois on nous distribua du whiskey, et les hommes travaillaient volontiers sur la promesse qu'on leur faisait d'une paie supplémentaire de 40 cents (2 fr. 50 c.), promesse assaisonnée chaque jour de trois petits verres. La cinquième semaine on supprima les petits verres, et la solde supplémentaire ne fut jamais payée. J'ai ouvert un compte au gouvernement de Jefferson Davis, et je laisse courir les intérêts de ma solde supplémentaire arriérée, ainsi que d'autres sommes plus fortes qui me sont dues. Mais je pense, et le lecteur sera de mon avis, que

ces intérêts pourront courir longtemps encore avant d'être payés.

« L'eau volée a une saveur toute particulière, » dit une grande autorité, mais quelques hommes de notre régiment semblaient apprécier davantage encore la liqueur volée. Tant qu'on donna la ration de whiskey, il y eut peu de cas d'ivresse. Cette quantité limitée de liqueur qui arrivait régulièrement suffisait à maintenir les soldats en belle humeur, et la santé générale s'en trouvait bien. Mais quand la distribution de whiskey eut cessé, un trafic clandestin pour s'en procurer commença à s'établir à l'aide des Juifs et des colporteurs qui rôdaient dans les bois à une petite distance autour du camp. Les chefs en sentirent l'inconvénient et donnèrent la chasse à ces commerçants, si bien qu'au bout de quelque temps il ne fut plus possible de trouver du whiskey à acheter, si ce n'est à Covington, à huit milles du camp. Cette distance n'empêchait point nos hommes d'aller y faire de fréquentes tournées. Plusieurs expédients furent imaginés pour faire entrer la douce liqueur en dedans de la ligne des factionnaires. Quelques hommes bouchaient la cheminée de leurs fusils et remplissaient le canon de ce précieux liquide. Un jour le colonel, passant devant une tente, vit un homme qui levait son fusil en l'air pour boire une gorgée dans ce verre d'une nouvelle espèce. Il lui cria : « Pat, qu'est-ce qu'il y a dans votre fusil? du whiskey, sans doute? »

« Oh! mon colonel, répondit le soldat, je regarde dans le canon de mon fusil pour voir s'il est propre. »

Le colonel passa, objectant seulement qu'il était curieux

que cet homme eût les yeux à l'endroit de la bouche. Lorsqu'il fut hors de vue, Pat examina de nouveau son arme, et l'ayant levée en l'air sans avoir pu en tirer une seule goutte de whiskey, il dit tristement : « Hélas ! mon canon de fusil a été plus vite nettoyé que je ne pensais ; le voilà parfaitement sec. »

Pendant que nous campions au fort Wright, nous fûmes un jour mis en émoi par une mutinerie qui aurait pu avoir de graves conséquences. Quelques hommes de la compagnie du capitaine Cosset, de notre régiment, ayant découvert un trésor sous la forme d'un tonneau de whiskey, qu'une malheureuse marchande n'avait pas su mettre en sûreté, s'enivrèrent complétement et jugèrent à propos de ne pas paraître à l'inspection de l'après-midi. Le colonel voyant le petit nombre des hommes de cette compagnie qui se trouvaient sur les rangs, donna l'ordre au lieutenant Beard, en ce moment officier du jour, de faire arrêter les défaillants et de les envoyer à la salle de police. Lorsque l'inspection fut terminée, le lieutenant transmit cet ordre pour être exécuté à un sergent qui lui-même avait bu. Comme le sergent essayait d'arrêter un homme, il fut battu par plusieurs autres. Un simple soldat de la compagnie, un nommé Wahlen, intervint et arracha le sergent des mains des assaillants. Au même moment le quartier-maître du régiment, Isaac Saffarrens, frère du terrible héros de Belmont, dont je raconterai plus loin les hauts faits, arriva sur le lieu de la scène et fit mine de vouloir arrêter le soldat Wahlen, dont le seul crime était d'avoir cherché à empêcher le sergent

d'être battu. Wahlen lui dit aussitôt qu'il ne se laisserait pas arrêter, parce qu'il n'avait aucun tort. Le quartier-maître essaya de se saisir de lui, mais Wahlen le renversa d'un coup de poing. Plusieurs officiers accoururent au bruit, en particulier le chirurgien du régiment, le Dr Cavenaugh; il voulut prêter main-forte au quartier-maître, mais il ne sortit de la bagarre qu'après avoir eu les deux yeux pochés. Les hommes ivres, les seuls qui, au fond, méritassent une punition, prirent alors le parti de Wahlen ; ils chargèrent leurs fusils et manifestèrent l'intention de tuer tous leurs officiers si on essayait encore d'arrêter leur camarade.

Dans la mêlée qui s'ensuivit, un des officiers tira un coup de pistolet sur Wahlen, mais la balle ne fit que lui effleurer le front et laissa seulement une ligne rouge sur la peau. Le soldat fut étourdi un moment et chancela, mais il se raffermit bientôt sur ses jambes, et, sans se servir d'autres armes que de ses poings, il renversa un à un tous les officiers qui s'approchaient. Cependant des renforts arrivèrent bientôt pour soutenir les officiers. Le colonel Walker, voyant qu'une révolte générale était imminente, fit prendre les armes à deux batteries d'artillerie légère et à deux compagnies d'infanterie.

Les canons furent braqués de façon à balayer tout le camp des révoltés et on les somma de se rendre. Mais ceux-ci trouvèrent moyen de se retrancher derrière un gros bloc de rocher, d'où il aurait été difficile de les déloger sans perdre beaucoup de monde. Après avoir conféré

entre eux, ils déclarèrent qu'ils se rendraient à condition de pouvoir conserver leurs armes et reprendre leur service. Cette proposition fut naturellement rejetée; on chargea chacun des canons avec une double charge à mitraille, et une seconde sommation fut faite. Cette fois-ci les mutins obéirent; ils jetèrent leurs armes qui furent aussitôt saisies, tandis qu'eux-mêmes furent placés sous la garde d'un fort détachement. Je fus moi-même commandé ce jour-là pour faire partie de cette garde. Pendant la nuit, un de ceux qui avaient été arrêtés à propos de la tentative de révolte, se prit de querelle dans la salle de police avec un soldat détenu pour une autre cause. Je voulus m'interposer et fus battu par tous les deux. Ma position devenait ridicule; je ne pus me contenir, je saisis le fusil d'un factionnaire, et, avec la baïonnette, je clouai au mur l'un de ceux qui venaient de me battre, tandis que la garde s'emparait de l'autre et le garrottait. Le premier moment de colère passé, je fus heureux de voir que c'était par ses habits seulement que j'avais cloué mon homme au mur; il n'avait qu'une légère égratignure au flanc. On le transféra au cachot et on le mit aux fers.

Quatorze des soldats qui s'étaient mis en révolte comparurent peu de jours après devant un conseil de guerre général. Wahlen fut condamné à mort. Quatre autres furent condamnés à traîner le boulet pendant un mois et à perdre six mois de solde. Trois d'entre eux, se trouvant être des sous-officiers, furent dégradés publiquement et rentrèrent dans le rang. Tous les autres eurent à traîner le boulet pendant

un mois et perdirent trois mois de solde. La sentence prononcée contre Wahlen devait être exécutée dans le mois; mais la sévérité de l'arrêt de condamnation causa de tels murmures dans le régiment qu'un recours en grâce en sa faveur fut chaudement appuyé auprès du général Pillow. La peine de Wahlen fut commuée, et il fut envoyé à Memphis. Plus tard il obtint sa grâce et on le transféra dans un régiment qui partait pour la Virginie. On ne voulait sans doute pas qu'il rentrât dans son ancien régiment et que l'indulgence dont on avait usé à son égard fût un fâcheux précédent qui eût chance d'en induire d'autres à mal faire.

Toutefois la chose ne resta pas ignorée et elle eut certainement une mauvaise influence sur la conduite future du régiment, comme on le verra. Certes, la révolte que je viens de décrire aurait pu se produire dans n'importe quelle armée, mais il s'en produisit d'autres dont la seule cause gisait dans le défaut de discipline et dans la mauvaise organisation de l'armée des rebelles.

Quelquefois des scènes plus ou moins comiques venaient jeter un peu de diversion dans la vie du camp. Un de nos sergents, nommé Brown, avait amené sa femme avec lui de Memphis. Pendant quelque temps ce ménage vécut dans la meilleure intelligence; mais, un jour, le sergent s'étant procuré une cruche de whiskey, déclara à sa douce moitié qu'il la boirait à lui tout seul. Mme Brown n'entendit point de cette oreille, et, étant parvenue à s'emparer de la cruche, elle se retrancha derrière des caisses et des tonneaux, prête à soutenir un siége en règle. Le

sergent essaya de l'amener à capituler en lui prodiguant les épithètes de : « Mon bijou, mon ange, mon amour ! » Mme Brown fut inflexible. Alors le sergent, passant tout à coup des paroles mielleuses à une violente colère, voulut monter à l'assaut pour reconquérir la précieuse cruche. Mme Brown se défendit vaillamment avec un piquet de tente. Notre capitaine ayant vu ce scandale, m'ordonna de prendre quatre hommes de garde pour le faire cesser. On s'empara d'abord du sergent, mais il se débattait, et il fallut les quatre hommes pour l'emmener. Laissé seul pour opérer l'arrestation de Mme Brown, je m'avançai, mais je reçus de cette femme, qui, il faut le dire, était un colosse pesant 200 livres au moins, un coup si violent qu'elle m'administra avec son piquet que j'en fus étourdi et dus attendre du renfort. On fut obligé de cerner la place et l'ennemi se rendit à discrétion.

Les époux furent alors consignés tous deux dans la tente de garde. Dès qu'elle se vit de nouveau en face de son mari, Mme Brown se mit à l'insulter en criant de façon à attrouper tout le camp : « Lâche coquin, lui disait-elle entre autres, comment as-tu pu laisser ainsi maltraiter ta femme? N'est-ce pas moi qui t'ai ramassé dans les rues, qui t'ai donné six cents dollars que j'avais chez un banquier et qui ai fait de toi un *gentleman*? et tu n'as pas seulement su remuer ton petit doigt pour me défendre! » — « Mon bijou, répondait Brown, j'ai fait ce que j'ai pu, mais on m'a garrotté. » — « Infâme, lâche, poltron!... » reprenait toujours Mme Brown, et elle se serait mise à

battre son mari si la garde n'avait pas cru devoir l'en séparer. Le colonel étant survenu déclara à Mme Brown que, si elle ne se tenait pas tranquille, il la ferait mettre à la salle de police :

« Moi, à la salle de police, s'écria-t-elle ; non, colonel, non, vous ne le ferez pas! Jamais le général Washington, ni le duc de Wellington, ni Napoléon n'ont mis une femme à la salle de police. Je vous ferai paraître devant un conseil de guerre, je le ferai et cela en vertu de la loi martiale !... »

Cependant Mme Brown, voyant que le colonel ne badinait pas, finit par se calmer et promit de se bien comporter si on la relâchait. Peut-être une idée lumineuse, qu'elle se hâta d'aller mettre à exécution, lui était déjà venue pendant qu'elle parlementait et n'avait pas peu contribué à l'apaiser. Profitant de ce que le sergent était encore prisonnier, elle courut à sa tente pour s'emparer à elle seule et sans contestation de la cruche de whiskey. Hélas! la cruche s'était brisée pendant la lutte dont elle avait été la cause. Mme Brown revint toute triste retrouver son mari à la garde et se lamenter avec lui sur cet affreux malheur. Tout étant rentré dans l'ordre, le sergent fut relâché et le soir on put entendre Mme Brown qui lui disait dans sa tente :

« Sergent Brown, je crois que tu t'es fait moquer de toi aujourd'hui ! »

« Oui, Madame Brown, répondit celui-ci, nous nous sommes fait moquer de nous. »

Vers le 1er juillet, l'ordre arriva de nous rendre au fort Pillow, qui est situé à quatorze milles en amont de Randolph, du même côté du fleuve. Lorsque nous y arrivâmes, on s'attendait journellement à une attaque de la part des chaloupes canonnières ennemies. Nous avions déjà beaucoup entendu parler de ces engins, mais nous n'en avions pas encore vu, ni eu occasion de les redouter. Nos chefs voulurent nous faire travailler comme au fort Wright, mais cela causa des murmures, et les soldats pétitionnèrent pour demander que les planteurs, qui restaient tranquillement chez eux, eussent à envoyer leurs esclaves pour travailler aux retranchements. Le général Pillow trouva la chose juste, et publia un appel demandant qu'on lui envoyât des travailleurs. En moins d'un mois, 7,000 nègres, tous valides, arrivèrent sur les lieux et furent mis à l'œuvre. S'il en avait fallu le double, on aurait pu les avoir. Certes, les planteurs ne sont pas rebelles à demi, et le jeu qu'ils jouent est sérieux. Depuis que je suis rentré dans le Nord, où j'écris ces lignes, j'ai l'impression que les unionistes sont dans un état de torpeur incroyable, et qu'ils n'ont aucune idée des ressources du Sud, ni de l'acharnement avec lequel il poursuit la guerre. Ici, au Nord, nous sommes bien loin d'avoir cet enthousiasme général qui se rencontre partout dans le Sud. On le comprend, du reste. Dans les Etats rebelles, les femmes même, lorsqu'elles voient les armées de l'Union envahir leurs domiciles, les priver de leurs époux, de leurs frères, détruire leurs propriétés, ne peuvent, quels que soient leurs sentiments chrétiens, s'empêcher de s'intéresser du

fond du cœur à cette lutte terrible ; tandis que dans le Nord, la population, vivant loin des champs de bataille et de leurs horreurs, n'a pas encore éprouvé les privations que la guerre amène avec elle. Je dis plus : dans le Sud, les femmes sont arrivées à un tel degré d'exaltation, qu'on pourrait en former des régiments, si besoin en était. Le fait qu'elles sont dans leur tort et qu'elles luttent contre l'autorité légitime, ne contribue certes pas à diminuer leur acharnement ni la violence de leur haine ; peut-être même ce fait agit-il en sens contraire, et ce ne serait pas la première fois qu'un phénomène pareil aurait été observé chez la plus belle moitié du genre humain.

L'emploi des esclaves pour les travaux les plus pénibles fut une heureuse innovation sous beaucoup de rapports. Il permit à la troupe de perfectionner son instruction militaire, de donner plus de soin à ses armes et à son équipement, et de ménager sa santé. Nous n'eûmes plus même besoin de surveiller les travailleurs, les planteurs envoyant pour cela leurs intendants, en même temps que leurs nègres. Les soldats étaient de meilleure humeur, et mieux disposés à supporter les fatigues de la vie militaire proprement dite. Les esclaves ne reçurent point d'armes et ne s'attendaient pas eux-mêmes à avoir à se battre. Je ne saurais dire quelle contenance ils feraient au feu, n'en ayant jamais vu mener au combat.

Le fort Pillow occupe une position déjà forte par elle-même ; c'est la meilleure que je connaisse sur les bords du Mississipi. Cet emplacement se nomme la première colline

de Chickasaw, le fort Wright est construit sur la seconde et Memphis sur la troisième colline de ce nom. Le fleuve coule ici de façon à former un fer à cheval; le fort se trouve placé vis-à-vis du centre de la courbure, en sorte qu'aucune embarcation ne peut approcher sans se placer, déjà à une assez grande distance, sous son feu.

Le premier ouvrage qu'on établit dans cet endroit fut construit précisément au niveau des hautes eaux. Il présentait un front d'un demi-mille de longueur. Des magasins à l'épreuve de la bombe avaient été creusés dans les flancs de la colline. Deux rangs de casemates superposées contenaient des canons du calibre de 32 et de 64, et l'on avait arrêté le plan pour un troisième étage de batteries blindées à construire par-dessus. On ne doutait pas que ce ne fussent là des moyens de défense plus que suffisants contre une attaque de chaloupes canonnières.

Nous établîmes aussi une belle route militaire de trente pieds de largeur qui, du pied de la falaise, montait à son sommet. Elle était faite en tranchée, et la terre avait été rejetée à l'extérieur, de façon à former un parapet de protection pour les tirailleurs. A l'endroit où la route atteignait le sommet de la hauteur se trouvait un mortier de six pouces sur une plate-forme à pivot; un peu plus loin, on avait placé une batterie de trois mortiers de huit pouces, qui avaient été fondus en 1804, et qui avaient l'air d'avoir déjà beaucoup servi. Enfin, la partie supérieure de la colline avait été aplanie, et on avait commencé plusieurs travaux de défense du côté de terre. Mais, avant que tout cela fût achevé, nous reçûmes l'ordre de partir.

Le fleuve avait été barré un peu en aval du fort Pillow, et cela par des moyens de nouvelle invention, mais peu efficaces. On avait placé des bateaux plats, retenus par des ancres, à cent yards les uns des autres, et de lourdes chaînes avaient été passées par-dessus. On pensait que cela suffirait pour arrêter les canonnières, arrivant dans l'intention de s'embosser devant le fort, jusqu'à ce que les batteries que je viens de décrire eussent eu le temps de les couler bas. Tout cela paraissait fort bien imaginé, mais un beau jour, il y eut une grande crue d'eau; les bateaux soulevèrent leurs ancres, rompirent les chaînes et se mirent à descendre le courant jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un autre barrage qui se trouvait à quelques milles plus bas et qu'ils endommagèrent.

Ici encore, l'esprit intraitable des hommes qui composaient le régiment se manifesta, et cela d'une manière plus frappante qu'au fort Wright. Le solde et les primes auxquelles le régiment avait droit n'avaient pas été payées depuis quatre mois environ, et les soldats étaient décidés à demander pourquoi on ne les payait pas. Un matin, ma compagnie était sortie pour l'exercice, lorsque les hommes mirent leurs armes en faisceaux et refusèrent d'obéir à aucun commandement. Je m'avançai pour faire l'appel, mais personne ne répondit. Je fis donc rapport au capitaine que personne n'avait répondu à l'appel, mais que *tous les défaillants étaient présents.* Il m'ordonna de commander une garde et de mettre les renitents aux arrêts; la question

difficile était de savoir où prendre la garde, puisque tout le monde refusait le service.

Le capitaine rapporta au colonel que sa compagnie était en état de rébellion. Le colonel Walker monta immédiatement à cheval, il arriva au galop dans la rue de notre camp, et ordonna aux hommes de prendre les armes et de partir pour l'exercice. Pas un ne bougea. Quelques-uns, sans doute, n'auraient pas mieux demandé que d'obéir, mais ils avaient peur de leurs camarades. Le colonel s'emporta, jura, et promit qu'il ferait fusiller la compagnie si elle ne rentrait pas dans le devoir. Cependant, voyant que rien n'y faisait, il prit le parti de se calmer, et demanda aux hommes pourquoi ils refusaient le service. Alors, quelques-uns répondirent qu'ils voulaient de l'argent. Le colonel, prenant un ton ironique, leur demanda de nouveau si c'était à cause de la misérable somme de onze dollars par mois qu'ils s'étaient mis en campagne, et il prétendit leur faire honte de leur manque de patriotisme. Là-dessus, un soldat ne craignit pas de faire observer qu'il était très-facile aux officiers d'avoir du patriotisme une fois qu'ils tiraient leur solde tous les mois. Le colonel, alors, devint rouge de colère, et donna l'ordre de faire avancer le reste du régiment pour mettre fin à cette mutinerie ; mais il se trouva que les autres compagnies avaient pris la même résolution que la nôtre, et refusaient aussi de prendre les armes. Walker mit alors tous les sous-officiers aux arrêts pour n'avoir pas su prévenir ce désordre. Mais comme il n'y avait dans ce moment pas d'autre régiment au fort Pillow, on ne put pas pousser les

choses plus loin. Deux jours après, la solde arriva, et tout le monde rentra dans le devoir. Le colonel Walker fut mis aux arrêts par le général Pillow ; il passa même devant un conseil de guerre pour avoir permis à son régiment de ne faire aucun service pendant deux jours, mais il fut acquitté.

Le général Pillow, dont le fort portait le nom, est un homme de cinquante ans environ ; il est petit, mais fortement bâti ; l'expression de son visage est ordinairement douce et avenante ; il a la bouche grande, mais ses lèvres serrées indiquent un caractère énergique ; ses yeux sont gris ; ses favoris et ses cheveux sont parsemés de poils blancs. Il tient à être aimé de la troupe, et s'applique à tout ce qui peut se concilier avec la rigueur militaire pour obtenir son bon vouloir. Il n'en fait pas moins observer strictement la discipline, et il a plusieurs fois fait punir de mort des hommes qui avaient déserté ou avaient refusé d'obéir à leurs supérieurs.

Au milieu d'août, la division Pillow, dont mon régiment faisait partie, reçut l'ordre de se rendre à Columbus. On nous embarqua ; nous passâmes devant l'île n° 10, qu'on était alors en train de fortifier, et nous ne reprîmes terre qu'à Columbus même. Cette ville est située dans le Kentucky, sur la rive gauche du Mississipi, à 140 milles en amont du fort Pillow, à 20 en aval de Cairo. Vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve, se trouvent deux ou trois maisons, qu'on désigne sous le nom de Belmont.

Ici la vie pénible du fort Wright recommença ; tous les

jours un travail fatigant et des heures d'exercices plus fatigantes encore. Pendant quelque temps, on nous fit travailler douze heures sur trente-six; ainsi, sur trois nuits, l'une se passait au travail. Les généraux Polk, Pillow, Cheatham et Mac Gown y assistaient jour et nuit, stimulant les hommes avec des paroles d'encouragement. Un jour, le général Pillow descendit de cheval et se mit à travailler lui-même aux remparts, afin de calmer des murmures qui s'élevaient. Voici comment cela arriva. La nuit était sombre et pluvieuse, les hommes étaient épuisés et donnaient des marques de mécontentement de ce qu'on les faisait travailler par un temps aussi affreux. Le général Pillow était là, à cheval, essayant de démontrer aux soldats la nécessité de presser l'ouvrage, lorsqu'un vétéran de la campagne du Mexique, nommé W.-H. Thomas, l'apostropha de la façon suivante, en l'appelant par son sobriquet: «Eh bien, vieux Gid, si tu crois que l'ouvrage presse, descends un peu de cheval et donne-nous un coup de main! » Le général, voyant une occasion de gagner de la popularité, la saisit au vol; il sauta à terre, jeta là son manteau et son sabre, et se mit à bêcher plusieurs heures de suite. Pendant quelques jours, les soldats ne tarirent pas de louanges sur son compte.

Les ouvrages élevés autour de Columbus devinrent formidables; la ville fut surnommée le Gibraltar du Mississipi, et les généraux confédérés la considéraient comme imprenable. Elle est construite sur une plaine située à quelques pieds au-dessus du niveau des hautes eaux, et

elle a été submergée lors des crues extraordinaires qui ont eu lieu anciennement. Une rangée de collines parallèles au fleuve s'élève derrière la ville. C'est sur ces collines que le plus grand nombre des batteries furent installées; elles étaient reliées entre elles par une longue ligne d'épaulements pour les tirailleurs. Les batteries de plus gros calibre avaient été placées au bord du Mississipi. Une batterie de sacs de sable pour six pièces était établie à l'extrémité en amont de la ville, en face du quartier général de Pillow. Ces pièces étaient de 32 et de 64, et avaient été amenées de la Nouvelle-Orléans. A un mille environ au nord de la ville, les falaises s'élèvent à pic au bord de l'eau, mais à un certain endroit, un large éboulement a formé une espèce de cap qui s'avance fortement dans le cours du fleuve. Ce cap fut encore élargi, et on y plaça une batterie pour dominer le fleuve dans la direction de Cairo. Elle pouvait contenir dix à douze pièces de gros calibre. Sur le haut de la falaise, on avait mis en barbette un énorme canon rayé de Whitworth. Il lançait un boulet rond du poids de cent vingt-huit livres. On pouvait également le charger avec un boulet à la Minié beaucoup plus pesant encore. C'était une des quatre pièces monstres qu'on amena à Charleston en forçant le blocus au commencement de l'automne.

Tous ces ouvrages furent élevés par d'habiles officiers du génie, sous la direction générale du capitaine E.-D. Pickett, qui devint plus tard adjudant général du major général Hardee.

On obstrua aussi le fleuve, et on y plaça plusieurs pé-

tards, mais cela fut fait en secret par le corps du génie. Les autres corps ignorèrent le nombre et l'endroit de ces moyens de destruction. Ces mines, ou fougasses fluviales, étaient faites en fonte, et avaient été fondues à Memphis et à Nashville. Elles pouvaient contenir de cent à deux cents livres de poudre. D'autres étaient construites avec des plaques de fer rivées ensemble. Elles pendaient par des chaînes à des bouées, et étaient placées un peu au-dessous de la surface de l'eau. C'étaient les embarcations ennemies qui devaient en occasionner elles-mêmes l'explosion en brisant des fils de fer tendus à travers le fleuve. Je n'ai pas ouï dire que ces machines infernales aient causé aucun mal à l'ennemi. Je sais seulement qu'un bateau de transport confédéré faillit être détruit pour s'être imprudemment approché de l'une d'elles.

Après deux mois de la vie monotone de garnison, il survint tout à coup, le 7 novembre au matin, un événement qui y fit diversion d'une manière peu agréable pour moi. Je n'avais jamais assisté à une bataille, et je me souciais fort peu d'avoir à me battre contre mes compatriotes, peut-être même contre des parents, car je n'avais aucun doute qu'il n'y en eût dans l'armée qui était devant nous. Elle avait été, en effet, levée dans un pays où j'avais beaucoup de parents, et je savais qu'ils ne manqueraient pas, en gens fidèles au vieux drapeau, d'offrir leur vie pour le défendre. Mais l'alarme fut donnée si inopinément, que je n'eus pas le temps de feindre une indisposition, ou de trouver une excuse pour ne pas prendre part au combat.

Les régiments Tappen et Russell, le premier de l'Arkansas, le second du Tennessee, ainsi qu'un escadron de cavalerie du Mississipi, en tout quinze cents hommes, staionnés à Belmont, de l'autre côté du fleuve, furent attaqués ce jour-là à sept heures du matin, par un peu plus de sept mille hommes (à ce que disent les rapports unionistes), sous les ordres du général Mac Clernand. Nous ne nous doutions de rien de semblable. Nous crûmes d'abord que c'était une simple escarmouche d'avant-postes de cavalerie. Mais bientôt notre brigadier, Frank Cheatham, arriva au galop dans notre camp, tête nue et sans autre vêtement que sa chemise et son pantalon. Il nous cria qu'il fallait marcher au feu, que l'ennemi massacrait les malades de l'autre côté du fleuve. Ce bruit se répandit aussitôt et se transforma peu de minutes après en celui que « les Yankees avaient tué à coups de baïonnette les malades du régiment Russel. » Ce régiment était composé en grande partie d'Irlandais comme le nôtre. La rage de nos hommes ne connut alors plus de limites. Ils s'écrièrent qu'ils traverseraient le fleuve à la nage s'il le fallait, et, qu'en tous cas, ils ne feraient pas de quartier.

Je fis l'appel de ma compagnie comme c'était mon devoir. Sur cent et trois hommes d'effectif, il ne s'en trouva d'abord que soixante-dix-neuf présents. Il y avait alors beaucoup de malades dans l'armée. Quatre hommes sortirent bientôt de l'hôpital et demandèrent à prendre part au combat, puis on relâcha encore quatorze hommes qui étaient consignés, en sorte que la compagnie se trouva à peu près au complet.

Deux bateaux à vapeur chauffèrent, et à neuf heures le général Pillow, avec sa brigade composée de trois mille cinq cents hommes, avait passé le fleuve et se trouvait au feu.

A ce moment, les forces fédérales avaient chassé les confédérés de leur camp et les menaçaient d'une destruction complète ; mais l'arrivée de Pillow commença à changer la tournure des choses. A dix heures, la brigade Cheatham, dont mon régiment faisait partie, forte de 2,500 hommes, entrait aussi en lice. A onze heures, les deux armées en étaient aux prises sur toute la ligne. En même temps, les fortifications de Columbus et les canonnières fédérales qui étaient arrivées jusqu'à trois milles de distance, échangeaient des boulets, mais sans beaucoup de résultats de part ni d'autre.

La négligence des officiers de notre brigade faillit faire perdre la journée déjà de fort bonne heure. Nous n'avions reçu que dix cartouches par homme ; elles furent brûlées en un clin d'œil, et il fallut nous retirer derrière la berge du fleuve jusqu'à ce qu'on nous en eût apporté de nouvelles.

Je vis, dans cette occasion, combien l'homme (et il faut avouer que cela ne fait pas honneur à sa nature) est disposé à plaisanter dans les circonstances les plus solennelles de la vie, alors que le plus endurci, s'il y réfléchissait, sentirait qu'un sort fatal attend quelques-uns de ceux qui l'entourent. Un capitaine de notre régiment, J.-L. Saffarens, pressé de se mettre en sûreté, se jeta en courant dans l'eau, et arriva à en

avoir jusqu'à la ceinture. Un soldat, le voyant, lui cria: «Capitaine, mon ami, où allez-vous de ce pas? Etes-vous en route pour Memphis? Si vous y allez, dites à ma vieille que, la dernière fois que vous m'avez vu, je me battais, tandis que vous, vous décampiez!»

Le vaillant capitaine reçut une balle en pleine figure pendant qu'il se débattait dans la boue où il venait de s'enfoncer. Il fut transporté le lendemain avec les blessés à Memphis, mais je n'ai jamais appris s'il avait fait la commission dont on l'avait chargé.

Un autre incident excita l'hilarité générale de notre compagnie, précisément au moment où les balles tombaient sur nous comme de la grêle. Nous avions dans nos rangs un drôle de petit Irlandais, très-maladroit, qui savait à peine distinguer un des bouts de son fusil de l'autre, auquel on avait donné le sobriquet de *Farceur de Dublin*, et qu'on appelait aussi, par abréviation, *Dublin* tout court. Soit hâte, soit ignorance, il fit ce qui peut du reste arriver à des soldats plus éprouvés dans la chaleur du combat, il mit une cartouche dans son fusil sans la déchirer. L'arme, naturellement, ne fit pas feu. Il recommença à faire régulièrement tous les temps de la charge, et glissa par conséquent une seconde cartouche dans son fusil, lâcha la détente encore une fois sans résultat, et ainsi de suite pendant plusieurs minutes. Ce ne fut qu'alors qu'il songea à remédier aux inconvénients que présentait son arme. Il s'assit par terre, piqua la première cartouche en enfonçant son aiguillette dans la cheminée, et y introduisit aussi quelques grains de poudre.

Cette fois-ci le coup partit, mais *Dublin* fut renversé par le recul de l'arme. Comme il se relevait aux éclats de rire de ses camarades : « Diable, dit-il, il n'y a pas de quoi rire ; voilà qu'il faut que je recommence ; il y a encore sept cartouches là-dedans. »

On le voit, les plaisanteries étaient à l'ordre du jour au milieu des horreurs du combat. Bien que hors de saison dans ces moments-là, elles contribuaient à soutenir le moral des hommes. Mais, si l'esprit amenait quelquefois ce résultat, les spiritueux y aidaient aussi. On ne saurait trop blâmer cependant l'habitude de s'exciter par la boisson avant de marcher à l'ennemi. L'homme qui veut servir dignement la cause qu'il défend doit le faire avec la pleine conscience de lui-même. Je dirai de plus que les actes de cruauté qui se commettent souvent sur les blessés et les mourants sont le fait de mauvais drôles plus ou moins ivres, comme on en rencontre dans toutes les armées.

Notre brigade, après avoir reçu des munitions, longea le fleuve et exécuta un mouvement de flanc contre l'aile gauche de Mac Clernand, pendant que le général Pillow donnait de l'occupation à son centre. Nous fûmes bien près d'envelopper les forces fédérales. Le combat se prolongea pendant cinq heures avec des chances diverses ; mais, en somme, les rebelles gagnaient du terrain sur les fédéraux. Enfin, notre régiment fut lancé à la baïonnette, et nous fîmes en partie prisonnier le 7e régiment d'Iowa.

Une charge à la baïonnette est quelque chose de grand et de terrible. Pour mes yeux encore inexpérimentés, celle-

ci fut un spectacle magnifique. Au milieu des orages, dans les pays de l'Ouest, j'avais souvent vu, avec un sauvage plaisir, de sombres nuages se rencontrer. Deux masses noires s'avancent l'une vers l'autre, des éclairs les sillonnent, la foudre gronde, les vents hurlent, un moment les vapeurs amoncelées se confondent, puis l'un des courants l'emporte et balaie tout devant lui. Certes, ce fut avec un intérêt bien plus vif encore, que je vis nos huit cents hommes se masser et se préparer pour la charge. Au commandement tous se précipitent en avant, au pas de course, hurlant comme si les démons de l'enfer étaient déchaînés. Puis vient le choc, les hurlements se transforment en cris de malédictions et se mêlent aux plaintes et aux gémissements des blessés. Les baïonnettes se fraient un chemin dans le sang et la mort ; c'est un jeu terrible; la force et l'adresse sont aux prises, et, le plus souvent, c'est l'adresse qui l'emporte.

Les soldats d'Iowa furent vaincus. Quatre cents d'entre eux mirent bas les armes et furent envoyés sur les derrières de nos lignes ; on les transporta plus tard à Memphis. Le bruit s'était répandu que le régiment d'Iowa avait massacré des malades le matin même, et on a prétendu que, par représailles, plusieurs des prisonniers furent tués par nos hommes après qu'ils s'étaient rendus. Je n'ai rien vu de pareil, mais il est possible que quelques faits isolés de cette nature aient pu se produire. Si c'est le cas, ceux qui ont répandu le premier bruit sont responsables de ces actes de barbarie. Je ne mets pas en doute que quelques-unes

de ces lâches cruautés ne se commettent dans la chaleur du combat ; il y a dans toutes les armées des hommes brutaux, privés de tout sentiment d'humanité. Mais je dois rendre la justice aux officiers des rebelles, qu'ils blâmaient toujours sincèrement des actes pareils, et qu'ils nous tenaient sans cesse en garde contre tout ce qui ne saurait être toléré dans une guerre entre nations civilisées.

Les fédéraux se battirent bien, autant, du moins, que j'en pus juger. Néanmoins, vers deux heures de l'après-midi, ils commencèrent à plier. Leur retraite se transforma bientôt en déroute. Ils regagnèrent en désordre leur flotille, qui était à trois milles de là. Les confédérés les suivirent de près. Ils reprirent plusieurs canons qui leur avaient été enlevés pendant le premier engagement du matin et firent un terrible ravage parmi les fuyards. Quelques-uns de ces derniers furent encore tués au moment où ils franchissaient les ponts volants jetés de leurs bateaux sur la rive.

On ne saurait expliquer la défaite des soldats de l'Union, si l'on n'admet pas que les rebelles se soient mieux battus qu'eux. Les forces étaient à peu près égales, et il n'y avait aucun avantage de terrain ni d'un côté ni de l'autre.

Le général Polk, qui commandait en titre l'armée des rebelles, n'arriva sur le champ de bataille que peu avant la fin du combat. Il n'a droit à aucune part dans les honneurs de la journée. Le général Pillow et les brigadiers Cheatham et Mac Gown furent ceux qui conduisirent en réalité la bataille.

Nous eûmes environ sept cents blessés ; on les emporta pendant le combat et on les dirigea le lendemain sur Memphis. Il était sept heures du soir lorsque nous repassâmes le fleuve et regagnâmes notre camp, exténués de fatigue. Notre compagnie perdit, ce jour-là, en tués et blessés, trente-trois hommes ; le régiment entier, cent quinze.

Le lendemain, des détachements furent envoyés pour enterrer les morts. Trois cents confédérés gisaient sans vie sur le champ de bataille. Nous creusâmes des tranchées de six pieds de profondeur et de quatre de largeur ; les cadavres y furent couchés en ligne deux à deux ; ceux d'une même compagnie étaient placés ensemble ; le prêtre prononçait quelques prières sur les fosses, et la cérémonie se terminait par des salves de mousqueterie. Les morts des fédéraux furent aussi ensevelis de la même manière, mais il n'y eut pour eux ni service religieux, ni salves d'honneur. Notre compagnie enterra ses morts un peu avant le coucher du soleil. Quand les chants funèbres furent terminés et les salves tirées, plus d'un homme aux dehors rudes, au cœur endurci par une vie de privations ou de crimes, se laissa aller à verser des larmes comme un enfant. Il s'établit toujours entre soldats des liens fraternels qui ne se brisent pas sans déchirements. Un des plus mauvais sujets de la compagnie s'excusait devant un camarade de s'être laissé aller à cette faiblesse : « Tim, lui disait-il, il y a vingt ans que je n'avais pas pleuré ; mais c'étaient de bons garçons et des pays ! »

Le surlendemain de la bataille, lorsqu'on fit l'appel et

qu'ils ne répondirent pas, l'aspect de leurs visages défigurés au moment où nous les vîmes pour la dernière fois dans la tranchée nous revint à l'esprit, et nos cœurs battirent un moment plus fort que d'habitude. Lorsqu'on s'asseyait pour prendre un repas et qu'un compagnon de table manquait, plus d'un se disait : « Sera-ce mon tour la prochaine fois? » On oubliait les défauts du camarade qu'on avait perdu ; on exaltait ses bonnes qualités, et tous disaient : « Paix à ses cendres ! »

Je puis dire ici que si quelqu'un est, comme je l'étais, obligé de se battre contre des amis, il a bien des moyens d'éviter d'attenter à leur vie. Une cartouche sans balle glissée dans le fusil, une capsule qu'on ne place pas sur l'arme ou le seul fait de viser trop haut, voilà des procédés bien simples pour n'avoir pas à se reprocher la mort d'un ami. En revanche, il arrive souvent que, dans le feu de l'action, un officier qui s'est fait détester tombe sous la balle d'un de ses hommes.

Deux jours après la bataille, il arriva un accident qui ajouta à notre tristesse. Une foule s'était rassemblée autour du canon monstre de Whitworth, qui était resté chargé depuis le combat et qu'on allait décharger. Cette pièce avait été baptisée *Lady Polk*, pour faire honneur à l'évêque, devenu soldat et général, auquel on la donnait ainsi comme épouse. Il était là, prenant intérêt à l'opération. Le canonnier chef de pièce disait bien à la foule qu'il y avait du danger, mais on ne se pressait pas moins autour de l'affût. Le général regardait; pourquoi les soldats se seraient-ils écartés comme

s'ils avaient peur? J'étais à trente pieds de la plate-forme, et comme je vis le canonnier reculer, tenant le bout d'une longue courroie de tirage, je reculai aussi. Au même instant, une épouvantable détonation se fit entendre, et nous fûmes enveloppés dans un nuage de fumée. Lorsqu'il se dissipa, nous vîmes un affreux spectacle. Le canon avait éclaté, ainsi que le projectile à percussion qu'il contenait. Neuf hommes avaient été littéralement coupés en morceaux, et leurs membres gisaient épars autour de nous; deux autres moururent plus tard encore des blessures reçues dans cette occasion. Le général Polk l'échappa belle; l'explosion lui arracha son manteau des épaules et déchira ce vêtement en deux, comme si on l'eût coupé avec un sabre.

Quelques mots sur cet homme, qui a quitté les fonctions ecclésiastiques pour la carrière militaire termineront l'histoire de ma vie de soldat sur les bords du Mississipi.

Le major général Léonidas Polk est un homme grand et bien bâti; il a cinquante-cinq ans; ses cheveux commencent à grisonner, tandis que ses favoris sont blancs comme la neige; il a le nez aquilin; sa bouche indique de la fermeté de caractère. Il a une voix forte, qui en impose lorsqu'il commande, et comme il a été élevé à West-Point et qu'il s'est perfectionné depuis dans la science militaire, on pensait qu'il ferait un général de mérite. Mais il se montra de beaucoup inférieur à ce qu'on attendait de lui, et, dans l'ouest, la clameur populaire demandait sa destitution. Un moment, on crut qu'il serait appelé dans le cabinet de Richmond comme secrétaire d'Etat; mais il n'en fut rien. Beau-

coup de ses amis et de ses anciens admirateurs furent aussi fort peinés d'apprendre que le bon évêque se laissait aller à des propos assez profanes dans les occasions assez fréquentes où il poussait ses libations un peu trop loin. Tous ces bruits, vrais ou faux, nuisirent beaucoup à sa réputation.

---

# CHAPITRE III

## Service dans les arsenaux.

Le 18 novembre, je reçus un brevet temporaire de sous-lieutenant, afin qu'on pût me confier un chargement de munitions qu'on envoyait au camp Beauregard, près de Feliciana. Feliciana est une petite ville du Graves-County, dans le Kentucky, située non loin du chemin de fer de la Nouvelle-Orléans à l'Ohio, et à soixante-dix milles environ de Columbus. Le camp Beauregard était occupé par une brigade de quatre mille hommes, sous le commandement du brigadier général John S. Bowen. Ces troupes étaient massées en cet endroit pour empêcher les forces fédérales de tourner la position de Columbus.

Je venais de servir six mois dans l'infanterie, je connaissais tous les détails du service, et je commençais à être fatigué de cette vie. Je demandai donc d'être transféré dans le service des arsenaux ; on me l'accorda, à condition de me contenter du grade et de la solde de sergent d'artille-

rie. Ouvrir les yeux et les oreilles, tenir autant que possible ma bouche fermée, tout observer et ne jamais me compromettre, tel était le but de mes constantes préoccupations. Je savais que le service dans les arsenaux me permettrait d'apprendre beaucoup de choses qui pourraient m'être utiles dans un avenir plus ou moins éloigné, avenir toutefois très-incertain, car je n'entrevoyais aucune chance d'évasion. Je n'osais même calculer cette chance, car l'idée de violer le serment que j'avais prêté au gouvernement confédéré excitait en moi de vifs scrupules. Peut-être un homme plus expérimenté en eût vite fait bon marché et se fût dit qu'un serment prêté par contrainte à un pouvoir illégal et usurpé ne pouvait lier personne. Mais je frémissais à l'idée de rompre un engagement pris, il est vrai, contre ma volonté, mais à l'occasion duquel j'avais invoqué sur moi la malédiction de Dieu si je venais à y manquer. Je me disais aussi que, puisque les autorités m'avaient investi d'une charge qui avait son importance, il y allait de mon honneur de remplir fidèlement les obligations qui m'incombaient. Trahir ceux qui avaient mis leur confiance en moi, me faire considérer à tout jamais comme un déserteur, c'étaient là des pensées auxquelles je n'aurais pu m'accoutumer. Je constate simplement ce fait, et je n'ai nulle intention d'en tirer gloire. Animé de ces sentiments, je me préoccupais plutôt de chercher à m'instruire que d'essayer de me soustraire au service de l'armée des rebelles.

Pendant six semaines que je fus attaché au service des arsenaux, j'appris bien des choses sur lesquelles il est bon

que le Nord soit renseigné. Depuis que je suis rentré chez moi, je vois beaucoup de personnes qui s'étonnent de l'énergie déployée par le Sud, et qui ne comprennent rien aux ressources en artillerie, en armes et en munitions qu'il a su se procurer par des moyens inconnus. Comment les rebelles ont-ils pu fabriquer ou faire venir une quantité suffisante de tous ces objets pour suffire à une lutte aussi prolongée et aussi désastreuse ?

Je vais répondre à cette question. Pour parler de l'artillerie d'abord : les grands approvisionnements en armes que Floyd (1), cet inconcevable voleur, fit traîtreusement transporter dans les forts et les arsenaux du Sud pendant les derniers temps de ses fonctions, formèrent un noyau avec lequel on put commencer l'organisation de cette arme. J'ai appris aussi d'officiers rebelles qu'une grande quantité de pièces ayant servi dans la guerre du Mexique avaient été emmagasinées dans le Sud, en particulier à Pointe-Isabelle. On ne tarda pas à les remettre au jour. De vieux canons de bronze mexicains et espagnols furent fondus pour faire des pièces de campagne. On prétend que ces pièces sont les meilleures de l'armée rebelle, à cause de la quantité d'argent que contient leur alliage.

Une grande fonderie existait à la Nouvelle-Orléans au début de la rébellion. On y coula de fort belles bouches à feu. J'ai vu des batteries qui sortaient de là dans plusieurs

(1) M. John Buchanan Floyd, de l'Etat de Virginie, était ministre de la guerre sous la présidence de Buchanan (1857—1861). — *Trad.*

divisions de l'armée. Cette fonderie était dirigée par des mécaniciens du Nord et par des étrangers. Memphis fabriquait des pièces de trente-deux et de soixante-quatre, ainsi que des canons de fer à la Parrott. Ces derniers étaient fondus dans les chantiers de la marine par la maison Street et Hungerford. A Nashville, dans le Tennessee, la maison J.-B. Brennan et Cᵉ tournait et forait une grande quantité de canons pour l'artillerie légère, et, peu avant que la ville fût évacuée, on y avait établi une très-belle machine, que j'ai eu l'occasion d'examiner, pour rayer les bouches à feu. Un espion avait été envoyé, à ce qu'on prétendait, à la fonderie du fort Pitt, dans le Nord, et y avait pris les dessins et les renseignements nécessaires pour construire cet instrument. Cette précieuse machine, qui coûta fort cher, fut plus tard transportée à Atlanta, en Géorgie. Lors de mon évasion, je passai à Nashville, et j'y vis encore une douzaine de gros canons que, dans leur fuite précipitée, les rebelles laissèrent dans la fonderie et qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de rayer. Tout le monde sait que l'usine Tredegar, à Richmond, en Virginie, n'est autre chose qu'une manufacture considérable de canons de gros calibre. Enfin, toute ville du Sud qui possédait une fonderie, si petite qu'elle fût, tenait à honneur de fournir quelques canons à l'armée.

Plusieurs de ces canons étaient mal coulés et offraient du danger pour ceux qui les servaient. Dans une batterie sortie des ateliers de Memphis, trois pièces éclatèrent dans l'espace d'un mois, l'une, entre autres, à la bataille de

Belmont, le 7 novembre. Lorsque le général Beauregard prit le commandement de l'armée du Mississipi, après les revers des rebelles au fort Henri et au fort Donelson, et après la retraite de Nashville et de Bowling Green, il fit un appel aux citoyens, les invitant à livrer les cloches de toute espèce pour les transformer en canons. Dans certaines villes, toutes les églises donnèrent leurs cloches. Les hôtels de ville, les manufactures, les plantations, les établissements publics ou particuliers livrèrent aussi les leurs. Tout le monde, enfin, offrait les objets de cuivre qu'il pouvait posséder, tels que chenets, chandeliers, becs de gaz et jusqu'aux loquets des portes. J'ai vu dans une gare de chemin de fer un wagon plein d'ustensiles de cette espèce attendant qu'on l'emmenât dans les fonderies. *Les rebelles ne badinent pas.*

Mais les meilleurs canons furent tirés d'Angleterre. J'ai entendu parler de superbes pièces de Whitworth ou de Blakely, qui faisaient, disait-on, « de magnifiques ravages » parmi les Yankees. J'en ai même vu quelques-unes. Je ne puis dire combien on en a fait entrer dans le pays, mais le nombre en est certainement très-grand. Mon ignorance sur ce point s'explique facilement par le fait suivant. Au commencement du blocus, des vaisseaux d'Europe passaient très-souvent à travers les croisières, et les journaux du Sud en parlaient triomphalement toutes les fois que l'un d'eux avait réussi. Les autorités du Sud sentirent bientôt l'inconvénient de donner de la publicité à ces faits, et défendirent de parler des vaisseaux qui arrivaient. Dès lors, il y eut un

silence complet sur ce sujet ; mais ce serait une erreur de s'imaginer que les arrivages cessèrent. Des armes et des munitions de provenance européenne qu'on rencontrait à chaque instant, les conversations dans les cercles bien informés, les nouvelles venues d'Europe, les lettres, enfin, qu'écrivent régulièrement les émissaires que les confédérés ont dans le Nord et à l'étranger, tout contribue à me convaincre que le blocus est fort peu efficace. Lorsqu'on considère les nombreux mouillages qui existent le long de la côte sud-ouest et la connaissance parfaite qu'en ont les pilotes rebelles, on comprend qu'il ne puisse en être autrement. Le Sud a été sage, à son point de vue, en défendant de révéler tous ces faits. Il serait heureux que le Nord eût su aussi restreindre la liberté de la presse et empêcher la publication d'une foule de renseignements qui ne sont d'aucune utilité aux lecteurs, mais dont les chefs de la rébellion savent tirer parti.

Quant aux armes portatives, c'est à se les procurer que l'énergie du Sud se manifesta d'une manière bien plus étonnante que le Nord ne l'a jamais supposé. Déjà en avril 1861, on avait commencé à Memphis à transformer une grande quantité de fusils à silex envoyés dans le Sud par Floyd, et j'ai vu procéder à cette opération avant que la sécession fût un fait accompli. La Nouvelle-Orléans produisait les meilleurs carabines du Sud. Elles étaient faites sur le modèle du fusil Minié, et portaient un sabre-baïonnette. Les troupes de la Louisiane furent en grande partie armées de ces carabines. On fabriquait aussi des fusils rayés à

Nashville et à Gallatin, et, à ce que je présume, dans toutes les grandes villes du Sud. Il est bon de dire aussi que plusieurs milliers d'armes appartenant au gouvernement se trouvaient au commencement de la guerre entre les mains du peuple dans les Etats du Sud. Je ne saurais dire comment cela est arrivé. Elles furent retirées, transformées et livrées à la troupe. Beaucoup de régiments entrèrent en campagne avec des armes de tous calibres et de toute espèce, depuis la petite carabine à écureuils et le fusil de chasse lisse à deux coups jusqu'au lourd mousquet du temps d'Elisabeth, et au massif, mais très-bon fusil de chasseur allemand. Dès qu'on put se procurer suffisamment d'armes uniformes, on les remit aux régiments et on leur retira celles qu'ils avaient, pour les ramener dans les manufactures, les perfectionner et les classer par calibres. D'autres furent coupées à la longueur de trente-quatre pouces et données à la cavalerie. Des carabines de chasse ordinaires furent forées à nouveau, de façon à porter des balles Minié de vingt à la livre, et pourvues de sabres-baïonnettes. Une brigade entière de Tennessiens, celle du général William-H. Carroll, fut armée de carabines ainsi transformées.

Comme j'étais en convalescence à Nashville, je m'arrêtai, un jour, à regarder ce qui se passait dans les caves du Capitole. Elles avaient été transformées en ateliers d'armuriers. On m'a dit que dans les caves de notre Capitole national on faisait du pain pour les soldats de l'armée fidèle; dans le Capitole de Nashville on fondait des balles destinées à ces mêmes soldats. A Bowling Green, j'ai vu des

milliers de carabines et de fusils de chasse qu'on y avait rassemblés pour les transformer. Les ateliers de machines du chemin de fer de Louisville à Nashville avaient été mis à la disposition des armuriers. Lorsque la ville fut évacuée, toutes celles de ces armes qu'on ne put emporter furent détruites. On sait aussi que presque tout homme dans le Sud, quelle que fût sa position sociale, possédait un revolver de Colt, et que presque toutes ces armes sont du calibre en usage dans l'armée et la marine. Les autorités confédérées s'empressèrent d'acheter tous ceux qu'on offrait, et les payèrent de trente à soixante dollars la pièce. Ils étaient destinés à la cavalerie. Ajoutez à cela que tous les forgerons du pays se mirent à fabriquer des coutelas avec de vieilles limes et d'autres ustensiles. Ils en faisaient des armes informes mais très-meurtrières. On fabriquait des sabres de cavalerie à la Nouvelle-Orléans, à Memphis, à Nashville, et probablement dans d'autres villes encore.

En résumé, au commencement de l'année 1862, il y avait plutôt surabondance que pénurie d'armes dans tout le Sud. L'énergie du peuple tout entier était mise en œuvre pour la fabrication des armes de toute espèce. On eût dit l'ancienne Carthage se préparant à sa dernière lutte contre la république romaine. Un même enthousiasme se manifestait dans toutes les classes. Nul doute que les femmes du Sud n'eussent donné avec joie, comme à Carthage, leurs chevelures afin d'en faire des cordes pour les arcs, si ces armes pouvaient encore servir dans une guerre de nos jours. Le dévouement du beau sexe se montra, en par-

ticulier, dans ce fait qu'une quantité énorme de bijoux fut vendue pour construire des canonnières ou élever des remparts On estime à 200,000 dollars une somme que les femmes de l'Alabama ont fourni afin d'établir une canonnière pour défendre la rivière d'Alabama. Le lecteur demandera peut-être : Pourquoi tous ces sacrifices ? Je répondrai : *Ils ne badinent pas*. Ils se disent qu'ils combattent pour leurs propriétés, leurs foyers et leurs vies.

Cependant, malgré ce que je viens de dire, les plus grands approvisionnements d'armes viennent d'Angleterre et de France. On m'a souvent répété que 300,000 fusils ont été importés de l'étranger; et qu'en particulier, un chargement de 65,000 de ces armes est venu par la *Bermuda*

Les armes à feu importées sont surtout des fusils belges, ou des carabines Enfield et Minié. Les premières carabines Enfield qu'on a reçues étaient déjà usées, elles avaient probablement servi dans les guerres de Crimée et des Indes. Les couronnes royales qu'elles portaient gravées sur plusieurs pièces avaient été effacées et on y avait substitué les initiales de ceux qui les avaient achetées du gouvernement. Plus tard, ces armes arrivèrent avec la *marque de la couronne anglaise* encore intacte. J'ai vu des carabines Enfield fabriquées en 1861 et en 1862, portant le sceau de la *Tour de Londres* sur la platine. Des officiers, en ouvrant les caisses qui les contenaient, échangeaient un sourire significatif qui voulait dire : *Voilà la neutralité de l'Angleterre*. Les carabines françaises et belges sont des meilleures qui

aient jamais été faites, elles sont de fabrication récente et sont élégantes de forme et de fini. Oui, le Sud a des armes autant qu'il en veut, et il en a de bonnes ; il sait s'en servir et il s'en sert !

On s'adressera encore cette question : D'où le Sud tire-t-il ses munitions ? Il est facile d'y répondre. Chaque chargement d'armes importées se composait non-seulement de fusils, mais encore de mille cartouches par fusil. De plus, pendant mon service dans les arsenaux, j'ai été souvent appelé à reconnaître des boîtes de cartouches pour la carabine Enfield venant de Londres. Les munitions anglaises étaient réputées les meilleures par les officiers du Sud ; mais on en fabriquait aussi beaucoup dans le pays. Le plus grand laboratoire à moi connu où l'on fit des cartouches, était à Mémphis. On le transporta plus tard à Grenade, dans l'Etat du Mississipi. Des poudrières furent établies dans beaucoup d'endroits ; la plus considérable était à Dahlonega, en Georgie. Des salpétrières furent mises en exploitation ; le gouvernement payait 45 cents par livre de salpêtre, et exemptait du service militaire ceux qui s'employaient à en produire. Au commencement de 1861, Richmond se mit à fabriquer des capsules, et, aux débuts de la guerre, on en importa une grande quantité en contrebande à travers les avant-postes fédéraux. J'estime donc que, tant que la rébellion durera, le Sud ne manquera jamais de munitions.

Le 17 décembre, je quittais le camp Beauregard avec un wagon de munitions, tenant à un convoi de trente-cinq

wagons, dans lesquels se trouvait tout le 27me régiment du Tennessee. Ce régiment, sous les ordres du colonel Kit Williams, devait être transporté à Bowling Green, où l'on s'attendait à livrer bataille. Le colonel Williams avait ordre de faire arriver sa troupe sur les lieux avec toute la célérité possible. Je voulus profiter de ce voyage pour apprendre quelque chose d'utile, et, dès que je n'eus plus rien à faire au wagon qui m'était confié, je changeai mon uniforme contre un habit de fatigue, et je me rendis auprès du mécanicien sur la locomotive, décidé à me faire enseigner comment on manœuvrait cet engin. Ce que j'appris là faillit me coûter la vie, comme on va le voir, et prouva, une fois de plus, qu'un demi-savoir est toujours quelque chose de dangereux.

Nous partîmes le matin de Féliciana par le chemin de fer de la Nouvelle-Orléans à l'Ohio, arrivâmes à Union-City, située à dix-huit milles de là, puis repartîmes par le chemin de fer de Mobile à l'Ohio pour Humboldt, où nous arrivions à cinq heures du soir. Pendant ce trajet, on m'avait permis de manœuvrer la machine, toutes les fois du moins qu'il ne se présentait rien d'extraordinaire ; j'étais arrivé à juger de la quantité de vapeur nécessaire pour mettre le train en mouvement et à connaître le but des différentes parties de la locomotive, ainsi que la manière de s'en servir. Lorsque nous fûmes arrivés à Humboldt, où nous prîmes le chemin de fer de Memphis à Clarksville qui conduit à Paris et Bowling Green, Charles Little, le mécanicien, refusa de conduire le convoi plus loin, parce que la nuit venait d'ar-

river, qu'il ne connaissait pas la voie et qu'il la croyait en mauvais état. De plus, la lanterne de la locomotive était gâtée, l'huile en était gelée, en sorte qu'elle ne pouvait pas brûler, et il eût été imprudent de marcher sans lumière en tête. Le colonel Williams se mit en colère ; il soupçonnait le mécanicien d'avoir des opinions unionistes et de vouloir intentionnellement retarder le convoi. Il l'insulta et lui dit qu'il lui ferait mener le convoi sous la surveillance d'une garde. Quelques soldats avaient, en effet, déjà été désignés pour monter sur la locomotive, et le colonel leur donna l'ordre « de tuer le maudit Yankee si le moindre accident arrivait. » Little était un homme du Nord ; de là l'épithète qu'on lui donnait et les soupçons qui planaient sur lui. Il eut l'air de céder à la menace et de se préparer à partir. Puis, tout à coup, comme s'il avait oublié quelque chose, il sauta à bas de la locomotive en s'écriant : « Ah ! il me manque de l'huile ! » et se dirigea vers le dépôt des machines. Il avait déjà fait une trentaine de pas, lorsque le chef de la garde, songeant seulement alors à sa consigne, courut après lui en lui enjoignant de s'arrêter. Mais Little, au lieu d'entrer dans le magasin, en fit le tour et se jeta dans les bois, où il eût été impossible de le suivre dans l'obscurité. Les hommes de la garde se voyant joués, se firent de violents reproches les uns aux autres ; il en résulta un attroupement, puis un peu de tumulte et de confusion. Les chauffeurs et les hommes du mouvement en profitèrent pour s'évader aussi, et le convoi se trouva là sans aucun moyen d'avancer. Pendant ce temps, j'étais resté sur la locomo-

tive, riant au dedans de moi de cette bagarre, mais n'y prenant aucune part, lorsque le colonel Williams, qui venait d'accourir, se tourna vers moi et me dit:

— « Et vous, ne savez-vous pas conduire la locomotive?

— « Non, répondis-je.

— « Alors, que faisiez-vous là-dessus? Je vous y ai vu toute la journée.

— « J'y étais uniquement par curiosité.

— « Ne sauriez-vous pas la faire partir et l'arrêter?

— « Sans doute, c'est bien facile! Mais s'il venait à se déranger la moindre chose dans la machine, je ne saurais pas me tirer d'affaire.

— « Oh! peu importe, reprit le colonel; il faut que je sois à Bowling Green demain matin, et vous allez nous y mener. »

Je le regardai en face et je lui dis: « Colonel Williams, si vous m'y forcez, c'est bien! Mais je ne me rends pas responsable de la vie des mille hommes qui sont dans le train. Je ne veux pas non plus être à la merci d'une garde qui ne sait pas ce que c'est qu'une machine et pourrait fort bien me tuer, me croyant en faute, précisément au moment où je fais mon devoir. Trouvez-moi un chauffeur parmi vos hommes, renvoyez cette garde, montez vous-même sur la locomotive, et je ferai pour le mieux. »

Le colonel fit ce que je demandais, et me voilà commençant mon apprentissage de mécanicien avec tout un régiment de rebelles, prêt à payer les bévues de mon noviciat. La locomotive se conduisait fort bien; elle obéissait à toutes

mes injonctions comme si elle m'eût reconnu pour son maître légitime. Je commençais à prendre de l'assurance. Cependant, je ne pouvais réprimer une certaine émotion en pensant que je conduisais, à moi tout seul, un convoi de vingt-cinq wagons, sur une voie que je n'avais jamais parcourûe, sans lumière en tête, et par une nuit tellement noire, qu'on ne pouvait rien distinguer à une toise devant soi. Je m'effrayais surtout de ce que, ne connaissant rien au métier, j'avais la vie d'un millier d'hommes entre les mains. Je marchais naturellement aussi lentement que possible, faisant dix milles à l'heure, sans jamais quitter la soupape de la main, et fixant toujours mes regards sur la voie devant moi. Le colonel devint confiant, familier même; il me causait, quoique je fusse occupé de tout autre chose que de soutenir la conversation. Nous avions fait environ trente milles, et tout allait jusque-là parfaitement bien, lorsque l'idée lui vint de se rendre dans le wagon des officiers, à la queue du train, en passant sur l'impériale des autres wagons.

Il commença cette promenade périlleuse précisément au moment où nous allions franchir un ravin de cinquante pieds de profondeur, au-dessus duquel la voie était supportée par un pont de chevalets. Au delà du pont, la voie commençait à monter. En même temps, elle entrait dans une tranchée profonde, et je m'aperçus tout à coup qu'en cet endroit elle était obstruée. Quel était l'objet que je voyais devant moi? A quelle distance était-il? C'était impossible à juger.

La pensée est prompte dans ces moments-là. Je songeai d'abord à faire tourner en arrière, mais le train était si long, que les wagons, contrariés dans leur mouvement, en se serrant les uns contre les autres, auraient pu dérailler, et un déraillement au-dessus du ravin aurait été terrible. Ma propre sûreté me préoccupa naturellement aussi, mais il ne m'eût servi à rien de sauter à terre ; les talus de la tranchée étaient rapides, et je n'aurais pas eu le temps de les escalader avant d'être écrasé par les débris que la collision allait jeter de droite et de gauche. J'agitai tout cela dans mon esprit, et en moins d'une seconde ma résolution fut prise. Je sifflai pour donner le signal de mettre le frein, je lâchai la vapeur et j'attendis le choc.

L'obstacle qui se trouvait devant nous n'était autre chose qu'un convoi arrêté sur la voie. Bien que la marche du nôtre eût été considérablement ralentie pendant les cinquante dernières toises que nous eûmes à parcourir avant de l'atteindre, je ne doutai plus que nous n'allassions effondrer quelques-uns de ses wagons.

Le premier que nous rencontrâmes était chargé de foin et d'avoine. Ma locomotive le fendit littéralement en deux, et le chargement se répandit sur la voie. Le second contenait des chevaux. Il fut également brisé en morceaux, et les chevaux tombèrent les uns sur les autres des deux côtés. Le troisième, chargé de tentes et de tout un matériel de campement, présenta plus de résistance. La locomotive ne fit que l'ébranler et s'arrêta.

Pendant les quelques secondes que dura cette scène, j'é-

prouvai d'étranges émotions. Je considérais avec admiration ma locomotive. Elle avait l'air d'un être animé qui s'avance majestueusement, triomphant des obstacles qu'il rencontre devant lui et les pulvérisant sans remords. Dès que le train s'arrêta, je compris que le moment critique était arrivé pour moi. Si en effet, le colonel Williams n'était pas tombé du haut des wagons dans le ravin, il ne tarderait pas à arriver pour exécuter la menace qu'il avait proférée plus d'une fois de me tuer, s'il survenait un accident. Je sautai donc à bas et me glissai le long des rails jusque vers la cheminée, de façon à n'être pas aperçu de ceux qui arriveraient vers la locomotive, et de pouvoir cependant surveiller leurs mouvements, qu'éclairerait la lanterne du chauffeur.

J'avais eu occasion de faire connaissance avec le caractère violent et intraitable du colonel ; aussi, comme je m'y attendais, il arriva en jurant et en trépignant, sautant d'un wagon à l'autre jusqu'à ce qu'il fût sur le tender. Là il sortit un pistolet de sa poche et hurla : « Où est-il, que je le tue, ce damné de mécanicien? Il nous a fait là une jolie besogne. »

Je saisis à mon tour mon revolver, et, me plaçant de façon à avoir le colonel sous la lumière de la lanterne sans que lui-même pût voir distinctement où j'étais, je le mis en joue et lui dis d'une voix ferme : « Colonel Williams, si vous dirigez votre pistolet contre moi, vous êtes mort! Ne bougez pas et écoutez-moi. J'ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place. J'ai arrêté le train aussitôt que je l'ai pu. Je vous le prouverai, si vous êtes raisonnable ; mais ne faites pas mine de tirer ou c'en est fait de vous!

— « Ne tirez pas ! ne tirez pas ! s'écria-t-il.

— « Eh bien, répliquai-je, cachez-moi ce pistolet, et j'en ferai autant. »

Il obéit et s'avança vers moi. Je lui expliquai alors qu'il m'avait été impossible de voir d'avance que la voie était obstruée, puisque je n'avais pas de lumière en tête et que l'autre train avait négligé d'en mettre une en queue. Je conseillai donc à l'irritable colonel d'aller décharger sa colère sur le conducteur du train de devant pour s'être arrêté là sans se couvrir, en envoyant un homme en arrière avec des signaux, et sans avoir même montré une lumière rouge. Il se rendit à mes arguments. Je lui appris alors que j'étais sous-officier employé dans les arsenaux, que je me trouvais de service, chargé de faire arriver des munitions à Bowling Green, et que, dès que je serais arrivé, je le citerais devant un conseil de guerre, s'il ne me faisait pas des excuses. Ces renseignements eurent pour résultat de calmer complétement le colonel qui, il faut bien le dire, n'était certes pas un nigaud. Il me demanda pardon de son emportement, me tendit la main, et nous fûmes désormais bons amis.

Nos explications réciproques étant ainsi terminées, nous eûmes le loisir d'aller juger par nous-mêmes du désastre causé par le choc des deux convois. Le dommage était minime, si on le compare à ce qui aurait eu lieu dans le cas où nous aurions été lancés à toute vapeur. Le train de devant contenait un régiment qui, à ce qu'il paraît, était en train de ronfler au moment de l'accident, tandis que les em-

ployés s'occupaient à réparer la roue endommagée d'un wagon. Ces derniers venaient de soulever le wagon avec des crics, et ils avaient pris tous les fallots, y compris celui de la queue du train, pour éclairer leur travail. Lorsque notre train heurta l'autre, il le poussa en avant sur un espace d'une trentaine de pieds environ, ce qui ne contribua pas à remettre en état le wagon endommagé. Nos hommes dormaient aussi ; ils furent réveillés en sursaut, et quelques-uns reçurent de légères contusions. Le colonel, qui était justement au milieu de sa promenade sur le haut des wagons, avait été renversé, mais avait eu le bonheur de ne pas rouler en bas et n'avait pas grand mal. Ce fut pour moi une véritable joie d'apprendre qu'il n'y avait pas de vie perdue, si ce n'est celle de trois chevaux.

Une fois tout cela constaté, il fallut songer à débarrasser la voie. Le reste de la nuit y fut consacré, et ce ne fut pas sans fatigue. Les débris des trois wagons brisés durent être emportés un à un jusqu'à l'extrémité de la tranchée pour être jetés dans le ravin. Il y en eut qu'on ne put passer qu'avec beaucoup de peine, les talus venant des deux côtés aboutir au bord de la voie, en sorte qu'un homme avait peine à se glisser entre eux et les wagons. Il fallut tirer les chevaux tués au moyen de cordes jusqu'en haut des talus. On occupa autant de monde que l'espace le permettait à réparer le wagon endommagé, mais il ne fallut pas moins de six heures pour que le train dont il faisait partie pût être mis en état de marcher. Comme le jour paraissait, il se mit en mouvement. Quelques minutes après, je remontais

sur ma locomotive et faisais également partir notre convoi, qui arriva à Paris à sept heures du matin le 18 décembre 1861. C'est ici que se termina ma carrière de mécanicien, dans le pays de la rébellion. A Paris, en effet, nous trouvâmes un homme du métier à qui je fus trop heureux de céder ma place. J'endossai de nouveau mon uniforme, et le lecteur peut être certain qu'il ne me verra plus conduisant un train de chemin de fer dans de pareilles conditions.

Le 19 décembre, j'arrivai à Bowling Green. J'y trouvai une armée plus considérable qu'aucune de celles que j'avais vues jusqu'ici. Il y avait là, en effet, 65,000 hommes au moins, sous le commandement en chef du général Albert Sidney Johnson qui, lui-même, avait sous ses ordres les généraux Buckner, Hardee, Hindman et Breckenridge. Floyd y arriva quelques jours après, amenant encore 7,000 hommes, et même d'autres troupes doivent avoir rejoint depuis, car, à partir du 25 décembre, le commissariat des guerres eut à livrer 96,000 rations par jour, et à partir du 1er janvier 120,000. Ce n'est pas à dire, toutefois, que ce chiffre soit celui des combattants; il y avait une foule de gens attachés à l'armée à divers titres.

Pendant le mois de décembre, une épidémie se déclara dans le pays. Des pneumonies et des rougeoles se montrèrent en grand nombre. On dit même que, vers le milieu de janvier, un cinquième de l'armée était dans les hôpitaux. Les médecins prétendaient que ces maladies étaient le résultat des pluies continuelles qui tombaient alors, de la

douceur du temps et du travail incessant auquel les soldats étaient astreints, jour et nuit, pour élever des retranchements.

Jusque-là, j'avais joui d'une santé parfaite, mais la pneumonie me prit aussi, et cela avec beaucoup d'intensité. Pendant une semaine, on me fit subir un *traitement héroïque* qui n'eut d'autre résultat que d'aggraver mon mal, puis on me mit dans un wagon de marchandises qui me transporta à Nashville, où j'entrai à l'hôpital. Ce voyage est le plus lugubre que j'aie fait de ma vie. Il faisait nuit, j'étais seul, je souffrais comme un damné, et j'allais peut-être mourir bientôt pour être ensuite jeté au hasard dans une fosse commune. C'est ainsi que je passai mon *joyeux Noël.*

Et cependant, le mois pendant lequel je fus retenu à Nashville fut, sous beaucoup de rapports, un des plus agréables de ceux que j'ai passés en pays rebelle. Je fus soigné avec beaucoup de sollicitude par les docteurs Stout et Gambling, et les dames de Nashville montraient vraiment des cœurs de femme dans les soins qu'elles prodiguaient aux infortunés abattus par la souffrance physique et par le mal du pays. Quelques-unes de ces dames étaient des sécessionnistes fort décidées ; mais j'étais convaincu alors, et je le suis encore, que la plupart d'entre elles (pas toutes cependant) se seraient montrées tout aussi compatissantes pour des soldats ennemis blessés ou malades, si elles avaient eu l'occasion d'en rencontrer. Je sais que ma mère aurait été une bonne Samaritaine si elle avait trouvé un rebelle en proie à la souffrance ; pourquoi les femmes du Sud ne

se seraient-elles pas montrées de même envers les unionistes blessés?

Au bout de quinze jours, j'entrais en convalescence, mais désireux de voir tout ce qu'il y avait de curieux à Nashville, le Capitole, les ponts, les fonderies, les fabriques de machines et autres, je me fatiguai à trop courir les rues, et mes forces ne revinrent que lentement.

J'eus l'occasion de rencontrer un vieil ami de mon père, qui fit tout ce qu'il put, lui et sa charmante famille, pour me rendre agréables mes jours de convalescence. Ils me procurèrent bien des objets dont sont privés le plus souvent la garde-robe du soldat et l'appétit fantasque d'un malade. Je ne suis pas parvenu à découvrir jusqu'à quel point cet homme nourrissait des sentiments rebelles. Je ne doute pas que son affection pour ma famille ne lui ait plus d'une fois suggéré l'idée de me procurer les moyens de m'évader, et je ne saurais dire si c'est l'attachement aux autorités du pays, ou la crainte de ces mêmes autorités qui l'empêcha de mettre cette idée à exécution. Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas dans ses entretiens avec moi assez de franchise pour m'engager à lui faire des confidences. Je crus prudent, en face de ses réticences, de montrer toujours un zèle réservé pour la cause du Sud, de crainte que, s'il avait été un de ces rebelles intraitables, comme il y en a tant, il ne se fût laissé aller à me trahir. Maintenant que j'y réfléchis, je crois que j'ai eu tort de le soupçonner ; peut-être même était-il, au fond du cœur, partisan de l'Union. En tous cas, je serai toujours reconnaissant de ses bienfaits. Mais l'incertitude

dans laquelle je me trouvais alors fit que je dus abandonner toute idée d'évasion.

Avant de continuer le récit des faits qui me sont personnels, je crois devoir dire un mot sur l'état moral et religieux du Sud, sur ce qui a été fait pour maintenir ou réveiller chez les soldats des sentiments chrétiens, et sur l'influence générale de la rébellion au point de vue de l'éducation et des intérêts spirituels du peuple en général. Le plus souvent, lorsque des hommes nouvellement recrutés arrivaient à l'armée, ceux qui avaient des instincts religieux ou étaient entourés d'amis pieux, apportaient avec eux une Bible ou un Nouveau Testament, mais au bout de peu de temps ils les perdaient si bien que c'est à peine si l'on pouvait trouver un seul bon livre dans les camps. On ne distribuait point d'écrits religieux aux troupes, si ce n'est dans les hôpitaux et cela encore en très-petite quantité. Les régiments composés de catholiques français ou irlandais avaient avec eux un prêtre ou un aumônier ; il y avait aussi des aumôniers protestants dans les régiments de notre confession ; mais tous s'occupaient bien peu de l'état religieux des âmes confiées à leurs soins. Nous avions un grand nombre de ministres dans l'armée du Mississipi; seulement, ils avaient presque tous l'air de remplir plutôt des fonctions militaires que des fonctions ecclésiastiques, et ils se préoccupaient bien plus des événements de la guerre que des intérêts du Ciel. En revanche, dans l'hôpital de Nashville, des hommes de bien, surtout bon nombre de femmes, venaient rappeler aux pauvres malades les vérités de la Bible, et leur apporter les

consolations de la religion. Quant aux ecclésiastiques attachés à l'armée, ils pouvaient faire besoin dans les paroisses qu'ils avaient récemment quittées, mais leur présence au milieu des soldats n'était d'aucune utilité. Pendant tout le temps que j'ai été militaire, c'est à peine si j'ai entendu faire un seul sermon véritablement évangélique. La guerre a toujours des effets démoralisateurs, et comme il n'y avait pas de bonnes influences pour contre-balancer ces effets dans l'armée, celle-ci s'abandonnait à tous les débordements du vice. Les blasphèmes les plus odieux, bien que contraires au code militaires, se proféraient continuellement, et, sous ce rapport, les officiers n'étaient pas les moins coupables. Le jeu, sous toutes les formes, était la principale distraction des dimanches. Tous les vices enfin arrivaient à prendre pied parmi nous et s'y propageaient de plus en plus.

Quant à l'influence de la guerre sur le pays en général, je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de l'observer. Je rapporterai cependant certains faits qui peuvent servir d'indices. On continuait à prêcher dans les temples des grandes villes, mais, dans les petites villes et surtout à la campagne, le service divin avait cessé dans beaucoup d'endroits. C'est du moins ce que j'ai pu constater dans quelques parties du pays, et il est probable qu'il en est de même ailleurs; cela résulte du fait que presque tous les hommes sont à la guerre. Et encore, là où l'on prêchait, chaque sermon contenait un morceau d'éloquence sur le devoir de prier et de se battre pour ses foyers et ses institutions. L'esprit exclusi-

vement guerrier qui règne en ce moment, est évidemment contraire au développement d'une piété vraie et solide. Presque toutes les écoles et les pensionnats destinés à l'enseignement sont fermés, et même avant la guerre, il n'y en avait pas un grand nombre. En résumé, on peut affirmer que si cette rébellion dure encore une année ou deux, le Sud, au point de vue du développement intellectuel et moral, ne sera plus qu'un désert.

---

# CHAPITRE IV

## Service dans la cavalerie.

Pendant que j'étais à Nashville, me guérissant de ma pneumonie typhoïde, l'idée me vint de me faire transférer dans la cavalerie, où je pensais trouver un nouveau champ d'observations, ainsi qu'une vie plus active et plus excitante. Le capitaine F*** recrutait alors une compagnie dans les environs de la ville, et, ayant eu occasion de l'accompagner souvent dans les battues qu'il faisait à cheval dans le pays pour trouver des recrues, je le gagnai à ma cause et je pus obtenir par lui ce que je désirais. Le 4 février 1862, je fus transféré dans sa compagnie, où j'entrai comme maréchal des logis chef. Il y eut bientôt une vacance parmi les officiers, et je fus promu au grade de lieutenant. Notre compagnie devait être classée dans un escadron commandé par le major Howard, du Maryland, ancien officier au service des Etats-Unis, et comme mon capitaine entra dans l'état-major du général Hardee, je devins lieutenant-commar-

dant, et le restai pendant tout le temps de mon service dans la cavalerie. Bientôt après on changea la destination de la compagnie, et on la plaça sous le capitaine J.-H. Morgan. A cette époque, Morgan faisait toujours partie des troupes régulières, et n'avait pas encore pris le métier de chef de partisans, ou, pour mieux dire, de voleur de grands chemins.

Les corps de partisans ont été légalement reconnus par le congrès de Richmond, et ils sont maintenant organisés dans une grande partie des Etats du Sud. Leur manière de faire la guerre se distingue de la guerre régulière sous deux rapports.

En premier lieu, ils ne sont pas placés sous un commandant de brigade, mais ils guerroient par petits corps qui agissent comme ils l'entendent, et rendent seulement de temps en temps compte de leurs actes au major général de leur district. Cela a pour résultat de développer et de mettre en saillie les talents individuels, chacun pouvant agir sous sa seule responsabilité, et chercher les occasions de déployer de la hardiesse ou de la ruse. Cela permet aussi à ces corps d'acquérir une connaissance parfaite du théâtre de la guerre; toute bande, en effet, forme une réunion d'hommes possédant des renseignements sur tous les chemins et tous les sentiers, chacun d'eux ayant reconnu une partie du pays en se détachant pour aller à la maraude, tandis que d'autres reconnaissaient d'un autre côté.

Un second caractère de la guerre des partisans, c'est l'habitude qu'ils prennent vite d'enlever chez ceux qu'on

suppose des adversaires ou simplement des neutres, des chevaux, des munitions et même de l'argent, en un mot tout ce qui peut être de quelque utilité au parti pour lequel ils se battent. Ces enlèvements sont toujours accompagnés de la promesse que *tout sera rendu ou largement payé par le quartier général,* et cette promesse, à laquelle dans les commencements ceux qui la faisaient croyaient un peu, contribuait à calmer leurs scrupules jusqu'au moment où ils se furent peu à peu accoutumés à n'en plus avoir. Cette manière de procéder, une fois qu'on la connaît, donne toute la clef du système et fait comprendre sa puissance. A la place du patriotisme, on a mis l'amour du pillage, et bientôt les hommes engagés dans ces bandes sont devenus des voleurs de grands chemins légalement autorisés. Là où l'on suppose qu'il y a un bon cheval à l'écurie, de l'argenterie cachée ou du numéraire à trouver, les partisans s'y jettent et s'emparent de tout sans s'inquiéter de la qualité ou des sentiments du propriétaire. Partout où le pays est infesté de ces bandes, la sécurité a disparu, et les femmes même ne sont pas à l'abri des mauvais traitements.

Sans être prophète, on peut dire que les autorités confédérées ont jeté les bases d'un système qui démoralisera tous ceux qui y tremperont, qui met en danger les paisibles habitants du pays, et amènera la ruine et l'anarchie dans toutes les contrées livrées aux incursions de ces bandits. Ces résultats se montrent même déjà. Si les troupes fidèles évacuaient les districts sécessionistes dont elles sont maîtresses dans ce moment, et si ces districts recouvraient leur

indépendance, le peuple s'y verrait bientôt à la merci de brigands prêts à le piller. La liste des méfaits accomplis par les soldats reconnus de la rébellion serait longue, et on aurait bien de la peine à redresser leurs torts. Si la lutte dure encore deux ou trois ans, le Sud tombera sans aucun doute dans l'état de demi-barbarie où est maintenant tombé le Mexique, et sera en proie à un brigandage organisé comme le fut l'Espagne après les guerres de la Péninsule. Les conséquences nécessaires de ce système ont bien été entrevues par les généraux du Sud, et ils ont résisté longtemps lorsqu'on parlait de l'introduire; mais des esprits poussés à un état d'exaltation voisin du désespoir ont fait tomber toutes les oppositions, et voilà le vaisseau du Sud lancé sur une mer orageuse où il n'évitera pas le naufrage, à moins qu'il ne soit coulé bas d'avance par une bordée du vaisseau fidèle.

Pas de doute sur la manière dont il faut traiter ces flibustiers, lorsqu'on les prend. Les lois de la guerre sont précises sur ce point. Il faut qu'on les fusille ou qu'on les pende. Mais cela peut-il se faire sans inconvénient? Quand je quittai le pays de la sécession, il n'y avait pas moins de 10,000 partisans organisés en *guérillas*. Il y en a sans doute un bien plus grand nombre au moment où j'écris. Est-il possible de traiter comme des bandits une quantité d'hommes aussi considérable? Ne serait-ce pas provoquer de terribles représailles et des massacres comme le monde n'en a peut-être pas encore vu? Je pose la question, je ne la résous pas.

Morgan s'était acquis en temps de paix la réputation d'un citoyen au caractère généreux ; il était affable et gai ; du reste, grand amateur d'équitation et de chevaux de course, comme beaucoup de jeunes gens du Kentucky. Il se lança dans la guerre de la rébellion *con amore,* et il la poursuit comme un homme qui y trouve du plaisir. Il a environ trente-cinq ans ; sa taille est de six pieds ; il est fortement bâti et plein de souplesse dans les membres. C'est un homme qui se possède toujours, et dont aucune faiblesse ne vient jamais arrêter les plans. Ses traits sont délicats, ses cheveux cendrés ; il porte ordinairement une moustache et une barbiche au menton. Ses yeux, d'un bleu grisâtre, sont perçants lorsqu'il vous regarde en face, mais d'ordinaire ils prennent une apparence somnolente. Cela ne l'empêche pas d'observer tout le monde et tout ce qui se passe autour de lui. C'est un cavalier admirable et un excellent tireur. A la tête d'un escadron de cavalerie, il n'avait pas son pareil dans toute l'armée du Sud. Il en impose au suprême degré à ceux qu'il commande. Ses hommes admirent sa générosité, ils aiment ses allures mâles, l'aisance avec laquelle il partage leurs fatigues et leurs privations, mais ils redoutent en même temps sa sévérité plus que napoléonienne toutes les fois qu'ils s'écartent des ordres donnés. Ils racontent de lui le trait suivant :

Un jour, au commencement d'un combat, il donnait l'ordre à l'un de ses cavaliers de se charger d'une mission passablement périlleuse. L'homme ne bougeait pas. Morgan lui demanda vivement :

— « M'avez-vous compris?

— « Oui, mon capitaine, mais c'est impossible.

— « Eh bien! bonsoir, » dit Morgan, et au même instant le cavalier tombait de cheval, percé au cœur d'une balle de pistolet. Se tournant aussitôt vers ses soldats, Morgan leur dit : « Voilà ce qui arrivera à tout homme qui ne m'obéit pas en face de l'ennemi! »

Dès lors, aucun de ces cavaliers n'hésita un seul instant lorsqu'il leur commanda quelque chose.

Morgan est aussi plein de générosité envers l'ennemi. Voici ce que m'a raconté un dragon fédéral depuis mon évasion. Un jour, ce dragon ne pouvant plus maîtriser son cheval, qui avait été blessé et que la douleur aiguillonnait, fut emporté au milieu du corps de Morgan. « Ne le tuez pas! » cria Morgan à une douzaine de cavaliers qui élevaient déjà leurs pistolets sur lui; « laissez-lui la chance de vivre! » Les pistolets s'abaissèrent, et le dragon put retourner auprès des siens sans être molesté. Dans la lutte actuelle, il s'est rencontré bien peu d'hommes sachant allier, comme Morgan, la décision à la prudence, la hardiesse au calcul, la fougue à un empire complet sur lui-même. Ces qualités lui permettent de mener à bien tout ce qu'il entreprend. J'en citerai comme preuve le stratagème qu'il inventa et fit réussir peu après que l'armée des rebelles se fut retirée de Nashville. Il entra dans la ville, alors pleine de soldats fédéraux, sous le costume d'un fermier, avec un char de farine, qu'il mena au commissariat, en disant qu'il voulait donner une marque de ses sympathies pour la cause

de l'Union en faisant ce cadeau à l'armée. De là, s'étant rendu pour dîner à l'hôtel de St-Cloud, il se trouva assis à table à côté du général Mac Cook, le même qui, depuis, fut si tristement assassiné. On le désigna au général de l'Union comme l'homme qui avait généreusement fait aux troupes un cadeau de farine. Après quelques façons, il consentit à en accepter le prix, puis tirant l'officier fédéral à part, il l'informa qu'une partie de la cavalerie de Morgan stationnait près de sa demeure, et que si, le lendemain, il voulait aller avec lui, il lui procurerait les moyens de le faire prisonnier. La cavalerie fédérale se rendit sur les lieux, mais ce fut elle qui fut faite prisonnière par Morgan.

On raconte aussi un autre tour qu'il joua, quelque temps après, avec autant de bonheur que de sang-froid. Revêtu d'un uniforme d'officier fédéral, il se rendit à la station télégraphique de Gallatin, dans le Tennessee, et fit jouer le fil à son profit au moyen des employés fédéraux, pour savoir l'heure à laquelle devrait arriver un certain convoi qui était attendu. Il se présenta ensuite en force à l'heure indiquée, s'empara du convoi, et se procura ainsi plusieurs milliers de dollars sans perdre un seul homme. Une dernière anecdote peindra peut-être encore mieux son audace inouïe. Un soir, près de Nashville, il se présenta à cheval en uniforme fédéral devant un poste de cavalerie ennemie. Il réprimanda vertement la première vedette qu'il rencontra de n'avoir pas appelé la garde aux armes pour saluer l'officier du jour, qu'il prétendit être en personne. La vedette balbutia et s'excusa de ne l'avoir pas reconnu ou de

n'avoir pas su qu'il était officier du jour. Morgan ordonna au cavalier de rendre ses armes pour le punir d'avoir manqué à son devoir et le soldat obéit. Puis appelant les six autres hommes qui composaient le poste, y compris l'officier de garde, ce prétendu officier du jour les condamna aux arrêts pour leur inconcevable négligence, leur enjoignit de déposer leurs armes et de le suivre. Son imperturbable aplomb en imposa si bien, que les fédéraux n'osèrent rien objecter et firent ce qui leur était commandé. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils furent cernés par les cavaliers de Morgan, qui, ainsi, s'emparèrent sans coup férir des hommes, des chevaux et des armes du poste.

Au milieu du combat, Morgan est parfaitement de sang-froid, et pourtant son expression et ses allures sont sauvages, on le dirait mû par une force électrique. Il a la rapidité du tigre et la puissance musculaire de deux hommes réunis. Ses qualités personnelles sont aussi rehaussées par l'excellent choix qu'il sait faire de sa monture. Il a toujours les chevaux les plus rapides et les plus endurants. Quand l'un vient à manquer, il s'en procure vite un autre par quelque tour de passe-passe. Sa récente *razzia* (du 28 juillet) dans le Kentucky n'avait pas d'autre but que de se procurer des chevaux d'une excellente race, que cet Etat produit en quantité.

A moins qu'une chance heureuse pour la cause de l'Union ne le fasse tomber une fois ou l'autre aux mains des fédéraux, le colonel John-H. Morgan sera un jour un des hommes les plus puissants et les plus redoutables dans l'armée des rebelles.

Autant que j'ai pu m'en convaincre, la cavalerie du Sud est bien supérieure à celle de l'armée fidèle, en tant du moins qu'on l'emploie pour le service auquel elle est plus particulièrement destinée. Il ne faut pas compter sur elle pour faire de puissantes charges contre de grandes masses d'infanterie, comme il s'en faisait dans les guerres du vieux monde, à la fin du siècle passé, et au commencement de celui-ci. Elle ne se lance d'ordinaire qu'en fourrageurs ; elle éclaire la marche des armées, ou bien elle entreprend de hardis coups de main, enlève des convois, des postes et même des compagnies entières qui se gardent mal. Il faut pour ce service des chevaux agiles, parfaitement dressés, durs à la fatigue, pouvant courir pendant des heures et même un jour entier sans être nourris. Sous ce rapport, les chevaux de race que Morgan sait réunir sont admirables. De plus, les gens du Sud sont de bien meilleurs cavaliers que ceux que l'on rencontre dans l'armée fidèle, où ceux seuls qui sont recrutés dans l'Ouest ont toutes les qualités voulues pour le service de la cavalerie. Dans le Sud, presque tout homme a pris l'habitude de monter à cheval dès son enfance; il sait manier sa monture avec aisance et se tirer d'affaire dans un mauvais pas. A côté de tous ces éléments de supériorité, il faut tenir compte encore de deux faits qui procurent aux rebelles d'immenses avantages sur leurs adversaires. Ils connaissent le terrain sur lequel ils se battent ; les routes, les ravins, les coins à embuscades, les marais, les bois, les gués des rivières, tout cela leur est familier. Puis, et ce second point a plus d'importance en-

core, ils sont puissamment aidés par la sympathie qu'ils rencontrent partout chez l'habitant, et qui leur permet d'être toujours informés de l'approche, de la force et des plans de l'ennemi. On voit même souvent des nègres, soit par crainte, soit par d'autres motifs, venir donner des renseignements de toute espèce aux rebelles. Ces derniers savent aussi comment il faut s'y prendre pour être renseignés par les nègres, ils savent interpréter leurs rapports et le cas exact qu'il faut en faire. Dans ces conditions, on comprend que toute troupe montée faisant partie des forces du Sud puisse causer bien du mal à l'ennemi. Le Nord serait sage d'avoir l'œil ouvert sur ce point et de voir ce qu'il y a à faire pour y remédier.

Au commencement de mon service dans la cavalerie, nous parcourûmes le pays en fourrageurs pendant plusieurs semaines, en conservant toujours Nashville comme centre de ralliement. Je fus quelquefois aussi appelé à faire le service d'estafette. Un jour, entre autres, je fus envoyé à cheval de Nashville à Shelbyville, et parcourus en sept heures les soixante milles qui séparent ces deux endroits. Une autre fois, mon cheval de race franchit quatorze milles en un peu moins de cinquante minutes. C'était beaucoup plus qu'on n'aurait pu en demander à la plupart de nos chevaux. Lorsque je me présentai devant le général Breckenridge, pour le compte duquel je venais de faire cette course aussi rapide que fatigante, il me dit simplement : « C'est bien ! » d'où je conclus que cet homme avait l'habitude de s'attendre à ce qu'on le servît promptement.

Le samedi 15 février, le bruit se répandit que le

général Johnson allait évacuer Bowling Green, et le lendemain matin, citoyens et soldats apprirent avec stupéfaction que le fort Donelson était tombé aux mains du général fédéral Grant. On aurait peine à se figurer le spectacle de confusion que présenta Nashville dès que cette nouvelle se fut répandue. C'était un dimanche matin; les temples restèrent fermés, les écoles du dimanche ne s'ouvrirent pas; partout il se formait des attroupements; des personnes se rencontraient, se consultaient, puis rentraient en toute hâte chez elles pour aller mettre ordre à leurs affaires. Les banquiers se réunissaient pour délibérer; les employés du gouvernement confédéré couraient à droite et à gauche, occupés à préparer l'évacuation de la ville. Bientôt ce fut une panique générale. Tout le numéraire partit pour Columbia et Chattanooga; l'argenterie fut emportée, et tous les autres objets de valeur furent jetés pêle-mêle dans des véhicules de toute espèce. Les fiacres se faisaient payer jusqu'à vingt-cinq dollars l'heure, et le salaire des hommes de peine monta à des prix fabuleux. Tout ce qui appartenait au gouvernement fut sorti de la ville aussi vite que les moyens de transport qu'on pouvait se procurer le permirent. De grands approvisionnements en vivres et en munitions avaient été accumulés à Nashville pour les besoins des armées qui occupaient Donelson et Bowling Green, et l'on s'imaginait si peu que ces deux points pussent jamais tomber aux mains de l'ennemi, qu'aucune mesure n'avait été prise pour le cas d'une retraite.

Déjà le dimanche, dans la journée, l'avant-garde de l'armée de Bowling Green entra dans la ville, et le mardi on vit arriver les dernières troupes qui s'étaient échappées de Donelson. Dès que ces forces encore imposantes, mais en pleine retraite, parurent, la panique du peuple augmenta encore. Tandis que les militaires entraient dans la ville d'un côté, les bourgeois en sortaient de l'autre. Le 20, tout ce qui pouvait partir était loin ; il n'y avait plus que des soldats dans les rues. Les blessés et les malades avaient été dirigés vers le Sud. Le gros de l'armée campait du côté de la rivière où est située la ville. Deux magnifiques canonnières se trouvaient en construction ; on cessa d'y travailler, et ordre fut donné de se tenir prêt à les détruire au premier avis. Le même sort était réservé au pont du chemin de fer.

Au premier moment, les citoyens de la ville, s'imaginant que le général Johnson se préparait à résister, s'étaient mis à élever des retranchements à quatre milles de là, sur la rivière de Cumberland, afin d'empêcher l'approche des canonnières ennemies. Lorsqu'on apprit définitivement que la ville ne serait pas défendue, il y eut de grands murmures dans le peuple. Cette décision, prise subitement, ne laissait plus le temps d'emporter les effets qui restaient encore dans les maisons. Les autorités ne purent pas non plus mettre en sûreté tous les approvisionnements faits par le commissariat. Les magasins furent donc ouverts, et les pauvres gens purent prendre ce qui y restait, c'est-à-dire une valeur de plusieurs milliers de dollars. Plus tard,

quelques personnes établirent des restaurants dans la ville, et nourrirent les soldats de l'Union avec les approvisionnements qu'ils s'étaient ainsi procurés gratuitement dans les magasins sécessionistes.

Enfin, les canonnières et le pont du chemin de fer furent brûlés. Le pont suspendu fut également coupé, ce que l'on a considéré comme un acte de vandalisme parfaitement inutile, la rupture de ce pont ne pouvant en aucune façon arrêter la marche des fédéraux. A la vue de ces désastres, on maudissait le général Floyd et le gouverneur Harris. Quant au général A. S. Johnson, il ne refit jamais sa réputation perdue dans cette retraite.

Ma compagnie avait été toujours détachée pour faire le service d'éclaireurs. Nous avions à patrouiller sur les routes au nord de la rivière, à surveiller les derrières de l'armée en retraite et à observer les forces de Buell qui s'avançaient. La retraite de Bowling Green à Corinthe, c'est-à-dire sur une ligne de près de cent milles de longueur, dura environ six semaines. Ce fut une des marches les plus pénibles qu'une armée ait jamais eu à accomplir en pays ami.

Les forces du général George B. Crittenden rejoignirent l'armée à Murfreesboro, et portèrent ainsi son effectif à 60,000 hommes. La saison était aussi mauvaise qu'elle pouvait l'être sous cette latitude. Sur sept jours nous en avions au moins quatre de pluie ou de neige. En temps ordinaire, les routes étaient déjà mauvaises ; le passage de l'immense quantité de chevaux et de voitures que nous avions avec nous les rendit horribles. L'armée comptait

environ cent régiments ; chaque régiment traînait après lui, en moyenne, vingt-quatre voitures, ce qui fait un total de plus de mille voitures. Qu'on se figure donc cette longue file de véhicules lourdement chargés, ces 55,000 fantassins avec 5000 cavaliers passant tous par la pluie et la neige sur la même route boueuse ; puis cette masse d'hommes campant, la nuit, dans des bois humides ou au milieu des champs transformés en marécages, sans tentes, couchés dans des vêtements mouillés, se levant le matin roidis par le froid et ne recevant qu'une nourriture insuffisante pour leurs besoins ; on aura une faible idée de cette malheureuse retraite qui se continua pendant six semaines sans qu'il fût possible de donner un seul jour de repos aux troupes harassées. L'armée éprouva de grandes pertes par le fait de la maladie ou de la désertion. Quelques régiments, qui avaient quitté Bowling Green avec un effectif de 6 à 7 cents hommes, arrivèrent à Corinthe avec la moitié seulement de cet effectif. Les villes que nous traversions se remplissaient de nos malades, et pourtant on en envoyait souvent directement dans les hôpitaux situés à quelque distance de la route.

Parmi les marches les plus pénibles qu'un corps d'armée ait jamais été appelé à faire, on cite celle de la division du général Breckenridge entre Fayetteville à Huntsville. Cette division partit à dix heures avant midi, et marcha sans s'arrêter jusqu'au lendemain matin à une heure, franchissant ainsi, sur des chemins presque impraticables, une distance de trente milles par une pluie accompagnée de gré-

sil, et tombant sans interruption. Ce corps formait l'arrière-garde, et il avait été distancé d'une étape par le gros de l'armée de Johnson, dont il risquait de se voir coupé; c'est ce qui l'obligea à cet effort désespéré. Cette marche forcée coûta au général plusieurs centaines d'hommes. Un quart des soldats de la division tomba dans les rangs, incapables de suivre. La garde les ramassait et les faisait monter sur les voitures jusqu'à ce que toutes, même celles des ambulances, en fussent couvertes. Alors ceux qui ne pouvaient plus marcher furent laissés sur les bords de la route. Quelques-uns essayèrent, pendant plusieurs jours, de suivre en traînards, d'autres tentèrent de rejoindre leur chez eux dans le Tennessee ou le Kentucky.

Cette retraite ne se fit pas sans laisser un pays plus ou moins ravagé derrière elle. En vain les officiers essayaient d'empêcher les déprédations. Il fallait avoir du bois pour passer les nuits, et là où il n'y avait pas de forêts à moins d'un mille du bivouac, les palissades, les bancs et bien d'autres objets y passaient; il fallait avoir à manger, et là où les moutons et les cochons abondaient à notre arrivée, il n'y avait plus que les os et les débris de ces animaux à notre départ; il fallait des chevaux pour les transports, et, quand nous avions passé, il n'en restait plus dans les fermes. Puis, si j'en juge par ce que j'éprouvais moi-même, beaucoup de prétendus volontaires, pris comme moi par la presse, n'avaient aucun scrupule de faire leur la propriété des rebelles. Les orgueilleux planteurs, qui avaient poussé à la rébellion, étaient maintenant forcés, eux aussi, de subir leur part des maux qu'elle entraîne.

Ce qui rendit cette désastreuse retraite nécessaire, ce fut surtout la prise du fort Henry, sur la rivière du Tennessee. Ce fort pris, le cours de la rivière était ouvert, et les fédéraux auraient pu, en peu de jours, jeter une armée dans la direction de Florence, sur les derrières des confédérés. Les généraux du Sud l'avaient compris et furent étonnés que la chose ne se fît pas. Si les fédéraux avaient senti ce qu'ils avaient à faire, et avaient su l'exécuter à temps, ils auraient coupé la retraite de Johnson, l'auraient forcé à livrer bataille dans de mauvaises conditions, ou à se jeter à l'est, du côté de Knoxville, en abandonnant l'ouest du pays à l'armée fidèle. Au lieu de cela, cette armée perdit son temps devant le fort Donelson, et permit au général Johnson d'arriver à marches forcées à Corinthe. Ici, le général Beauregard, qui commandait l'armée du Mississipi et qui venait d'y arriver en personne, fit adopter la résolution de faire de nouveau front vers l'ennemi.

Si nécessaire qu'ait pu paraître la retraite, les généraux du Sud avaient cependant été partagés au sujet de son opportunité. Plusieurs d'entre eux, en particulier les généraux Breckenridge, Hindman et Bowen avaient conseillé de prendre l'offensive et de faire une pointe hardie sur Louisville, dans le Kentucky. Cette opinion, rejetée d'abord, prévalut plus tard, mais la retraite une fois opérée, les chances n'étaient plus les mêmes. Peut-être, si on s'était décidé plus tôt à cette offensive, la guerre dans l'Ouest aurait-elle subi des phases différentes, au moins pour quelque temps.

Ici se place une anecdote personnelle, qui fit beaucoup rire dans le corps de la cavalerie, et qui montre que même les hommes les plus braves peuvent être sujets à de singulières paniques, suivant les circonstances. Comme nous étions encore stationnés à Murfreesboro, nous sentions qu'à chaque instant nous risquions d'être surpris par la cavalerie de Buell ; mais le colonel Morgan n'était pas homme à se laisser prendre au dépourvu. Il était toujours sur le qui-vive, et envoyait sans cesse des patrouilles sur toutes les routes pour fouiller les recoins du pays à plusieurs lieues à la ronde. Un jour je partis dans ce but avec un détachement de huit cavaliers. Nous fîmes une marche rapide en avant, dans la direction de Lebanon, et comme nous revenions par une autre route, la nuit nous surprit à quinze milles environ du camp. Nous fîmes halte devant une maison de ferme, où on nous servit à souper, puis à dix heures nous étions de nouveau en selle pour continuer notre route. Le temps était calme et brumeux, la lune éclairait à peine. Nous cheminions sans rien craindre, parce qu'ayant poussé notre reconnaissance très en avant, nous étions certains que la cavalerie ennemie devait être loin de nous. Près de minuit, à une distance de dix milles du camp, nous venions de traverser une prairie et entrions justement dans un bois, lorsque nous nous aperçûmes qu'un détachement de cavaliers s'avançait à notre rencontre. Qui étaient-ils ? combien étaient-ils ? Nous ne pouvions le savoir. Aucune autre patrouille que la mienne n'avait, que nous sachions, été envoyée de ce côté, et ce ne pouvaient guère être des fédé-

raux, car nous savions par les gens du pays, tous dévoués à la cause du Sud, que, ce jour-là, ils n'étaient pas sortis de leurs lignes.

J'avais pour principe que, dans des cas pareils, il vaut mieux interpeller que d'avoir à répondre. Je criai donc de tout loin : « Halte ! qui va là ? » Le commandant de l'autre détachement avait sans doute la même idée que moi, car il me cria aussi : « Qui va là ? »

« Si vous êtes des amis, avancez à l'ordre ! » criai-je de nouveau ; mais au même instant quelques balles sifflèrent à nos oreilles. On nous provoquait, je commandai donc aussitôt : « Sabre en main ! Chargez ! » et nous nous lançâmes en avant, poussant des *hourras* et décidés à nous ouvrir la route de notre camp, qui que ce soit qui se fût mis en travers. Mais, à notre grand étonnement, ceux que nous nous préparions à charger tournent bride, détalent, et nous voilà galopant après eux et criant de toute la force de nos poumons. Je vis bientôt, à la manière de monter des fuyards, et à quelques détails de leur accoutrement, que ce devait être des confédérés. Mais, une fois que nous les avions mis en déroute, bien qu'ils fussent sept fois plus nombreux que nous (ils étaient soixante-cinq), je ne pus résister au plaisir de leur donner la chasse. J'eus soin de ne pas permettre à mes hommes de s'écarter les uns des autres ; de temps en temps nous tirions quelques coups de pistolet en l'air, ou bien nous poussions des *hourras* à l'unisson, et nous pressâmes ainsi les fuyards de près pendant six à sept milles de chemin. Arrivés à peu près à trois

milles du camp, j'arrêtai la poursuite et avertis mes hommes que nous allions prendre une autre route pour arriver, si possible, les premiers.

Au bout de quelques minutes d'une course rapide, quoique par un chemin détourné, nous rentrions dans nos lignes. Là, nous trouvâmes tout le monde en émoi ; tous les chevaux étaient bridés, et plus de mille cavaliers allaient monter à cheval, afin de repousser des forces ennemies considérables qui s'approchaient et qui venaient de chasser devant elles, après une rencontre terrible, un petit détachement de soixante-cinq hommes envoyé en reconnaissance. Je fis immédiatement rapport à Morgan sur toute l'affaire telle que je l'avais vue. Il trouva la plaisanterie bonne, et, comme il ne perdait jamais l'occasion d'en faire une lui-même, il voulut pousser celle-ci à fond. Il me recommanda donc de ne parler à personne d'autre, appela le lieutenant qui avait commandé le détachement, et lui dit de raconter ce qu'il savait. Le lieutenant déclara ne pas pouvoir dire exactement de combien de cavaliers se composait le corps de fédéraux qu'il avait rencontré ; mais, à en juger par le cliquetis des sabres et les cris infernaux qu'ils poussaient, ils devaient bien être de trois à cinq cents. En tout cas, leur charge avait été terrible, et c'était un miracle qu'un seul de ses hommes eût pu échapper. Il ne pouvait dire combien de fédéraux avaient été tués, mais il en avait vu tomber plusieurs. Le lieutenant donna encore beaucoup de détails, tous de cette force ; Morgan l'écouta avec un profond sérieux, et le renvoya en lui prodiguant les

éloges au sujet de sa belle conduite. Mais l'histoire était trop bonne pour qu'il la gardât, et dès le lendemain matin il lui fit faire le tour du camp, au grand chagrin de l'escadron du major Bennett, dont faisaient partie les hommes que j'avais mis en déroute. Toutes les fois qu'on rencontrait un homme de l'escadron, on lui demandait des nouvelles « de la terrible charge des Yankees, » ou bien, lorsqu'on entendait les hennissements d'une mule ou un autre bruit semblable, on prenait un air sérieux et l'on disait : « C'est ainsi que devaient être les cris infernaux des Yankees. » Pendant bien des semaines, dès qu'un des malheureux cavaliers de l'escadron Bennett élevait le verbe un peu trop haut, on lui fermait tout de suite la bouche en lui parlant « de la charge des trois cents Yankees. »

Avant d'arriver à Selbyville, je fus blessé pour la première fois, mais ce n'est point une balle fédérale qui fut cause de ma blessure. J'avais choisi pour mon Bucéphale un étalon de noble race, mais fort vicieux. Comme j'essayais, au moyen de la science de Rarey, de l'amener à une soumission qui le rendît propre à servir la rébellion, il se montra plus savant que moi et me lança par-dessus sa tête à dix pas devant lui, puis, me voyant hors de combat, il me passa sur le corps en m'envoyant une ruade qui me cassa la rotule. Furieux d'avoir été ainsi joué, sans m'inquiéter de ma blessure, je remontai en selle et fis faire à mon cheval plus de quatre milles en pleine carrière, de façon à l'amener à composition. Depuis lors il se conduisit

assez bien, mais j'ai lieu de croire qu'il ne combattit jamais de bon cœur dans les rangs des sécessionistes, pas plus que son maître. Quand je rentrai de ma course, mon genou avait enflé; il était devenu deux fois plus gros qu'à l'ordinaire et me faisait beaucoup souffrir. J'eus de la peine à descendre de cheval; je fus impotent pendant bien des jours, boiteux pendant bien des mois, et maintenant encore je me ressens souvent de cette ancienne fracture. Mais cet accident, dont je me plaignais beaucoup, fut un mal qui me tourna à bien, comme cela arrive souvent dans ce monde et comme on le verra plus loin.

L'état de la société dans le Tennessee et l'Alabama, autant du moins que j'ai pu en juger pendant notre retraite, ne présente rien de saillant; mais ce qu'on peut dire, c'est que dans ces deux Etats la fidélité au pouvoir usurpé est sans bornes. On me demande souvent, depuis que je suis rentré dans le Nord, quels peuvent être les sentiments qu'on nourrit dans les Etats sécessionistes en faveur de l'Union. Je ne répondrai qu'une chose, c'est que je n'en ai rencontré aucune trace. Il est vrai que ma position d'officier ne me permettait pas de découvrir facilement ces sentiments, s'ils existaient; cependant, comme j'étais toujours à leur recherche, je crois que les moindres indices qui se seraient montrés n'auraient pas manqué de me frapper. Je dirai de plus que, pendant la fin de mon séjour dans le Sud, je me trouvais au milieu de la population civile, et que néanmoins je n'aperçus rien qui pût me faire croire à des sympathies pour le Nord. Il faut l'avouer en toute franchise, le peuple

tout entier, hommes, femmes, enfants, résument tous leurs sentiments dans une haine commune contre ceux qu'ils appellent « les envahisseurs du pays. »

« Mais, me demande-t-on encore, n'y en a t-il pas beaucoup qui, s'ils avaient occasion de s'exprimer librement, se déclareraient pour le gouvernement des Etats-Unis ? » La conduite des habitants dans les villes du Sud et dans les districts occupés à nouveau par les troupes fidèles est une réponse suffisante à cette question. Au moment où je trace ces lignes, une conversion salutaire des esprits ne s'est pas encore manifestée. Je ne nie pas qu'il ne puisse y en avoir qui, au fond de leur cœur, estiment que la sécession est un acte coupable, et que c'est un principe destructeur de l'ordre public ; il y en a qui désirent le retour au régime paisible et bienfaisant de la Constitution et des lois de l'Union ; mais leur nombre est si petit, et ils osent si peu se prononcer qu'il est impossible qu'ils puissent exercer la moindre influence. La tyrannie de l'opinion publique est absolue, et leur ferme nécessairement la bouche. Aucun homme encore jeune et capable de porter les armes *ne peut* rester chez lui ; s'il cherchait à s'esquiver, et s'il parvenait à échapper aux officiers recruteurs et à la loi sur la conscription, il tomberait sous le coup du mépris des jeunes femmes ; ce serait un proscrit qui n'oserait plus se montrer. Tous sont *obligés de s'engager*, comme je le fis moi-même, quoique pressé par une nécessité d'une autre espèce. Aucun sentiment favorable à l'Union n'est toléré, et si on se place au point de vue sécessioniste, on comprend qu'il en soit ainsi. Les gens du

Sud sont engagés dans une lutte à mort où il va de leurs propriétés, de leur honneur et de leur existence. La moindre allusion unioniste est une trahison envers ce qu'ils ont de plus cher, et c'est de plus un blâme jeté à la rébellion. Quand le Nord tout entier sera enrégimenté et sous les armes comme l'est le Sud, quand il sentira aussi vivement qu'il lutte pour son existence, alors il ne permettra pas non plus qu'un homme profère aucune parole d'encouragement en faveur du peuple rebelle et de ses institutions.

« Mais comment se fait-il, me demande-t-on toujours, que des hommes raisonnables, que des ecclésiastiques, par exemple, puissent ainsi prendre parti contre un régime gouvernemental auquel on n'a rien à reprocher ? Comment se justifient-ils de vouloir sa destruction ? » Quoique jeune encore, il est un fait dont j'ai reconnu et dont je reconnais toujours plus la vérité. Les hommes sont conduits non pas par le *raisonnement*, mais par les *sentiments*. Souvent quelques esprits mal faits donnent le mot d'ordre et la foule suit. Puis quand la passion est entrée dans le cœur, elle y fermente, ses vapeurs montent au cerveau et empêchen de distinguer la vérité. Une idée généralement répandue, présentée sous toutes les formes possibles, affirmée comme une vérité par tout le monde, sans que jamais personne la déclare fausse, cette idée-là ne peut manquer d'obtenir du crédit. C'est ainsi que, de tout temps, le peuple a été joué. Mais le peuple du Sud a-t-il réellement des convictions ? Oui, tout autant que les martyrs allant au bûcher. Sa conduite le prouve assez. La conduite d'un individu ou d'un

peuple est en effet la mesure de ses convictions, alors même que cette conduite ne prouve rien quant à l'excellence de la cause qu'il défend.

L'opinion publique, dans le Sud, se formule encore de la façon suivante : « Nous avons commencé une lutte, il faut la mener à bout. Tout notre espoir est désormais dans le sort des batailles. Si nous cédons, c'en est fait de nos institutions et de notre indépendance ; les Yankees nous domineront, interviendront partout dans nos affaires, et nous serons à tout jamais leurs vassaux ! » Voilà ce que les chefs et les hommes influents sentent à un haut degré ; ils maintiendront le peuple avec eux dans cette idée, et ils soutiendront la guerre jusqu'à la dernière extrémité. Combien de temps cela durera-t-il? Cela dépend de la force de volonté que saura déployer le Nord. Personne ne doute qu'il n'ait le pouvoir de mettre un terme à la lutte, et son droit est hors de question. Mais, en ce qui concerne le courage, l'enthousiasme, les sacrifices de toute espèce, l'*enrégimentation* enfin de toute la nation, le Nord est bien distancé par tout ce que j'ai vu faire dans le Sud.

J'ajouterai encore un détail qui complétera le tableau de la manière dont la guerre est menée par le Sud. Les autorités confédérées se sont réservé un contrôle complet sur la presse Rien ne saurait être imprimé qui puisse procurer des renseignements utiles au Nord ou décourager les gens du pays. C'est là une force incontestable qui manque au gouvernement des Etats du Nord, dans lesquels d'innombrables journaux enregistrent chaque jour des correspon-

dances venues de l'armée même. Avec un pareil système, il est impossible que le secret soit gardé sur les opérations stratégiques. Les récits, les conjectures des correspondants de journaux, venant compléter les rapports des espions, permettent aux confédérés de pénétrer tous les plans des généraux de l'Union avant même qu'ils soient mis à exécution. Il n'était pas rare que j'entendisse les officiers raisonner ainsi en lisant les journaux du Nord : « Que ces Yankees sont bêtes ! Voilà le général A. qui a quitté la ville de B. pour se rendre à C. Nous allons le couper en route. Comment diable le secrétaire de la guerre permet-il qu'on nous apprenne tout cela ? » Il n'est pas un seul numéro de journal parmi ceux que j'ai lus dans le Nord qui ne donne des renseignements dont l'ennemi ne puisse profiter. Notre intention serait de faire le jeu du Sud que nous n'agirions pas mieux. Si un journal sécessioniste se permettait de publier des choses analogues à ce qui se publie dans le Nord, son rédacteur risquerait fort d'être pendu.

Si le lecteur m'objecte : « Nous lisons cependant souvent des détails sur les mouvements de l'armée dans les journaux du Sud, » je lui répondrai : « Oui, mais seulement lorsqu'ils sont accomplis et, si vous voyez dans une feuille rebelle que l'armée va entreprendre telle ou telle chose, soyez certain qu'elle fera tout le contraire. » Le gouvernement du Sud n'est plus qu'un despotisme militaire absolu, et, si nous voulons le vaincre, il faut que nous adoptions un système semblable. La liberté de la pensée est un bien précieux, et la liberté de la presse en est le complément ; mais, lors-

que ces libertés mettent en danger la vie de nos soldats et compromettent le succès de nos armées, serait-ce un crime que de les restreindre momentanément ?

---

# CHAPITRE V

**Service comme officier d'ordonnance.**

Aux environs du 1er avril, le général Breckenridge me fit savoir qu'il comptait me faire entrer dans son état-major comme aide de camp attaché à sa personne, et m'enjoignit de donner mes instructions à l'officier qui me suivait en grade et qui aurait à prendre ma place en mon absence.

Mais, avant d'aller plus loin, revenons aux mouvements de l'armée fédérale, que nous avons laissée en février au fort Donelson, sous les ordres du général Grant.

Pendant le mois de mars, cette armée descendit le Cumberland dans des bateaux, puis, remontant la rivière du Tennessee, aborda à Pittsbourg, près de la barre de Muscle, que les grandes embarcations de transport ne pouvaient pas franchir. Elle campa à vingt milles de Corinthe, attendant l'arrivée des colonnes de Buell avant de se porter contre la ville.

Les déserteurs et les patrouilles envoyées en reconnaissance informèrent très-vite Beauregard de la présence de Grant et de sa flottille à l'abordage de Pittsburg-Landing. C'est ici le cas de répéter que l'armée des rebelles a toujours un immense avantage sur les troupes fédérales, par le fait qu'elle se bat sur son sol, et que là chaque homme, chaque femme, chaque enfant même est toujours prêt à venir promptement faire rapport sur tout ce qu'il a vu ou appris « de l'armée envahissante. »

Beauregard et Johnson, qui avaient pris le commandement en commun, formèrent le plan d'attaquer Grant à Pittsburg-Landing, avant que Buell eût fait jonction avec lui. Mais à ce moment arriva un de ces incidents qu'un chrétien peut avec raison appeler providentiels, et qui influa fortement sur la marche future de la lutte engagée entre le Sud et le Nord. Grant attendait les renforts que Buell devait lui amener. De son côté, Beauregard comptait sur Price et Van Dorn, qui descendaient la Rivière Blanche (White River) avec 30,000 hommes de troupes du Missouri et de l'Arkansas. Ces troupes devaient arriver à Memphis en bateau, et de là par chemin de fer à Corinthe. Les généraux du Sud comptaient qu'elles rejoindraient le dimanche 6 avril. Le samedi 5, ils auraient été prêts à livrer bataille, mais ils préférèrent attendre encore un jour pour permettre au moins à l'avant-garde des renforts d'arriver. Ce fut ce retard d'un jour qui sauva l'armée de Grant et empêcha sa destruction complète. Tout au moins c'est là l'opinion des confédérés. Je tiens, du reste, à le

dire en passant : dans tout le cours de mon récit, en dehors de ce que j'ai vu de mes yeux, je ne prétends pas donner autre chose que la version accréditée chez ceux avec lesquels j'étais obligé d'agir.

Avant tout, il importe de comprendre quelle était la position de l'armée des rebelles et sa force. Dès le jeudi 3 avril, les deux généraux commandants l'avaient placée en ligne d'attaque et pris les dispositions suivantes : l'armée entière faisait front contre la croisée des chemins et contre l'église de Shiloh, place occupée par le poste le plus avancé de Grant. L'aile droite, sous les ordres du major général John C. Breckenridge, s'appuyait sur Burnsville, située à dix milles à l'est de Corinthe, sur le chemin de fer de Memphis à Charleston. Le centre et l'aile gauche étaient massés dans Corinthe et aux environs, le centre sous le commandement des majors-généraux Hardee et Bragg, et l'aile gauche sous celui des majors-généraux Polk et Hindman.

Breckenridge avait sous ses ordres 11,000 hommes, Bragg et Hardee environ 20,000, Hindman et Polk un peu moins de 10,000. Les rapports officiels que les confédérés publièrent plus tard ne portent le total de ces forces qu'à 39,000 hommes ; j'ai lieu de croire qu'il s'élevait à 45,000, mais certainement il ne dépassait pas ce chiffre. J'ai entendu, dans le Nord, contester que cette armée fût aussi faible; mais les divers renseignements que j'ai recueillis ne me laissent aucun doute sur ce point. Il est vrai qu'à ce moment je ne savais rien de tout cela ; les troupes, en gé-

néral, n'avaient aucune idée de ce que pouvaient être leurs forces.

Le vendredi 4, à 2 heures après midi, l'ordre nous arriva de préparer des rations pour cinq jours, de plier les tentes, mais de les laisser sur place et de nous tenir prêts à marcher, deux heures après, avec quarante cartouches par homme. En même temps, un aide de camp du général Breckenridge m'enjoignait de me rendre à son quartier général avec six hommes de confiance. Au bout de quelques minutes, cet ordre était exécuté, et les six hommes, admirablement bien montés, se trouvaient prêts et en face du général.

Avec son coup d'œil rapide, il jugea immédiatement la mission que chacun pourrait le mieux accomplir, et donna à tous les six un ordre à porter. Comme le galop de leurs chevaux les emportait, le général se tourna vers moi et me dit : « Vous êtes mon officier d'ordonnance ! » Ces paroles sonnèrent très-agréablement à mon oreille ; le service que j'allais faire me dispenserait de combattre en personne contre le vieux drapeau, et me donnerait bien mieux occasion de juger de l'ensemble de la bataille, alors imminente, que si je m'étais trouvé dans les rangs d'un escadron. Sans doute je courrais quelque danger de plus, mais la chose ne me vint pas même à l'esprit Je puis dire, du reste, que, sans éviter cette inquiétude à laquelle personne n'échappe à l'approche des premiers combats auxquels il assiste, je ne me suis, dans ces heures-là, jamais senti préoccupé de la crainte de la mort. Depuis ce moment

jusqu'à la fin de la bataille du lundi, je ne quittai le général Breckenridge que pour porter ses ordres ou pour lui en apporter. Parmi les événements des trois jours qui suivirent, je ne rapporterai donc guère que ce qui se passa dans la division Breckenridge, et, occasionnellement, ce que je vis sur le champ de bataille que j'eus à traverser douze fois dans les deux sens.

Le vendredi, à huit heures du soir, nous commençâmes à avancer contre Shiloh. Le départ se fit en silence et en prenant soin d'éviter tout bruit qui pût trahir notre marche. L'armée s'avançait sur des routes différentes, mais convergeant vers le même point. Nous fîmes huit milles, et le samedi, à cinq heures du matin, nous avions atteint Monterey, qui n'est pas à beaucoup plus de sept milles de Shiloh. C'était le point de rendez-vous des différentes divisions. De là elles se mirent à marcher en ordre de bataille, bien qu'on ne s'attendît pas encore à rencontrer l'ennemi. Nous avançâmes toujours avec précaution, de façon à n'être ni vus ni entendus, jusqu'au moment où nous fûmes arrivés à trois milles et demi des avant-postes de Grant, et jusqu'à ce que nos éclaireurs se fussent rendu compte de la position de ces derniers. Il eût été impossible de s'approcher davantage sans que les armées en vinssent aux prises, et, comme le général Beauregard était persuadé que les renforts attendus arriveraient le lendemain, l'après-midi du samedi fut encore employée à préparer et à disposer tous les corps pour une attaque sur toute la ligne le dimanche matin.

Je n'ai pas, dans ce récit, la prétention de faire la critique des opérations militaires, et je ne me permettrai pas, en particulier, de blâmer les officiers de l'Union. Toutefois je ne puis m'empêcher de dire ici que les officiers des rebelles furent plus que surpris de voir que l'armée de Grant n'était gardée par aucun avant-poste de cavalerie, et n'envoyait en avant aucune patrouille de cette arme. Le général Breckenridge put ainsi s'approcher de l'aile gauche de Grant jusqu'à une distance où il pouvait parfaitement entendre ses tambours avant qu'on l'eût aperçu

Les généraux du Sud, au contraire, poussaient toujours des postes de cavalerie à plusieurs milles en avant, alors même qu'ils savaient l'ennemi éloigné de plus d'une journée de marche. Les avant-postes d'infanterie de l'armée de Grant n'étaient pas à plus de trois quarts de mille du campement de sa première ligne, et ils étaient trop faibles pour opposer la moindre résistance. Tout cela fut rapporté à notre quartier général le samedi soir; notre armée était donc certaine de surprendre l'ennemi, et elle pouvait à peu près compter sur la victoire.

Autour de chaque régiment, une double chaîne de factionnaires empêchait tout homme de sortir de l'emplacement assigné à son corps, en sorte qu'il y avait peu de chance que quelqu'un pût s'évader et aller avertir l'armée unioniste de notre présence. J'eus occasion de m'assurer que ces précautions étaient bien prises; car, cette même nuit, j'étudiais un plan d'évasion et songeais à aller prévenir l'armée fidèle de la catastrophe qui la menaçait. Je

sentais que cette armée ne pouvait être que battue une fois qu'elle se laissait surprendre. Mais les ordres étaient bien donnés ; les factionnaires devaient faire feu sur tout homme qui cherchait à s'écarter sous n'importe quel prétexte. Puis je ne connaissais pas le terrain qui nous séparait des lignes de l'adversaire. Je le savais seulement sillonné par des marécages dont il était difficile de se sortir même de jour, et qui étaient sans doute impraticables de nuit. Si je m'étais décidé à déserter, il m'aurait fallu d'abord tromper la vigilance de la double ligne des factionnaires, trouver ensuite mon chemin, au milieu de l'obscurité, à travers les bois et les marais, enfin courir la chance d'être tué par les sentinelles fédérales, lorsque je me présenterais devant elles. Je compris donc bien vite que mon projet d'évasion était irréalisable. La nécessité à laquelle il fallait me plier était doublement triste pour moi, car sans elle non-seulement j'aurais évité de me battre contre les miens, mais j'aurais peut-être encore pu sauver l'armée de l'Union d'un désastre.

A huit heures du soir, les généraux tinrent un conseil de guerre et arrêtèrent le plan de la bataille. Sur un tertre découvert, à la lueur vacillante d'un petit feu de bivouac, on pouvait voir dix à douze généraux groupés en cercle. Un tambour leur servait de table à écrire, et, au milieu d'eux, « le petit Napoléon, » comme on appelait volontiers le général Beauregard, se tenait debout. Il exposait ses projets, on l'écoutait attentivement, et de temps en temps l'un ou l'autre prenait brièvement la parole pour donner

son opinion. Bientôt il s'échauffa en parlant, il jeta son manteau pour gesticuler à l'aise, et, se promenant dans le groupe, il prononçait des phrases saccadées avec un accent français fortement accusé. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et l'on voyait des émotions diverses passer sur ces visages éclairés par la faible lueur du feu. Le général Sydney Johnson se tenait à l'écart. Debout aussi, enveloppé dans un manteau gris, il avait l'air d'un spectre dont la longue figure se dessinait sur le ciel sombre. Il était pâle, mais ses traits n'en exprimaient pas moins l'énergie et la décision ; de temps en temps il s'avançait dans le cercle et prononçait quelques paroles que nous écoutions attentivement, mais il ne prenait pas une part active à la discussion. On eût dit qu'il avait un pressentiment du sort qui l'attendait le lendemain. Le général Breckenridge était à moitié étendu sur une couverture près du feu ; de temps à autre, il se levait à demi et émettait quelques idées. Le général Bragg parlait souvent et avec gravité. Le général Polk était assis en dehors du cercle sur un pliant ; il tenait sa tête dans les deux mains et semblait plongé dans ses réflexions. D'autres étaient assis ou couchés alentour. Quel tableau pour le peintre ! quelle étude pour le poëte ! Ils étaient là, ces hommes qui tenaient des milliers de vies entre leurs mains, invoquant, impassibles au milieu de la nuit, l'ange Azraël, et lui demandant de préparer ses dards pour les premiers feux du jour.

Le conseil dura deux heures ; comme les généraux allaient se séparer et rejoindre chacun les troupes qu'ils com-

mandaient, je vis le général Beauregard montrer de la main le camp des fédéraux dont nous entendions les tambours, en s'écriant d'une voix forte et sonore : « Demain soir, messieurs, nous coucherons dans les tentes de l'ennemi ! »

Les généraux confédérés étaient très-bien renseignés sur la position et les forces de Grant. Des espions, des personnes de tout rang ayant habité la contrée et la connaissant parfaitement, donnaient tous les avis dont on avait besoin. Mais la nuit était lugubre ; on sentait que des scènes terribles se préparaient pour le lendemain. Les hommes étaient fatigués, ils souffraient du froid et de la faim. On n'avait permis qu'un petit nombre de feux, encore ne devaient-ils être allumés que dans des enfoncements creusés dans la terre ; les soldats se penchaient sur la flamme, étendant leurs couvertures autour de leurs épaules, et essayant de recueillir un peu de la chaleur qui s'élevait et se perdait aussitôt dans la fraîcheur d'une nuit d'avril. Pendant cette nuit, plus d'un brave garçon écrivit pour la dernière fois quelques mots sur son calepin à la lueur vacillante du feu ; plus d'un, assis sur la terre, s'entretint pour la dernière fois avec un camarade du foyer paternel, d'une mère peut-être, d'une sœur, d'une fiancée ou d'une femme. On se promit mutuellement de se soigner si l'un ou l'autre était blessé, d'écrire quelques mots aux parents de ceux qui périraient. Plus d'un sortit de sa poitrine un souvenir d'amitié qu'il regarda pour la dernière fois, et bien des prières silencieuses s'élevèrent vers le ciel.

Quelle épouvantable chose que la guerre! Il y a là, étendus sur le sol, à peine à une portée de canon les uns des autres, 80 à 90,000 hommes, des frères de la même race, de la même nation; il y en a des deux côtés qui sont unis par les liens du sang; des milliers d'entre eux croient au même Sauveur, adorent le même Dieu, et leurs prières arrivent ensemble, pendant cette nuit, devant le trône de la grâce; et cependant ils n'attendent que la lumière du saint jour du dimanche pour s'entre-détruire plus sûrement. Et pourtant le plus grand nombre d'entre eux n'a pas de haine dans le cœur. Ce qui va se passer n'est qu'une boucherie humaine ordonnée par quelques intrigants. Ce sont de bien grands coupables. Que le sang répandu retombe sur leurs têtes!

Je ne sais si un grand nombre de soldats purent dormir cette nuit-là, par le froid qu'il faisait et n'ayant d'autre couche que la terre humide. En tous cas leur sommeil ne fut pas long, car à trois heures du matin toute l'armée était sous les armes, prête au combat.

La journée du dimanche, 6 avril 1862, avait commencé.

Le général Hardee, un des plus braves soldats de l'armée des confédérés, commandait le centre. Ce fut lui qui mena les premières colonnes à l'attaque. Ma compagnie figurait dans ces colonnes, et si je n'avais pas été appelé à en quitter le commandement pour entrer dans l'état-major, j'aurais eu à porter les premiers coups aux fédéraux. Je me sentis heureux de n'avoir pas à jeter l'épouvante et la mort parmi mes compatriotes. Le jour pointait lorsque la fusillade s'engagea. On entendit d'abord des coups de feu

isolés, puis vinrent des salves se succédant toujours plus rapidement et se transformant bientôt en un roulement continuel, pareil à celui d'un tonnerre qui ne s'arrêterait plus.

Un peu après le lever du soleil, nous passions près du général Beauregard qui stationnait, avec son état-major, à un mille en arrière des troupes engagées. Il s'adressait à toutes les brigades qui défilaient, leur promettant une glorieuse victoire et les encourageant à se battre avec pleine confiance. Il disposait, disait-il, de 80 mille hommes, et pouvait les envoyer tous au feu lorsque ce serait nécessaire. Partout, du reste, où il y aurait besoin d'un secours, Beauregard y serait.

Les officiers ne savaient que trop que le général se vantait en parlant de 80,000 hommes, puisqu'il n'en avait pas plus de 45,000 sur le terrain; mais comme il attendait 30,000 hommes sous Price et Van Dorn, il se croyait autorisé à les faire entrer en ligne de compte, et il en ajoutait 10,000 pour inspirer plus de confiance. Ni lui, ni aucun général confédéré n'ont jamais songé à se justifier de ces fréquentes assertions erronées, qui sont dans les nécessités de la guerre.

Quand nous eûmes dépassé Beauregard, quelques minutes de pas de course nous amenèrent à l'endroit où les avant-postes de Grant avaient été surpris et sabrés par la cavalerie de Hardee. C'était la première fois que beaucoup de nos soldats voyaient des hommes tués dans le combat; quand ils rencontraient un cadavre, il s'écartaient avec soin

pour en faire le tour, et le regardaient en frémissant. Le général Breckenridge s'en aperçut et leur cria : « Allons, mes enfants, ne nous inquiétons pas de ça ! Avançons ! » — Quelques heures après, ceux qui étaient encore debout enjambaient sans émotion des monceaux de cadavres.

Nous arrivâmes bientôt sur un champ découvert de sept à huit cents pas de largeur, d'où nous vîmes les tentes de l'ennemi et la fumée du combat s'élevant à peu de distance du camp. Un rapide changement de direction à droite nous fit entrer dans un terrain parsemé de mamelons que nous franchîmes au pas de charge. Après avoir fait un mille, nous prîmes position tout près du général Sidney Johnson, et nous attendîmes des ordres. Le général Breckenridge se porta au galop auprès du général Johnson. Il conversa un moment avec lui à voix basse, puis nous entendîmes Johnson lui dire : « C'est moi qui mènerai aujourd'hui vos brigades au feu ; je veux montrer aux hommes du Tennessee et du Kentucky que je ne suis pas un lâche ! » Pauvre général ! il ne vous fut pas donné de le faire.

On se déploya en ligne de bataille, et la brigade du général Statham aborda la première l'ennemi : « Mes enfants, s'écria aussitôt Breckenridge, il faut faire taire cette batterie qui écharpe notre ami Statham. Voulez-vous l'enlever à la baïonnette ? » — « Oui, oui, à la baïonnette, enlevons la batterie ! » Tel fut le cri général qui répondit, dans les autres brigades, à cette interpellation. Mais dès qu'elle nous vit marcher sur elle, la batterie se retira. On fit alors ralentir le pas, et nous n'avançâmes plus qu'avec

précaution. Nous entrions dans le camp du 71e volontaire de l'Ohio. Il était dix heures du matin ; à ce moment la bataille était engagée sur toute la ligne.

Le plan de la bataille avait été savamment conçu. On avait laissé un vide de plusieurs centaines de yards entre la gauche de Breckenridge et la droite de Hardee, et l'on espérait que les troupes de Grant se laisseraient aller à pénétrer dans ce vide où tout était combiné pour les prendre entre deux feux. Mais ces troupes ne donnèrent point dans le panneau et se maintinrent sur une même ligne de bataille, sans essayer de se porter en avant là où il n'y avait pas de résistance.

Breckenridge, évidemment embarrassé, me dépêcha auprès du général Johnson pour lui demander des instructions. Comme j'étais arrivé à quatre-vingts pas environ de l'état-major de Johnson, un obus éclata en l'air entre cet état-major et moi. J'entendis voler les éclats de tous côtés, mais avant que le dernier eût frappé terre j'étais devant le général, j'arrêtais mon cheval franc et je saluais. Le général Johnson était en avant de son état-major ; je le vis retourner son cheval, se pencher sur l'encolure et serrer avec la main son genou droit contre la selle. Au même moment, avant que j'eusse eu le temps de lui donner la dépêche que j'apportais, quelques officiers de l'état-major, s'apercevant que leur chef était blessé, accoururent pour lui venir en aide. Un fragment de l'obus qui venait d'éclater l'avait atteint à la cuisse, à égale distance de la hanche et du genou, y avait fait une large blessure et lui avait ouvert l'artère fémorale.

Peut-être que, si on l'avait aussitôt descendu de cheval pour lui appliquer un tourniquet, il y aurait eu moyen de le sauver ; mais il prétendit qu'il avait peu de mal, et se refusa d'abord à recevoir des secours. Comme le gouverneur Harris, son chef d'état-major et son beau-frère, lui reprochait, quelques moments après, d'avoir caché sa blessure et laissé son sang couler sans vouloir qu'on le secourût, il prononça ces nobles paroles, qui décelaient le soldat dévoué, esclave de son devoir : « Qu'est-ce que ma vie auprès du succès de cette attaque ! Si j'avais crié que j'étais blessé au moment où les troupes passaient près de moi, il aurait pu y avoir une panique qui aurait tout compromis. » Dix minutes après qu'on l'eut descendu de cheval, il expira. Ainsi mourut Albert-Sidney Johnson, un des généraux les plus braves de l'armée des confédérés.

Je tendis ma dépêche au colonel Wickliffe, qui la passa à Harris ; mais celui-ci me la rendit et me donna ordre de la porter immédiatement au général Beauregard.

Lorsque Beauregard eut lu la dépêche de Breckenridge, il me demanda :

« Pourquoi n'avez-vous pas porté cela au général Johnson ? »

« — Je la lui ai portée, mon général ! » lui dis-je.

« — Et il vous a dit de me la transmettre ? »

« — Non, le général Johnson est mort ! »

« — Comment le savez-vous ? »

« — Je l'ai vu mourir il y a dix minutes ! »

Le général Beauregard me demanda alors rapidement quelques détails sur la mort du général Johnson, puis, me recommandant de ne parler à qui que ce soit de cet événement, il dicta deux dépêches, l'une pour le gouverneur Harris, l'autre pour le général Breckenridge, leur enjoignant de cacher la mort du général Johnson. Ces instructions furent rigoureusement suivies; lorsque le bruit de cette mort se répandait dans les rangs, les officiers la niaient; les uns prétendaient que c'était le gouverneur Johnson du Kentucky qui avait été tué; d'autres avouaient que le général Albert-Sidney Johnson était blessé, mais très-légèrement. L'armée ne fut réellement informée de la nouvelle que lorsqu'elle rentra à Corinthe.

Quand je rejoignis l'état-major du général Breckenridge, je le trouvai un demi-mille plus en avant; on se battait avec fureur, se fusillant et se mitraillant à demi-portée de carabine.

Aux environs de midi, la brigade du général Bowen (la gauche de Breckenridge) fut obligée de se retirer du combat, parce qu'elle n'avait plus de cartouches et qu'elle avait besoin de se reformer. Elle fut relevée par deux régiments de la Louisiane. C'est entre deux et quatre heures de l'après-midi que fut le moment le plus chaud de la bataille sur ce point. Une des brigades de Breckenridge perdit, pendant ces deux heures, à peu près un quart de son effectif. Les troupes de l'Union tiraient lentement, mais avec beaucoup de justesse. Je remarquai, en particulier, une batterie dont le feu à obus, à mitraille et à shrapnels était excessivement meurtrier.

Un canonnier de cette batterie, blessé et fait prisonnier le soir, m'a raconté qu'on y tirait avec des fusées graduées à une seconde. Nous faisions coucher nos hommes par terre pendant qu'ils chargeaient, et néanmoins j'en vis plusieurs atteints dans cette position, ce qui prouve combien était précis le tir des fédéraux. J'eus occasion, entre autres, de voir cinq hommes tués par un seul obus.

A trois heures, je fus envoyé vers les réserves pour donner des nouvelles et demander du renfort. J'avais franchi la moitié de la distance qui séparait la ligne des combattants et l'état-major du général Beauregard, lorsqu'il m'arriva un accident et que je me vis à deux doigts de la mort. Mon cheval était lancé au galop ; il se soulevait sur l'arrière-train pour franchir un large fossé, et avait la tête à la hauteur de mes épaules, lorsqu'un boulet l'atteignit à l'œil et lui emporta toute la partie supérieure du crâne. Une demi-seconde plus tard, c'était moi qui aurais été frappé par le boulet. La vitesse du cheval était si grande qu'il ne tomba que dix pieds plus en avant, et je fus lancé moi-même à une certaine distance. Je me relevai vite, tout étonné de n'avoir aucun mal et rendant grâces au Ciel d'être encore en vie. Mon sabre m'embarrassait, ma capote me serrait ; je jetai loin l'un et l'autre, je tendis mes pistolets à un soldat de cavalerie qui se trouvait là, et je courus à la recherche d'un autre cheval. Le général Breckenridge m'avait recommandé, le matin, dans le cas où mon cheval serait tué, d'enfourcher le premier que je trouverais sans emploi. Je savais que plusieurs officiers d'infanterie avaient

attaché leurs chevaux dans un ravin près de là. J'allai aussitôt à la recherche de ce ravin ; mais, chemin faisant, je fus témoin d'une scène qui restera toujours gravée dans ma mémoire.

Je venais de remplir ma gourde à une source, lorsque mes regards se rencontrèrent avec ceux d'un officier fédéral (je crois que c'était le colonel d'un régiment de l'Illinois) qui gisait par terre, blessé à mort. Il avait le corps percé d'une balle et les deux jambes atteintes par un boulet ; l'un de ses membres fracassés était pris sous le corps de son cheval. Le boulet avait traversé sa monture en lui brisant les deux genoux. Ses yeux regardaient ma gourde et en imploraient quelques gorgées, mais il hésitait à demander une faveur à un homme qu'il croyait son ennemi. Je m'approchai et je lui dis : « Vous m'avez l'air gravement blessé, colonel ; voulez-vous de l'eau ? »

« — Oui, me dit-il ; je n'osais vous en demander. »

« — Eh pourquoi donc ? »

« — Je n'osais m'adresser à un ennemi ! »

Deux soldats passaient ; je les appelai pour m'aider à dégager la jambe fracassée du blessé de dessous le corps de son cheval. Cette opération faite, les soldats continuèrent leur chemin ; mais j'étais cloué sur place, comme si un charme m'eût retenu. La figure mâle du colonel, son maintien militaire qu'il conservait au milieu d'affreuses souffrances, exerçaient une véritable fascination sur moi. Je le changeai de place et le mis sur la couverture de son cheval, que j'avais déployée à terre ; j'arrangeai ses jambes mutilées dans

la position la moins pénible possible, en leur faisant un coussinet de feuilles, et j'improvisai aussi un oreiller pour supporter sa tête. Il sortit alors sa montre et sa bourse de sa poche, me pria de prendre ses pistolets dans les fontes de sa selle, et m'engagea à accepter le tout, que sans doute le premier venu lui volerait, tandis que j'étais le seul qui lui eût montré quelque compassion. Je refusai ; je roulai la montre et la bourse dans la couverture sous sa tête, lui disant que les hasards de la guerre pourraient bien ramener ses troupes dans peu auprès de lui. Il parut profondément ému : « Que vous êtes bon, me dit-il ; pourquoi tant d'égards envers un ennemi ? »

Je lui fis boire une seconde gorgée en lui disant : « Je ne suis pas votre ennemi, comme vous le croyez ! » puis lui ayant pressé la main je le quittai. Il n'avait plus longtemps à vivre, mais j'espère que ses amis l'auront retrouvé le lendemain, lorsqu'ils repassèrent sur le champ de bataille.

Je m'emparai bientôt d'un magnifique cheval, j'accomplis ma mission auprès du général Beauregard et je rejoignis mon commandant de brigade aux environs de quatre heures après midi. Les fédéraux avaient encore reculé de plus d'un mille, mais ils disputaient avec rage chaque pouce de terrain. Les rebelles, de leur côté, poussaient l'ennemi devant eux avec la confiance du succès. J'avais à peine eu le temps de me rendre compte de la tournure du combat, lorsque je fus dépêché de nouveau auprès du général en chef. Je piquai des deux, mais presque au même instant je

me sentis frappé à la hanche droite par un éclat d'obus qui était déjà passablement amorti dans sa course, mais qui fut néanmoins bien près de mettre un terme à ma carrière terrestre. A la suite de ce coup, je me sentis des vertiges, et ma vue s'obscurcit un moment, mais cet état dura peu ; après quelques minutes je me sentis mieux ; je me crus même parfaitement rétabli, lorsque tout à coup je fus pris d'un malaise général comme je n'en ai jamais éprouvé, et qui m'avait l'air d'un précurseur de la mort. Je ne saurais dire si je descendis ou si je tombai de mon cheval au pied d'un arbre vers lequel je m'étais dirigé. Là, je m'évanouis et restai à peu près une heure sans connaissance. Mes esprits revinrent cependant, et je me sentis en état de me hisser sur mon cheval, dont, sans m'en douter, j'avais gardé la bride dans la main et qui n'avait pas bougé. Je le fis partir à une allure modérée, mais il n'avait pas fait cent pas qu'il eut le cou traversé par une balle. Il ne tomba pas immédiatement. Je ne m'aperçus même de sa blessure qu'à un tremblement qui s'empara de tous ses membres. Je mis pied à terre, et bientôt après je le vis s'affaisser sur ses genoux, puis rouler sur le côté. Son sang coula à flots, ses yeux étincelèrent, il se releva à demi, puis retomba et expira avec un gémissement semblable à celui d'un être humain. C'était la seconde monture que je perdais dans la journée, et j'en avais plus besoin que jamais J'avais peine à me traîner ; mon mal au côté devenait toujours plus pénible, et en même temps ma jambe, qui était toujours douloureuse, me faisait passablement souffrir dans ce moment.

Je sentis qu'il fallait faire panser ma blessure et prendre un peu de repos. Comme je me dirigeais vers une ambulance établie sur le terrain où la bataille avait commencé, j'aperçus un soldat du régiment de cavalerie Forrest, blessé au pied, et qui perdait beaucoup de sang. Avec mon mouchoir de poche et une petite baguette je lui fis un tourniquet qui arrêta le saignement de la blessure, et je l'accompagnai, en le soutenant, jusqu'à l'ambulance. Je fis panser ma propre blessure, qui se trouva être une assez large plaie de cinq pouces de diamètre environ, puis me sentant mieux je pris le cheval du cavalier qui, lui, restait à l'ambulance, et je repartis pour l'endroit où devait être ma division. Quand j'arrivai au camp du 71e de l'Ohio, les forces me manquèrent. Je trouvai moyen de me procurer quelque chose à manger, un peu de foin pour mon cheval et un seau d'eau pour laver ma plaie ; puis, ayant attaché mon cheval à une tente, je m'glissai dedans et j'essayai de dormir. Mais les canonnières tiraient à quelque distance et leurs salves retentissaient avec un bruit lugubre dans la nuit, puis tout autour de moi les plaintes des blessés et le râle des mourants se faisaient entendre. Tous ces bruits étaient suffisants pour chasser le sommeil de mes paupières. Cependant la fatigue et mon état d'extrême faiblesse l'emportèrent ; je m'endormis plus profondément que je ne l'avais d'abord cru possible dans la situation où je me trouvais.

Je fus réveillé de bonne heure par le pétillement d'une fusillade lointaine. C'était le commencement de la bataille du

second jour. Mais avant de parler des événements du lundi 7 avril, je tiens à dire quelques mots encore de la journée du 6, et à expliquer, en particulier, pourquoi les confédérés arrêtèrent le combat à cinq heures et demie après midi, tandis qu'ils avaient encore une grande heure de jour dont ils auraient pu profiter. Ils avaient repoussé les forces fédérales à trois milles devant eux, et cela sur toute la ligne ; ils avaient fait 4000 prisonniers, en particulier la brigade du général Prentiss presque tout entière avait mis bas les armes ; ils avaient pris, si l'on en croit leurs rapports, 70 pièces d'artillerie, une grande quantité de bagages, des approvisionnements en vivres, en objets de pharmacie, en munitions, et plusieurs caisses de quartiers-maîtres ; enfin ils avaient forcé Grant de se réfugier sous la protection immédiate de ses canonnières. Si la bataille s'était terminée là, c'eût été une magnifique victoire pour les rebelles. Les généraux Bragg et Breckendrige insistaient pour qu'on continuât le combat. Selon eux l'armée de Grant était fortement entamée et démoralisée ; une heure de plus et elle mettait bas les armes ou se jetait à la rivière. Dans les deux cas, une flotille de cent bateaux de transport tombait aux mains des confédérés qui alors pourraient prendre l'offensive et être maîtres de Louisville six jours après. D'autres officiers prétendirent que la moitié de leurs troupes étaient fatiguées et en désordre, que ce serait risquer de compromettre une victoire déjà complète que de vouloir la poursuivre plus loin. Les troupes de Grant, prises entre l'ennemi et la rivière pourraient encore faire une résistance désespérée, tandis que pour le

moment elles ne demandaient qu'à fuir. Ces officiers estimaient la perte des confédérés à 10 ou 12 mille hommes et ajoutaient que beaucoup de soldats, croyant la bataille finie, avaient quitté leurs rangs et étaient en train de piller les poches ou les havre-sacs des morts, ainsi que les tentes du camp. D'autres croyaient fermement à l'arrivée de Price et de Van Dorn pendant la nuit, arrivée qui permettrait de compléter plus facilement la victoire le lendemain matin. Pendant qu'on délibérait ainsi, la dernière heure du jour passa, et ce fut la nuit qui mit fin à ces longues hésitations.

On se mit alors à enlever les blessés et à emmener tout ce qu'on put en fait d'artillerie et d'approvisionnements abandonnés par l'ennemi. Mais les chars et les chevaux manquaient; une partie du butin et même un certain nombre de blessés furent laissés sur place. Les confédérés emmenèrent trente-six pièces d'artillerie qui ne furent pas reprises sur eux le lendemain. On établit des ambulances sur la route conduisant à Corinthe et la plupart des blessés y reçurent des soins aussi complets qu'il est possible d'en donner en pareilles circonstances, alors même que la marche en avant de l'armée n'avait pas permis de prendre avec soi tout l'attirail médical qui était nécessaire. Les régiments dont les hommes étaient plus ou moins épars furent rassemblés et reformés autant que possible en ordre de bataille. Beauregard détacha une partie de la cavalerie sur les derrières de l'armée pour y former une ligne de vedettes dans le but de faire rentrer les maraudeurs. Elles avaient ordre de tirer sur tout

homme non blessé qui s'écarterait. Cet ordre fut rigoureusement exécuté, et quelques soldats qui cherchaient à s'évader furent tués. On enjoignit de plus aux factionnaires de tirer sur tout homme qui pillerait un mort ou un blessé. Les rôdeurs étaient arrêtés et forcés d'entrer dans les rangs du régiment le plus voisin. En un mot, des mesures excellentes furent prises pour tenir l'armée prête à tout événement.

Par ce qui vient d'être dit, on voit que la dépêche télégraphique suivante, envoyée le soir même par Beauregard à Richmond, ne s'écartait guère de la vérité :

« Champ de bataille de Shiloh, route de
« Corinthe à Chatanooga, 6 avril 1862.

« Général S. Cooper, adjudant général. — Nous avons « attaqué ce matin l'ennemi placé dans une forte position « en avant de Pittsbourg. Après un combat de dix heures, « nous avons, grâce au Tout-Puissant, remporté une vic- « toire complète et chassé l'ennemi de toutes ses posi- « tions.

« Fortes pertes des deux côtés, y compris celle de notre « commandant en chef, le général Albert-Sydney Johnson, « qui est mort vaillamment, en conduisant ses troupes au « plus fort du combat.

« G.-F. Beauregard,
« *général commandant en chef.* »

La matinée du lundi 7 avril fut triste et sombre. Les soldats étaient las et peu en train ; ils se sentaient engourdis par les fatigues de la veille et par l'effet d'une pluie froide qui n'avait cessé de tomber toute la nuit. Les morts des deux armées étaient encore épars par centaines sur le champ de bataille, et beaucoup de blessés gémissaient et râlaient encore au milieu d'eux. A cinq heures du matin, j'étais à cheval, quoique les douleurs que je ressentais au flanc et à la jambe ne m'eussent permis qu'avec peine de me mettre en selle. Comme je regagnais l'état-major du général Breckenridge, j'avais des tournoiements de tête et je sentais mon cœur faiblir à la vue des scènes qui se présentaient sur mon passage. Parmi ces scènes navrantes, je ne rappellerai qu'un seul incident qui, je ne sais pourquoi, est resté plus particulièrement gravé dans ma mémoire. J'étais descendu dans un petit ravin et j'allais passer le ruisseau qui coulait au fond, lorsque mon cheval sauta de côté et s'arrêta. Je regardai à terre pour voir ce qui le faisait hésiter. La pluie de la nuit avait entraîné les feuilles qui couvraient les flancs du ravin, et y avait creusé un sillon oblique dans la terre glaise dont ils étaient formés. Le long du sillon coulait un véritable ruisseau de sang, qui allait teindre l'eau passant au fond du ravin. Mon cheval avait reculé à cette vue, et moi-même je restai pendant une minute au moins plongé dans mes réflexions, en songeant à toutes les vies qui s'en allaient dans ce ruisseau de sang. Qui est-ce qui répondra devant Dieu de cette boucherie humaine? Bientôt, désireux d'échapper à cet horrible spec-

tacle, je pressai mes deux éperons contre les flancs de mon cheval. Il plongea le pied dans le sang et éclaboussa les bords d'une boue rouge et visqueuse. La seule pensée qui me soulageait à ce moment était celle que je n'avais à me reprocher la mort de personne.

A six heures du matin, je reprenais place dans l'état-major du général Breckenridge, et j'y restai à peu près toute la journée. L'armée des fédéraux avait déjà commencé l'attaque, et la roue de la fortune avait tourné. Grant avait reçu des renforts pendant la nuit, et ceux que Beauregard attendait n'étaient pas arrivés. Dès le matin, il devint évident que nous combattions contre des forces bien supérieures aux nôtres. Beauregard fit avancer 3000 hommes de ses meilleures troupes, qu'il avait gardés en réserve pendant toute la première journée. Ce petit corps fit des prodiges de valeur, mais c'était en vain. Nous nous sentions visiblement refoulés en arrière, bien que chaque pouce de terrain ne fût cédé qu'après une résistance désespérée. Le plus fort de la bataille se porta sur notre aile gauche. La division que commandait le général Breckenridge n'eut pas beaucoup de besogne ce jour-là, en comparaison de celle de la veille. Le général Grant paraissait décidé à déborder notre aile gauche et à occuper la route encore ouverte derrière nous. Comme nous n'avions pas assez de troupes pour maintenir le camp dont nous nous étions emparés, et pour déjouer cette attaque de flanc, la retraite fut jugée nécessaire. A neuf heures du matin, je fus envoyé auprès du général Beauregard pour prendre des

ordres. En revenant, j'entendis dire que le général fédéral Buell avait été tué, et que le corps qu'il commandait avait mis bas les armes près de Corinthe. On croyait Buell commandant en chef des forces fédérales; le bruit qu'il avait été tué et que tout son corps d'armée était prisonnier, quoique parfaitement faux, releva un peu le courage chancelant des confédérés. Entre neuf heures du matin et trois heures de l'après-midi, la bataille se prolongea avec des chances diverses; mais comme on ne se battit guère que sur notre gauche et à notre centre, je ne fus pas témoin de ces fluctuations et ne saurais rien en raconter. Je sais seulement que, vers trois heures, l'armée des rebelles avait reculé jusqu'à l'endroit occupé, le dimanche matin, par les avant-postes de Grant. Les troupes de l'Union avaient donc regagné tout le terrain perdu, et elles avaient en même temps repris l'artillerie et les approvisionnements que les rebelles n'avaient pas pu emmener vers Corinthe. Elles pressaient maintenant fortement leur ennemi sur toute la ligne.

Un moment avant que la retraite eût commencé, il survint un incident on ne peut plus curieux et qui tient du miracle. Le général Hindman, le soldat le plus intrépide et le plus fougueux, en même temps que l'officier le plus brillant de l'armée du Sud, conduisait ses hommes, sous un feu terrible, à l'assaut d'une position importante, lorsqu'un obus, lancé par une batterie fédérale, entra par le poitrail dans le corps de son cheval et y fit explosion. Le cheval fut coupé en morceaux et le cavalier fut lancé en l'air avec

sa selle à dix pieds du sol. Tout l'état-major ne douta pas que le général ne fût tué, et l'on disait de tous côtés : « Le général Hindman vient d'être mis en pièces par un obus. » Mais, à peine retombé à terre, Hindman était déjà sur ses pieds et criait à ceux qui le proclamaient mort : « Un moment, s'il vous plaît; pas si mort que vous croyez ! Trouvez-moi un autre cheval ! » Ce ne fut pas sans un ébahissement général qu'on s'aperçut qu'il n'avait que quelques meurtrissures. La lourde selle de cavalerie sur laquelle il montait l'avait sauvé. Une minute après, il était sur un autre cheval, ralliant ses soldats pour une nouvelle attaque. Un homme d'une nature moins fortement trempée se serait senti tout contusionné et étourdi par le choc ; il ne se serait pas relevé de sitôt, tandis que lui, tout couvert de sang et de poussière, et quoique blessé à plusieurs endroits, resta en selle tout le reste de la journée et fit encore des prodiges de valeur. Mais, quelle que fût la valeur déployée par les officiers et les soldats, il n'y avait plus rien qui pût empêcher la marche en avant des fédéraux.

Ce fut à trois heures après midi que les confédérés se décidèrent à battre en retraite sur Corinthe. Le général Breckenridge, renforcé par les trois régiments de cavalerie Forrest, Adams et *Fourrageurs du Texas*, ayant ainsi 12,000 hommes sous ses ordres, fut chargé de couvrir la retraite.

A quatre heures, le gros de l'armée des confédérés se retirait du combat et prenait d'un pas rapide, mais en

bon ordre et sans bruit, la route de Corinthe. Notre division se trouva bientôt seule en vue de l'ennemi ; elle se retirait aussi, mais elle était prête à faire une résistance désespérée si elle s'était vue serrée de près. Cependant, si les troupes de l'Union avaient su se mettre à la suite de nos colonnes au moment où elles commençaient à défiler, elles auraient pu arriver à séparer la division Breckenridge du reste de l'armée et à la faire prisonnière. Une batterie fédérale lança quelques obus sur la route par laquelle nous nous retirions, sans doute pour tâter le terrain et nous engager à trahir la position de nos troupes. Ces obus tombèrent entre notre division et le gros de l'armée, mais on eut soin de ne pas répondre à cette provocation. Notre marche continua sans être trop inquiétée, et à cinq heures nous faisions halte à un endroit d'un mille et demi moins éloigné de Corinthe que celui d'où nous étions partis le dimanche matin.

Les confédérés furent plus que surpris que leurs adversaires n'eussent pas mieux profité des avantages que leur donnait la victoire. Ce fait même n'a pas encore été expliqué jusqu'ici. Une poursuite rapide et générale aurait mis en déroute les troupes rebelles, à ce moment fatiguées et découragées, et ayant leurs corps passablement embrouillés les uns dans les autres. Les troupes fraîches de Buell auraient facilement pu se battre deux heures de plus, et elles auraient ainsi complétement démoralisé et peut-être détruit l'armée de Beauregard. Pour une raison ou pour une autre, cela ne se fit pas, et la nuit acheva de séparer les combattants.

A cinq heures, je demandai la permission de rentrer à Corinthe; j'étais épuisé par ma blessure et je souffrais en outre toujours de mon ancien mal au genou. On m'accorda ma demande, et je partis en ayant soin de m'écarter de la route que suivait l'armée en retraite, afin de pouvoir la dépasser. Pendant les douze milles que j'eus à parcourir à côté de cette armée battue, je vis bien des scènes de désolation et de souffrances. La foule se traînait pêle-mêle le long d'une route étroite et presque impraticable, sur une étendue de sept à huit milles. Ici, on voyait une longue ligne de voitures chargées de blessés, jetés là comme des sacs de blé, criant et gémissant, tandis que les mules qui les traînaient enfonçaient dans l'eau et la boue jusqu'au ventre, et que les voitures elles-mêmes s'y plongeaient quelquefois en partie. Là, c'était un régiment d'infanterie en débandade, s'efforçant de devancer les voitures; puis un brancard sur lequel quatre hommes portaient un officier blessé; puis encore de malheureux soldats se traînant ou avec un bras cassé qui pendait, ou avec d'autres affreuses blessures auxquelles on ne comprenait pas qu'ils eussent pu résister. Et, comme pour ajouter aux horreurs de la scène, les éléments eux-mêmes semblaient déchaînés. Dès le soir, une pluie fine commença à tomber, puis peu à peu elle devint torrentielle, et finit par se transformer en une grêle qui nous fouettait le visage et nous aveuglait. L'orage dura trois heures, toujours avec la même violence. Je passai à côté de files de voitures chargées de soldats blessés ou mourants, n'ayant pas même une couverture pour se pro-

téger contre la grêle qui tombait en grêlons gros comme des œufs de perdrix, et qui couvrit bientôt le sol d'une couche de glaçons de deux ou trois pouces d'épaisseur.

Près de trois cents hommes périrent pendant cette affreuse retraite. Leurs corps furent jetés à terre pour faire place aux blessés qui, malgré l'orage, se traînaient à la suite des chars, dans l'espoir de trouver un abri et des soins médicaux.

A huit heures, j'avais dépassé toutes les colonnes, et j'espérais bientôt atteindre Corinthe, qui n'était plus qu'à quatre milles. Mais, au bout d'un moment, mes forces furent épuisées; je descendis de cheval et je me traînai avec peine sur le bord de la route vers la porte d'une cabane abandonnée. J'y trouvai un chirurgien pansant quelques blessés qui avaient été envoyés là le premier jour de la bataille. Il me demanda aussitôt si j'étais blessé. Je lui répondis que je l'étais en effet, mais légèrement, et que j'avais plus besoin de nourriture et de sommeil que des secours d'un chirurgien. Alors il me donna deux croquets et une tasse de café de seigle. C'était le meilleur repas que j'eusse fait depuis trois jours. Je m'étendis par terre dans une chambre inoccupée et je m'endormis.

Quand je me réveillai, il faisait plein jour. La chambre était encombrée de blessés et de mourants tellement serrés les uns à côté des autres qu'on ne pouvait pas se mouvoir. Je ne me trouvais plus au même endroit où je m'étais endormi, mais mon sommeil avait été tellement lourd que je ne m'étais pas aperçu qu'on m'eût changé de place. Je ne m'étais

pas douté davantage des affreuses scènes qui avaient dû se passer autour de moi pendant la nuit.

Comme je me mettais sur mon séant, le chirurgien me dit : « Ah ! ah ! vous voilà revenu à la vie. Je croyais qu'il fallait au moins un tremblement de terre pour vous réveiller. Nous vous avons poussé d'un coin dans un autre comme une bûche de bois, et vous n'avez pas fait entendre un son ni donné un signe de vie. Des mourants râlaient autour de vous, on vous marchait dessus, et vous dormiez toujours comme un enfant dans son berceau. Où êtes-vous blessé ? »

Je ne m'explique pas comment j'ai pu traverser les horreurs de cette nuit, plongé dans un profond sommeil et sans me douter de rien ; mais je sais qu'à ce moment-là une heureuse révolution se produisit dans mon mal au genou, et désormais j'en souffris beaucoup moins qu'auparavant.

Je remontai à cheval et arrivai heureusement à Corinthe où je changeai de vêtements, pris un bain, et trouvai un hôpital et un chirurgien. Ce dernier me déclara incapable de continuer mon service et me rangea parmi les malades. On pansa mes blessures, puis je dormis encore six heures et me réveillai, à ce qu'il me sembla d'abord, presque en santé.

Ainsi se termina mon service comme officier d'ordonnance. Je me dis que désormais aucune puissance humaine ne me forcerait à prendre part à une bataille contre le gou-

vernement sous lequel je suis né, et cette résolution je l'ai tenue.

Le général Beauregard essaya, dans la dépêche par laquelle il rendit compte du second jour de la bataille, de voiler sa défaite. On pensera ce qu'on voudra de cette dépêche, mais elle n'en exprime pas moins fidèlement l'opinion générale répandue parmi le peuple du Sud sur la bataille de Pittsburg-Landing :

« Corinthe, mardi 8 avril 1862.

« Au secrétaire de la guerre, Richmond :

« Nous avons remporté une grande et glorieuse victoire. « Pris huit à dix mille prisonniers et trente-six pièces de « canon. Buell a amené des renforts à Grant, et nous nous « sommes retirés à Corinthe dans nos retranchements que « nous pouvons maintenir. Fortes pertes des deux côtés.

« BEAUREGARD. »

# CHAPITRE VI

## Service dans les hôpitaux.

Les blessés arrivaient en foule, mais ils étaient si épuisés par la perte de leur sang, par les secousses des chariots de transport et par les intempéries de cette terrible nuit, que pour beaucoup d'entre eux il n'y avait plus d'espoir de guérison.

Autrefois, alors que j'étais au collége (académie) de New-York, j'avais suivi les hôpitaux, et fréquenté les cours de médecine. J'avais ainsi acquis quelques connaissances des blessures et de la manière de les soigner. Je me sentais un goût particulier, je dirai même une sorte d'aptitude pour ce genre d'occupation ; aussi je me décidai vite à profiter de mes études pour me créer une carrière momentanée et appropriée aux circonstances.

Mon premier désir fut de consacrer mes soins aux hommes de la compagnie que j'avais commandée lors de notre retraite de Nashville. J'allai à leur recherche et les trouvai à

une petite distance de Corinthe. Dès que je les eus découverts, je me hâtai de les faire transporter dans un hôpital qu'on avait établi dans une église encore en construction. Là je me dévouai à les soigner du mieux qu'il me fut possible.

Dès le lendemain du jour où je les y avais installés, le docteur J.-C. Nott, chirurgien en chef de la division de l'Ouest de l'armée confédérée, me nomma aide-chirurgien dans son état-major. Le nombre des chirurgiens n'était rien moins que suffisant pour les besoins ; aussi on comprend que les modestes talents dont j'avais fait preuve en pansant les blessés suffirent pour me valoir cette distinction. Le samedi suivant, 12 avril 1862, j'obtins, en raison de mes blessures, mon congé de l'armée en termes fort honorables, mais je conservai ma place d'aide-chirurgien à titre d'employé civil. Pendant les dix jours que je passai à Corinthe, la ville ressembla à un véritable *Aceldama*, bien qu'on usât de tous les moyens possibles pour sauver la vie des blessés et soulager leurs souffrances. Plusieurs des meilleurs chirurgiens civils du Sud arrivèrent à temps pour rendre de précieux services aux chirurgiens de l'armée, et les seconder dans l'accomplissement de leurs pénibles devoirs. Parmi ceux-là on peut mentionner Surrell, de la Virginie, Hargis et Baldwin, du Mississipi, Richardson, de la Nouvelle-Orléans, La Fressne, de l'Alabama, et plusieurs autres également de renom. Dans le courant de la semaine qui suivit la bataille, les blessés nous arrivèrent par centaines, et nous fûmes réellement surchargés de be-

sogne. Il était impossible de donner, comme il l'aurait fallu, des soins immédiats et continuels à plus de 5000 blessés ; aussi nous nous vîmes dans la nécessité de pratiquer un plus grand nombre d'amputations que ce n'eût été nécessaire si nous avions pu panser les blessures au premier moment. J'ai vu bien des blessés qui, pour avoir été exposés au froid et à l'humidité, arrivaient à l'hôpital atteints de gangrène. Dans ce cas, tout délai mis à l'opération pouvait être funeste, et, d'un autre côté, l'amputation était presque aussi dangereuse, vu que bien souvent elle produisait le tétanos. Sur dix amputés, huit en moyenne succombaient. Pendant cette même semaine, la mortalité, à Corinthe, s'éleva à cinquante hommes par jour. Si les chirurgiens, pris en masse, remplissaient leur devoir avec un zèle, un dévouement et un talent remarquables, il se trouva parmi eux quelques jeunes gens qui, probablement, venaient à peine d'achever leurs études, et qui pratiquèrent des opérations difficiles avec l'assurance et l'aplomb de praticiens consommés, sans aucun égard pour la vie ou les membres de leurs patients. Au bout de quelques jours des érésypèles se déclarèrent et plusieurs malades en moururent. Des pneumonies, des fièvres typhoïdes, des rougeoles sévirent à leur tour, et Corinthe ne fut bientôt plus qu'un vaste hôpital. Dès que la chose fut possible, on dirigea sur Columbus, Okalona, les Eaux de Lauderdale et d'autres endroits les malades en état d'être transportés, et nous nous vîmes ainsi un peu soulagés dans nos labeurs. Mais ce qui nous fut d'un grand secours, ce fut l'arrivée d'un détachement de gardes-

malades femmes. Leur présence transforma tout, comme par enchantement. L'ordre succéda au chaos, et, en peu d'heures, le zèle intelligent de quelques dames dévouées produisit partout la propreté et le bien-être, et fit que chacun se sentit à l'aise. Un exemple frappant de l'heureuse influence que peut avoir la présence d'une femme sur la nature la plus rebelle se produisit à l'hôpital auquel j'étais attaché. Un de ces robustes et incultes pionniers de nos frontières reculées avait eu le bras cassé et manifestait sans cesse sa mauvaise humeur par des imprécations mêlées de blasphèmes à l'adresse des médecins et des infirmiers ; mais lorsque un de ses camarades se permettait une parole grossière devant une des « *sœurs*, » il le gourmandait vertement : « Comment, lui disait-il, peux-tu être assez mal appris pour te permettre de jurer en présence de ces dames ? » Honneur à ces femmes dévouées qui, bravant le danger et la maladie, ont su, à la suite de cette sanglante bataille, faire tous les sacrifices possibles pour soulager les souffrances des blessés et des malades.

Qu'on me permette d'interrompre un moment mon récit pour rappeler quelques incidents curieux survenus au milieu de cette lutte terrible dont je viens de raconter les faits principaux. Je signalerai avant tout un trait de courage des plus héroïques, si on ne préfère le qualifier de stoïcisme poussé jusqu'à la folie. Le brigadier général Gladden, de la Caroline du Sud, sous les ordres du général Bragg, avait eu le bras gauche fracassé par une balle dès le premier jour de la bataille. Son chirurgien d'état-major opéra à la

hâte l'amputation du membre sur le champ de bataille même. Au lieu de se retirer derrière les lignes pour se faire soigner, le général remonta à cheval malgré les représentations de son état-major, et continua à exercer son commandement. Le lundi suivant, il passa la journée entière à cheval, le mardi il se rendit, toujours à cheval, à Corinthe, à vingt milles du champ de bataille, et continua à y remplir ses fonctions d'officier supérieur. Le mercredi on jugea qu'une seconde amputation près de l'épaule était devenue nécessaire. Le général Bragg, instruit de la chose, envoya un de ses aides de camp au général Gladden pour lui demander s'il ne désirait pas être déchargé de son commandement. A cela il fit la réponse suivante : « Faites mes compliments au général Bragg, et dites-lui que le général Gladden ne renoncera à son commandement qu'au moment où on le mettra dans son cercueil. » En dépit des remontrances de ses amis et des injonctions du chirurgien, il persista à demeurer debout, à recevoir des dépêches, à donner des ordres jusqu'au mercredi après midi. Il fut alors saisi d'une attaque de tétanos qui l'emporta en quelques minutes. Triste fin pour un homme qui possédait des talents incontestables, et était doué de beaucoup de noblesse de caractère.

Deux jours plus tard, le 11 avril, un meurtre eut lieu, meurtre sanctionné par les lois de la guerre, mais qui n'en est pas moins pour cela un acte vraiment odieux. Il prouve, une fois de plus, tout ce que la rébellion entraîne d'atrocités avec elle, et le danger qu'on court dans le Sud

en y témoignant la moindre sympathie pour la cause de l'Union. Dans le Nord on applaudit au patriotisme, là-bas on le punit comme un crime.

Voici le fait : lorsque les rebelles levèrent des corps de volontaires dans l'Etat du Tennessee, deux frères du nom de Rowland s'engagèrent. Ils avaient un frère plus jeune, William Rowland, qui se trouvait être partisan de l'Union. Ce dernier refusa de s'enrôler, mais on se saisit de lui et on l'incorpora de force dans l'armée. Il protesta contre la violence exercée sur lui. On ne l'écouta pas. Il déclara alors qu'il déserterait à la première occasion, décidé à ne pas combattre pour une mauvaise cause et contre le gouvernement légitime. On fut inexorable, on l'arracha à sa famille, et on le dirigea vers le théâtre de la guerre. Au combat du fort Donelson, Rowland échappa à ses persécuteurs dès le second jour de la bataille, et rejoignit immédiatement l'armée de l'Union. Bien qu'appelé désormais à se battre contre ses propres frères, il sentit qu'il était dans le vrai et qu'il se sacrifiait pour un noble but.

A la bataille de Pittsbourg, il fut fait prisonnier par le régiment même dont il avait fait partie. Dès ce moment, il ne pouvait plus avoir de doute sur le sort qui l'attendait. Pendant le trajet à Corinthe, plusieurs de ses anciens camarades, et parmi eux ses deux frères, essayèrent de le massacrer. L'un de ces derniers était sur le point de lui passer sa baïonnette au travers du corps, lorsque l'escorte parvint à le sauver. Trois jours après celui où l'armée était rentrée à Corinthe, le général Hardee, dans la division duquel était le régiment

qui reconnaissait Rowland comme un déserteur, donna l'ordre de faire fusiller cet homme. Le général (et j'espère que ce fut par quelques remords de conscience) ne se soucia pas d'assister lui-même à l'exécution de l'ordre qu'il avait donné, et chargea le général Claibourne de le remplacer. A quatre heures de l'après-midi, dix mille hommes de troupes du Tennessee furent disposés en deux lignes parallèles faisant front l'une contre l'autre, à trois cents yards de distance. Le condamné, entouré d'une garde prise dans son ancien régiment et désignée pour le fusiller, s'avança d'un pas ferme dans l'espace laissé libre entre les troupes. Là, on avait creusé sa fosse, et un cercueil de sapin noirci était posé à côté. Aucun ministre de la religion ne s'offrit pour diriger ses pensées vers un Sauveur miséricordieux, et je crains qu'il ne fût bien mal préparé à entrer dans l'éternité qui allait s'ouvrir pour lui.

On lut la sentence de mort, et on demanda au condamné s'il avait quelque excuse à faire valoir qui pût motiver une commutation. Alors, d'une voix forte et assurée qui retentit au milieu des masses qui l'entouraient, il prononça les paroles suivantes : « Camarades, soldats du Tennessee, on m'a forcé à entrer dans l'armée du Sud contre ma volonté et contre ma conscience. J'avais déclaré que je déserterais à la première occasion, et je l'ai fait. J'ai toujours été partisan de l'Union, je ne m'en suis jamais caché, et je me suis joint à l'armée de l'Union pour faire tout le mal que je pourrais aux confédérés. Je crois que la cause de l'Union est une cause juste et qu'elle triomphera. Vous ne pou-

vez me tuer qu'une fois, et je ne crains pas de mourir pour la bonne cause. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de faire savoir à ma femme et à ma famille que je suis mort sans faiblir, fidèle à mes principes jusqu'au bout. J'ai deux frères dans vos rangs; ils me tueraient de leurs propres mains, s'ils le pouvaient. Je leur pardonne, et maintenant visez-moi bien au cœur; que ce soit vite fait! »

Telles furent ses paroles. Elles dénotaient beaucoup d'énergie et de courage, et avaient presque l'air d'un défi. Je me les rappelle comme si je venais de les entendre. Il n'était pas besoin d'un grand effort d'imagination pour me mettre à sa place. Si j'avais en effet réussi à m'échapper, et qu'on m'eût repris, mon sort aurait été le sien. Quoique je visse ce qu'il en coûtait de déserter, je n'en étais pas moins résolu à tenter une évasion, et cela le plus tôt possible.

Lorsque Rowland eut fini de parler, il ôta son chapeau, son habit, sa cravate, et, posant sa main sur son cœur, il dit : « Visez ici ! » Un sergent s'avança pour lui lier les mains et lui bander les yeux. Il demanda de conserver les mains libres, mais on ne lui accorda pas cette faveur. Lorsque le mouchoir fut attaché sur ses yeux, il s'agenouilla sur son cercueil, pria quelques minutes, puis il déclara qu'il était prêt. Le lieutenant commanda : « Feu ! » et vingt-quatre fusils, dont la moitié étaient chargés à balles, furent déchargés sur lui. Dès que la fumée se fut dissipée, on aperçut le corps du malheureux qui était tombé à la renverse. Il ne bougeait plus; quelques balles lui

avaient traversé la tête, d'autres l'avaient frappé au cœur. On jeta son corps dans le cercueil, et les mêmes hommes qui l'avaient fusillé l'enterrèrent. Tel fut le sort du patriote du Tennessee. Son sang sera redemandé à ceux qui ont fomenté la rébellion. Le général Hardee a dit plus tard, lorsqu'on lui raconta cette scène : « Je crois vraiment que cet homme était devenu à moitié fou, à force de s'appesantir sur ses *griefs imaginaires*. Son exécution était nécessaire, afin d'empêcher d'autres de déserter comme lui ; mais pour tout l'or du monde je n'aurais pas voulu y assister. »

Général ! êtes-vous bien sûr que les griefs de cet homme fussent imaginaires ?

Ce spectacle ne fit que m'affermir dans la résolution que j'avais prise de me séparer de l'armée du Sud, dès que je pourrais obtenir ma solde qui ne m'avait pas été payée depuis plusieurs mois. Je ne pouvais pas en effet entreprendre sans ressource aucune un voyage de plusieurs centaines de milles, pendant lequel je risquerais à chaque instant de réveiller les soupçons de tous ceux que je rencontrerais. Mais l'officier payeur n'était pas en fonds, et, bien qu'il approuvât et appuyât de sa signature le compte que j'avais dressé, il prétendait qu'il fallait que j'allasse à Richmond pour toucher la somme due. Je n'avais pas de quoi faire le voyage de Richmond, et j'étais décidé à conserver mes chevaux, dont deux m'appartenaient, pour m'aider dans ma fuite. Je fus donc forcé de continuer, pendant quelque temps encore, à occuper ma place d'aide-chirurgien.

Le 17 avril, le chirurgien en chef, à l'état-major duquel j'étais attaché, quitta Corinthe pour se rendre à Mobile, c'est-à-dire à près de trois cents milles de distance, avec un convoi d'environ quarante blessés. Je partis avec lui. Le voyage, déjà fatigant pour nous, fut excessivement pénible pour les blessés, vu qu'ils étaient entassés dans des wagons sans ressorts et qu'il faisait très-chaud. Nous fûmes obligés de laisser quelques-uns de nos hommes aux soins de médecins que nous trouvâmes en chemin, parce qu'ils étaient incapables de supporter plus longtemps le cahotement des wagons. Nous avancions lentement de station en station, nous arrêtant pour prendre des provisions que les citoyens que nous rencontrions sur notre route nous apportaient en abondance et sans rémunération. Partout où nous nous arrêtions assez longtemps pour que les gens du pays eussent le temps de se rassembler, la foule accourait pour nous venir en aide. Les dames nous offraient des fleurs, des gelées et des gâteaux pour les pauvres blessés ; les hommes, des provisions d'une nature plus substantielle. Un vieux monsieur riche, nommé Martin, habitant les Eaux de Lauderdale, envoya un char entier de provisions. Cette abondance de choses offertes volontairement est un indice des sentiments des masses dans le Sud en faveur de la cause à laquelle elles se sont vouées cœur et âme.

Après deux jours et demi de voyage, nous atteignîmes Mobile, et nous trouvâmes à la gare nombre de dames avec leurs voitures prêtes à emmener les blessés dans un hôpital vaste et bien aéré, où l'on avait préparé tout le né-

cessaire et le confort possibles. De nombreux domestiques étaient mis à notre disposition pour porter ceux qui, trop gravement atteints, ne pouvaient supporter le mouvement de la voiture. Tout ce qu'on put inventer pour le bien-être de ces pauvres gens fut mis en œuvre : eau en abondance, vêtements propres, nourriture saine, sourires ou larmes sympathiques, conversations pieuses, livres religieux, rien ne manqua.

Après m'être assuré que nos hommes seraient bien soignés, je me mis à la recherche des moyens de m'échapper de Mobile sur la flotte qui bloquait le port, dans le cas où je ne pourrais pas obtenir ma solde pour retourner chez moi par terre ; mais tout ce que je vis ne contribua guère à m'encourager. Il y avait environ 4000 hommes de troupes dans la ville et aux alentours. Le fort Morgan avait une garnison considérable, et il était difficile de sortir tant que la flotte de l'Union était au large. Je renonçai donc à mon projet qui me parut irréalisable pour le moment.

Au point de vue commercial, Mobile était une ville morte ; il ne s'y faisait aucune affaire ; plusieurs magasins étaient fermés, et l'aspect des rues était triste. L'arrivée d'un navire qui avait su passer à travers la flotte de blocus, et qui apportait de la Havane du café, des cigares, etc., ne produisit dans la ville qu'une animation momentanée. Ces arrivées étaient assez fréquentes pour n'avoir plus le charme de la nouveauté. Je ne crois pas toutefois qu'on puisse adresser, au sujet de l'inefficacité du blocus de Mobile, des reproches soit aux chefs du ministère à Washington, soit

aux commandants de l'escadre. La côte, en effet, est en cet endroit dentelée de caps formant des baies profondes, et les cours d'eau navigables y sont nombreux, de telle sorte que ce ne serait qu'avec un cordon de vaisseaux rapprochés les uns des autres, et à proximité du rivage, qu'on pourrait empêcher les sorties et les entrées.

L'incident que je viens de citer fournit une preuve nouvelle de la surveillance rigoureuse exercée sur la presse dans les Etats confédérés. Les journaux de Mobile ne firent aucune mention de cette arrivée, quoique tout le monde en fût informé. Au commencement de l'année, les feuilles du Sud se vantaient beaucoup du nombre des navires qui forçaient le blocus ; ils donnaient leurs noms, indiquaient leurs cargaisons et l'endroit où ils avaient débarqué. Mais, depuis quelques mois, on avait défendu de donner ces avis, et l'on ne peut nier que c'était agir fort sagement. Depuis longtemps, aucun journal du Sud, à ma connaissance, ne mentionnait les importations de canons ou d'autres objets, si ce n'est par des phrases ambiguës dans lesquelles on déguisait plutôt qu'on n'indiquait le moment et l'endroit des débarquements.

Je retournai à l'hôpital, sentant que mon existence y était rivée pour quelque temps encore. Là, je fus témoin d'un fait qui me paraît digne d'être mentionné, et qui prouve la puissance de l'enthousiasme populaire. Un vieux monsieur fort avare, qu'on n'avait jamais vu accomplir un acte de générosité, et qui avait refusé jusqu'alors de la manière la plus péremptoire de répondre aux appels qu'on faisait à sa

bienfaisance, se sentit poussé malgré lui par le vent qui soufflait dans le peuple en faveur des soldats : il vint à l'hôpital, un paquet de billets de banque à la main, et, allant de lit en lit, il remit à chaque blessé un billet de cinq dollars, en répétant avec un sourire forcé et presque convulsif : « Faites-vous-en du bien, faites-vous-en du bien, mon bon ami ! » Je crains que le pauvre homme ne se fît pas grand bien à lui-même ; son argent ne sortait de ses mains qu'extorqué par l'opinion publique.

Le chirurgien en chef, homme aussi estimable dans sa vie privée que distingué dans l'exercice de sa profession, me demanda de me rendre à Selma, dans un hôpital sous la direction du docteur W.-P. Reese, chirurgien en station dans cette localité. Je partis donc le 21 avril pour ma destination, avec vingt-trois blessés confiés à mes soins. Nous atteignîmes la ville le lendemain, après avoir fait cent quatre-vingts milles sur l'Alabama. Le voyage par eau avait sensiblement amélioré l'état de mes hommes.

En arrivant, nous trouvâmes de nouveau des voitures qui nous attendaient, prêtes à transporter les blessés dans un hôpital qu'on avait organisé dans une grande école de jeunes filles, admirablement appropriée à ce but, avec de vastes salles à plafonds élevés et très-bien aérées. Une aile de ce bâtiment, contenant une grande salle de musique, fut confiée à mes soins. Les malades d'un régiment en voie de formation occupaient une autre aile. L'école, comme tant d'autres dans le Sud, avait été dissoute par le fait de la guerre.

Ici encore, nous fûmes accablés de bontés par les dames de Selma. Du vin, de la gelée, des fraises, des gâteaux, des fleurs nous étaient servis à profusion par de charmantes femmes au doux sourire. J'étais privé depuis si longtemps de la société de femmes comme il faut, que j'appréciais d'autant plus vivement ces aimables attentions. Ces dames étaient si désireuses de contribuer au bien-être de ceux qui avaient été blessés en protégeant leurs demeures, à ce qu'elles pensaient du moins, qu'elles firent apporter un piano dans mon quartier, et que les jeunes demoiselles rivalisaient entre elles à qui nous enchanterait le plus en nous jouant la *Marseillaise* et d'autres chants patriotiques, entremêlés çà et là de romances parlant de diverses choses, entre autres des promenades au clair de lune dans les bosquets du Sud, etc., etc. ; mais ma modestie me défendait de croire qu'il y eût là aucune allusion au jeune chirurgien.

Selma est une belle ville, de trois à quatre mille habitants, située sur la rive droite de la rivière de l'Alabama. Elle est bâtie sur un plateau uni qui s'étend à quelque distance du bord et s'élève à quarante ou cinquante pieds au-dessus de l'eau. On y arrive par une pente assez rapide. Une des curiosités de l'endroit consiste dans ses puits artésiens, qu'on dit être parmi les plus remarquables du monde entier. Dans la grande rue de la ville, et au point d'intersection de plusieurs autres rues, il y a cinq réservoirs contenant de l'eau qu'on tire de plusieurs centaines de pieds de profondeur, et cela en plus grande quantité qu'il n'en faut pour les habitants. Cette eau est légèrement imprégnée de matières mi-

nérales, elle est agréable au goût, et on la considère comme douée de vertus médicinales. Les habitants de Selma sont remarquables par leur intelligence et la culture de leur esprit, et je n'ai formé nulle part ailleurs dans le Sud des connaissances aussi agréables que dans cette ville. Leur enthousiasme pour la cause des rebelles était devenu chez eux une véritable fièvre, et leurs bontés pour les soldats qui avaient défendu cette cause ne se démentirent pas un instant. Les provisions nécessaires à l'hôpital étaient fournies gratuitement par un comité de l'Association de secours, qui paraissait chagrin que nous ne lui fissions pas plus de demandes. L'adjudant général Cooper, qui visita incognito les hôpitaux du Sud pendant mon séjour à Selma, attesta dans son rapport que mon hôpital était un modèle par la propreté qu'on y rencontrait et les soins qui y étaient donnés. Dans une publication qui parut peu de temps après, il lui donna la palme sur tous ceux qu'il avait vus.

Après trois semaines de séjour à Selma, j'obtins un congé de dix jours pour aller à Richmond tâcher d'obtenir ma solde. Ayant pu me procurer un billet de transport du gouvernement, j'atteignis Richmond le 15 mai, très-désireux de trouver le quartier-maître de bonne humeur et en fonds, car de mon succès auprès de lui dépendait la réalisation du projet que j'avais formé d'une prompte évasion. L'argent accomplit souvent ce que l'audace est impuissante à mener à bien. Je vis bientôt que je m'étais leurré d'un vain espoir, en partie du moins. Je n'obtins qu'un cinquième de ma solde; on me le paya sans me faire d'obser-

vations, mais on me dit que le quartier-maître de la division de l'Ouest avait des fonds et que c'était à lui de me payer le reste de ce qui m'était dû. Je fis des objections, mais elles ne servirent de rien, et je quittai le bureau de l'officier payeur d'assez mauvaise humeur.

Je me décidai à me venger d'un gouvernement sans foi, en m'efforçant de recueillir tous les renseignements qui pourraient m'être utiles à moi ou à mon pays, sur l'état de l'armée rebelle, soit à Richmond même, soit autour de la ville ; mais là encore mes espérances furent déjouées par l'extrême vigilance, et, je dois le dire, par la sage vigilance des autorités. Mon permis pour entrer dans la ville ne me donnait aucun autre droit ; il fallut m'en procurer un second pour pouvoir y rester ; on me le demandait à chaque coin de rue ; puis il en fallait un troisième encore pour quitter la ville, et on ne pouvait en sortir que d'un seul côté.

Quoique je portasse l'uniforme d'aide-chirurgien et que ma casquette fût ornée des lettres M. S., il me fut impossible d'arriver jusqu'à l'armée stationnée en dehors de la ville, ni de suivre le cours de mes observations. De plus, comme on me demandait cinq dollars par jour à l'hôtel Ballard, il fallut me décider à partir si je ne voulais pas mettre ma bourse à sec. Jamais je n'avais si complétement échoué dans mes plans. Je quittai Richmond pour retourner à Selma le 20 mai, me livrant à d'amères pensées sur cette rébellion, qui avait débuté par la fraude, qui se continuait en contraignant ses ennemis à combattre leurs propres amis, et qui se refusait à payer le prix stipulé pour ce

service forcé. Plus je réfléchissais, plus j'étais convaincu que jamais je ne recevrais ma solde en entier. La loi sur la conscription, qui avait été mise en vigueur le 16 mai, allait être appliquée d'une manière plus générale et plus rigoureuse encore. Si je retournais à Corinthe auprès du quartier-maître, il y aurait de nouveaux délais à subir, et en même temps qu'on me paierait en faux-fuyant on m'obligerait à reprendre du service. La pensée que les autorités rebelles manquaient à tous leurs engagements envers moi afin de m'enlacer de nouveau dans les fils odieux dont je venais en partie de me débarrasser, me poussait à une exaspération voisine de la folie. Je savais, de plus, que je ne pouvais rester plus longtemps à Selma dans la position que j'y occupais. Les blessés s'y rétablissaient tous ; il n'y restait plus qu'un pauvre malheureux qui n'eut bientôt plus à souffrir des mutilations pratiquées sur lui par ses semblables, et il n'en arrivait pas d'autres. L'opinion publique, à Selma, était tellement surexcitée qu'il aurait été difficile à un homme en état de porter les armes d'y rester sans rien faire. Les jeunes demoiselles étaient si enthousiastes dans leur patriotisme, que tous les jeunes gens valides ne pouvaient faire autrement que de s'enrôler. Quelques mois auparavant un monsieur, qui devait se marier, avait refusé d'entrer dans l'armée. Lorsque sa fiancée, charmante fille très-éprise de son futur époux, apprit son refus, elle lui envoya un paquet accompagné d'un billet. Le paquet contenait une crinoline et un jupon de femme, et le billet ces mots, tracés d'une jolie écriture : « Portez-les ou enrôlez-vous ! » Il s'enrôla.

Quand donc le Nord se réveillera-t-il à la voix du patriotisme pour défendre sa vie nationale, menacée aujourd'hui par l'hydre de la rébellion? Je vois dans des magasins des centaines et des centaines de jeunes gens faire un ouvrage que des femmes feraient aussi bien qu'eux; je vois un grand nombre d'hommes plus âgés qui se sont enrichis sous la protection de notre gouvernement, qui se lamentent dans leur oisiveté des taxes que la guerre entraîne après elle, et qui, dans leur misérable abaissement, demandent si ce ne sera pas bientôt fini, afin que leurs coffres puissent de nouveau se gorger d'or. Voilà où ils en sont, tandis qu'on en est à se demander si la rébellion ne va pas les balayer, eux et leurs richesses, en plongeant le pays dans la ruine et l'anarchie.

*Le Nord est endormi, et son sommeil sera le sommeil de la mort, de la mort nationale, si, s'animant d'un esprit tout nouveau, il ne sait se secouer de la honteuse torpeur dans laquelle il se complaît.*

---

# CHAPITRE VII

## Mon évasion.

Il devenait maintenant évident que, si je restais dans le pays, il ne me serait plus possible d'échapper à la conscription. Cependant je ne pouvais pas obtenir la solde qui m'était due, et comment franchir quelques centaines de milles, dénué de toute ressource? J'aurais pu vendre un de mes chevaux, mais les prix étaient bas à Selma, parce qu'on y était loin du théâtre de la guerre, et d'ailleurs on m'aurait payé en argent de la Confédération, qui avait peu de valeur. Je ne me souciais pas de faire ce sacrifice, prévoyant que j'aurais besoin de tous les dollars que je pourrais mettre de côté pour m'aider à sortir de l'empire de Jefferson Davis. D'autres obstacles risquaient encore d'entraver ma fuite : tous les points militaires étaient gardés ; chemins de fer et grandes routes étaient sous le contrôle de la force armée. Il m'était donc impossible de m'enfuir revêtu d'un costume civil, et, d'un autre côté, je n'avais plus de grade militaire,

ayant quitté le service en entrant dans les hôpitaux. Je me décidai toutefois à conserver mon uniforme et ma casquette d'officier et à me donner pour un officier confédéré en congé. Pourvu qu'on ne me pressât pas trop de questions, il me restait encore de bonnes chances de ce côté.

Le matin du 26 mai, je pris toutes les dispositions nécessaires pour que mes malades fussent bien soignés. Je passai ensuite encore une fois au milieu des salles où ils étaient, je les regardai tous en face, et je pris en moi-même congé de chacun d'eux. J'espère que, quelques jours après, lorsqu'on les aura avertis qu'on ne me trouvait plus nulle part, ils auront compris l'adieu mental que je leur avais adressé. Je chargeai le jeune docteur Reese de prendre soin de mes hommes jusqu'à mon retour, lui disant que je songeais un peu à remonter l'Alabama pour conduire mes chevaux dans une ferme où ils pussent pâturer. Jetant un dernier coup d'œil sur cette belle ville de Selma, réprimant à grand'peine un soupir en pensant que je ne jouirais plus de la société de ses femmes charmantes, je m'embarquai, à bord de la *Grande-République*, pour Montgommery, capitale de l'Etat et pendant quelque temps capitale de la Confédération. J'atteignis cette ville dans la soirée, ayant fait soixante-cinq milles dans la direction de l'étoile polaire. J'y passai la nuit et je parvins à obtenir un laissez-passer militaire et le transport gratuit de cette ville à Chattanooga, où un corps important de la cavalerie confédérée s'organisait en bandes de guérillas, tandis que les forces fédérales occupaient la rive nord du Tennessee. Je jugeai plus sage

de changer en or mon argent de la Confédération, comme le seul moyen sûr de défrayer ma route lorsque j'aurais atteint les lignes fédérales. Mais cet échange n'était pas facile à opérer. Les confédérés envoyaient leur or par millions en Europe pour acheter des armes et des munitions de guerre, s'en remettant au patriotisme du peuple pour maintenir le crédit des valeurs nationales. De peur aussi que les agioteurs n'entreprissent de les déprécier, on promulgua une loi qui infligeait une peine sévère à quiconque escompterait les billets de banque confédérés. Pendant quelque temps on réussit à maintenir le crédit du papier-monnaie, mais l'or disparut bientôt, et on ne vit plus de monnaie d'argent. Cependant, comme il me fallait de l'or, j'entrai dans le bureau d'un courtier, je lui demandai à acheter sept onces d'or, et lui montrai un paquet de billets de banque confédérés. Après avoir tracé quelques chiffres, il me prévint que sept onces d'or me coûteraient deux cents soixante-dix dollars de mon argent. « Pesez-le, lui dis-je. — En lingots ou en or monnayé ? » Je lui répondis que l'or monnayé était plus commode à transporter. On me le pesa et je me retirai, me demandant si nous n'avions point violé la loi qui interdisait d'escompter les billets de la Confédération. Je quittai Montgommery par le chemin de fer de Chattanooga, le matin du 27, et j'y trouvai un soldat dont je tairai le nom par égard pour sa famille, qui m'a prodigué ses bontés. Il me dit qu'il allait chez lui en congé ; mais, comme je le soupçonnais alors, et comme je l'appris plus tard, en réalité il désertait. Un sentiment pé-

ciproque, que nous ne nous avouions pas, nous attira l'un vers l'autre, et fit de nous deux camarades intimes, si bien que je finis par savoir toute son histoire. Je fus, je l'avoue, moins communicatif. Les précautions dont je m'entourais, et mes réticences continuelles, durent lui donner une assez pauvre idée de mes antécédents ou de mes intentions. Son histoire, dont j'eus occasion de reconnaître la vérité quelques semaines après, lorsqu'il touchait à ses derniers moments, vaut la peine d'être racontée. Elle prouve, une fois de plus, combien le gouvernement rebelle est fort à l'intérieur, et à quelles extrémités il se voit en même temps réduit pour contraindre les hommes à entrer à son service et pour maintenir son armée. La loi sur la conscription, votée par le congrès des confédérés, fut mise en vigueur dès le 16 mai 1862. En vertu de cette loi, tous les citoyens *blancs* valides, entre dix-huit et trente-cinq ans, étaient appelés au service, c'est-à-dire qu'on les enlevait à leurs familles pour les placer dans des camps d'instruction et les envoyer ensuite aux armées en campagne à mesure qu'on en avait besoin. Un autre article de cette loi mettait en réquisition tous les citoyens de trente-cinq à cinquante-cinq ans pour former une milice locale de réserve destinée à la défense de leurs Etats respectifs en cas d'invasion. Mais comme tous les Etats rebelles ont été envahis, on a déclaré, dans chacun, le moment venu de mobiliser la milice locale. Il s'ensuit qu'en fait l'armée du Sud a englobé dans ses rangs tous les blancs de dix-huit à cinquante-cinq ans en état de porter les armes Une troisième disposition

de la loi avait pour but de permettre à tous les hommes au-dessous de dix-huit ans et au-dessus de trente-cinq, alors sous les drapeaux, de retourner chez eux libérés du service quatre-vingt-dix jours après la mise en vigueur de la dite loi, *pourvu* que leurs régiments fussent complétés par de nouvelles recrues. Cette dernière clause permettait de garder les hommes censés libérés par la loi, tant que c'était nécessaire, pour maintenir les régiments au complet. Enfin, un autre article statuait encore que les hommes actuellement au service depuis douze mois, « auraient la permission, » c'est-à-dire *seraient tenus*, à l'expiration de leurs douze mois, d'élire de nouveaux officiers et de prêter le serment au drapeau pour deux ans encore ou pour toute la durée de la guerre. » C'est en vertu de cette dernière disposition qu'on procédait à Corinthe à la réorganisation des volontaires qui avaient déjà douze mois de service, lorsqu'un beau jour le 5e régiment des volontaires du Tennessee, commandé par le colonel Hill, et recruté dans le Warren-County, déclara qu'il se refusait à continuer son service, et qu'en particulier il ne voulait pas servir en dehors de son Etat. Avant que cette décision eût été formulée d'une manière bien nette, les officiers furent avertis du mécontentement qui commençait à se manifester, et ils résolurent de prévenir ces symptômes de mutinerie. On fit sortir le régiment du camp et on le mena à une certaine distance. Là on lui fit faire l'exercice pendant une heure ou deux, puis les faisceaux furent formés, et les hommes eurent permission de retourner au camp pour dîner. Pendant qu'ils

étaient au camp, on enleva leurs armes du champ de manœuvre, et on y fit venir en même temps 30,000 hommes. Ces troupes furent placées de façon à former un carré vide au centre. Deux des côtés du carré étaient occupés chacun par 15,000 hommes, un troisième côté par une batterie d'artillerie de campagne de dix canons, chargés à mitraille, avec les canonniers à leurs pièces; le quatrième côté restait ouvert. On fit alors marcher le régiment sans armes dans cet espace vide, et là on invita tous les hommes à prêter serment, tout en ajoutant *que chacun était libre* de faire ce qu'il voulait. Après que le régiment eut prêté serment en corps, le colonel déclara que, s'il s'y trouvait quelqu'un qui ne l'eût pas fait de sa libre volonté, il pouvait sortir des rangs. Six hommes profitèrent de cette faculté qu'on leur donnait. Deux d'entre eux étaient frères; ils exposèrent qu'ils s'étaient engagés volontiers pour une année, qu'ils avaient servi fidèlement, qu'ils avaient supporté les privations et les fatigues sans se plaindre et sans demander de congé; mais qu'ils avaient laissé leurs familles sans moyen d'existence, et qu'elles devaient en souffrir. Ils demandaient donc qu'on leur accordât la permission de retourner chez eux, de s'y reposer et de pourvoir à la subsistance de leurs femmes et de leurs enfants, après quoi ils reviendraient pour reprendre leur service. Le colonel Hill habitait dans le voisinage de ces hommes; il savait qu'ils disaient la vérité, et il essayait de les tranquilliser par des paroles amicales, lorsque le général Beauregard, ayant aperçu de loin ce qui se passait, arriva au galop de son cheval.

— « Colonel Hill, s'écria-t-il aussitôt, est-ce que ces hommes refusent de prêter serment? »

— « Oui, mon général! »

— « Eh bien! faites-les fusiller demain matin à dix heures, s'ils ne se sont pas ravisés d'ici là, » — et le général s'éloigna.

Le lendemain, avant dix heures, tous les soldats avaient prêté le serment voulu, mais l'un des deux frères déclara, furieux, que cela ne l'empêcherait pas de déserter. On l'aurait peut-être fait fusiller pour cette parole imprudente, s'il n'avait pas aussitôt après reconnu ses torts et demandé pardon de cette faute; mais, dans sa pensée, sa résolution demeura inébranlable.

Quelques jours plus tard ce même homme était de service aux avant-postes. Dès que la nuit fut venue, il essaya de traverser la chaîne des vedettes; on lui tira dessus, il fut blessé au côté, mais légèrement, à ce qu'il crut du moins. Il revint comme il put à son poste et prétendit que c'était une sentinelle fédérale qui l'avait blessé. On le ramena au camp, et, après qu'on eut extrait la balle de sa blessure, on l'envoya, pour se guérir, à l'hôpital d'Atlanta, en Georgie. Là il parvint à s'échapper, et il venait d'arriver à Montgommery, se dirigeant vers le Warren-County, dans le Tennessee où habitait sa famille.

C'était cet homme que je rencontrai dans le chemin de fer de Montgommery à Chattanooga, et qui devint, pendant quelque temps, mon compagnon de route. Sa blessure était cicatrisée à l'extérieur et paraissait guérie. Je lui

prêtai un de mes chevaux, et, à partir de ce moment, nous résolûmes d'unir nos destinées, de nous tenir prêts à tout événement et de nous donner mutuellement aide et secours en toute occasion.

Nous arrivâmes à Chattanooga le 1er juin, et, à mon grand déplaisir, je trouvai cette ville occupée par 7500 hommes de cavalerie soumis à la discipline la plus sévère. Nous étions pris comme des souris dans une souricière. Mon laissez-passer n'allait pas plus loin, et nous étions à peu de distance des avant-postes fédéraux. Comment sortir de la ville? voilà certainement le problème le plus difficile que j'eusse encore eu à résoudre, malgré l'étude approfondie que j'avais faite de la topographie des pays rebelles. Nous descendîmes à l'hôtel Crutchfield, et, après avoir mis nos chevaux à l'écurie, nous allâmes nous asseoir dans la chambre à boire, ne faisant rien qui pût attirer l'attention, mais nous efforçant d'obtenir tous les renseignements possibles. J'eus grand soin d'éviter toute démarche qui aurait pu me faire reconnaître. La compagnie de cavalerie que j'avais commandée pendant notre longue retraite de Nashville était alors à Chattanooga; si j'avais été vu de l'un de mes hommes, ma position aurait été des plus critiques. J'usai donc des plus grandes précautions. Je m'aperçus bientôt que nous ne pouvions quitter la ville en uniforme comme nous y étions entrés; il était en effet expressément défendu de laisser sortir de la ville, sans permission, aucun homme de la garnison. Ceci bien constaté, je parcourus les rues, cherchant si je pourrais découvrir quelque

chose qui pût favoriser mes plans. J'aperçus bientôt un magasin tenu par un juif, qui vendait des vêtements vieux et neufs, des uniformes et des habits civils. Mon parti fut bientôt pris, je retournai à l'écurie, emmenant avec moi un officier de cavalerie, fraîchement nommé, qui paraissait tout glorieux de son nouvel uniforme, et cherchait une belle selle d'ordonnance, prêt à la bien payer.

A bout de ressources, j'étais obligé de vendre ; lui, tout gonflé d'orgueil, et regorgeant d'or, ne pouvait se dispenser d'acheter. Le marché fut donc vite conclu, et c'est ainsi que je me débarrassai d'un des principaux témoins qui aurait pu déposer au sujet de ma carrière militaire. Avec une partie de l'argent qui me fut payé, je fis l'acquisition d'une selle et d'une bride de campagnard ; le juif marchand d'habits me transforma ensuite en fermier de la classe moyenne. Mon compagnon de voyage réussit aussi à se déguiser, et, à la faveur du crépuscule, nous pouvions nous faire passer dans le pays pour des campagnards qui ont été à la ville voir ce qui se passe. Après avoir traversé sains et saufs les lignes de sentinelles, nous entrâmes dans les bois en nous dirigeant vers la rive du Tennessee. Là nous pensions trouver un bac, et nous espérions qu'au moyen de notre bourse, appuyée s'il le fallait de l'argument irrésistible de nos pistolets, nous déciderions le batelier à nous passer sur l'autre rive. Mon parti était pris et j'étais résolu à tout oser pour mener à bien le plan que j'avais formé. Nous fîmes douze milles environ ; puis nous nous décidâmes à rester dans les bois jusqu'au matin.

Au point du jour je laissai mon compagnon avec nos chevaux dans la retraite la plus sûre que je pus trouver, et je partis en reconnaissance.

J'avançais péniblement dans la direction de la rivière lorsque j'eus le bonheur de rencontrer un brave homme sans malice qui voulut bien me renseigner. Il m'indiqua la demeure et le nom d'un batelier qui avait un bac à sa disposition ; mais il m'apprit aussi que, depuis quelque temps, il lui était interdit de passer qui que ce fût. Je notai soigneusement dans ma mémoire tous les renseignements que je pus tirer de cet individu ; je continuai ma route et bientôt j'eus l'heureuse chance de rencontrer un autre personnage qui me fournit des indications plus précises encore sur le batelier que je cherchais. Je me trouvais déjà beaucoup plus près de sa demeure que je ne le pensais. Renseigné maintenant on ne peut mieux, j'atteignis sans peine la maison tant désirée, et ce que je ne désirais pas moins, un déjeuner. Grâce à ma qualité de voyageur je pus, sans exciter les soupçons, faire ample provision de sandwiches, de façon à suffire au dîner et au souper de mon compagnon d'infortune. Je pris un autre chemin pour retourner auprès de lui, et j'eus le plaisir de trouver nos chevaux en train de se repaître de l'herbe touffue qui croissait autour d'eux. C'était un point des plus importants pour nous que de savoir ces animaux bien nourris et dans de bonnes dispositions. Nos vies dépendaient encore de leur rapidité et de leurs forces.

Les nouvelles que j'apportais à mon compagnon n'é-

taient pas fort rassurantes. Le batelier était un zélé partisan du Sud; il avait déjà refusé plus d'une proposition magnifique, à ce qu'il disait; il ne voulait, pour aucun prix, s'exposer à être pendu, en contrevenant à la défense qui lui avait été faite. Il est bon d'ajouter qu'il avait soin d'accompagner le tout d'une certaine quantité de jurements et d'imprécations qui, je l'avoue dans ce cas-là, me firent une impression moins désagréable qu'à l'ordinaire. J'avais, en effet, appris par expérience que l'homme qui use de gros mots avec une si grande libéralité, manque le plus souvent de courage dès que vient l'occasion de se montrer. Lorsqu'il se vanta que jamais son bac ne traverserait un de ces misérables traîtres du Sud se rendant auprès des Yankees, je l'approuvai fortement et lui conseillai même de redoubler de vigilance, parce que les fédéraux n'étaient pas loin. En même temps j'eus soin de ne pas lui dire un mot de mon projet de passer l'eau. Cependant mon plan était irrévocablement arrêté dans mon esprit. J'avais décidé que nous traverserions la rivière ce même soir, et que ce serait cet homme qui nous la ferait passer. C'était là notre seule chance de salut. Après m'être concerté avec mon compagnon, je repartis pour la cabane de mon batelier. En y arrivant j'expliquai ma seconde visite en lui disant que j'avais perdu mon chemin dans les bois, et étais revenu, sans le vouloir, tout près de chez lui. Au fond, la chose était assez vraie; mais il n'eût pas l'air d'ajouter grande foi à mes paroles. Un casuiste rigoureux se demanderait peut-être si j'avais dit toute la vérité, et rien que la vérité;

mais un homme cherchant à sauver sa vie et poursuivi par un ennemi impitoyable, n'a pas toujours le temps de régler des questions de casuistique.

Je soupai avec mon batelier, puis nous sortîmes pour causer et fumer, et, tout en causant et en fumant, je l'amenai tout près de son bac. Là je m'assis et j'essayai de voir l'effet que produirait, sur l'avarice de son cœur, la vue de certaines pièces d'or que j'avais achetées à Montgommery. Ses yeux brillèrent lorsque je lui en exhibai une tout en l'entretenant, d'une manière générale, du peu de valeur du papier-monnaie et en particulier du sort futur du papier des Etats confédérés.

Cependant le moment approchait où mon compagnon de voyage devait, suivant ce dont nous étions convenus, arriver sur le bord de la rivière et s'y présenter hardiment avec les chevaux. Je descendis sur la rive pour m'assurer de plus près de l'état du bac. Le batelier m'accompagna. Comme je posais le pied sur le bord du bateau, j'entendis le bruit des chevaux : « Voici une pièce d'or pour vous, dis-je alors à mon homme d'un ton ferme et calme, et vous allez me traverser de l'autre côté de l'eau, moi et mon camarade. » Il se mit à pousser de grands cris, me faisant une foule d'objections, déclarant entre autres que jamais il ne risquerait sa vie pour si peu. Enfin il me demanda dix dollars de plus, que je lui payai sans hésiter, et, deux minutes après, nos chevaux étaient embarqués et nous prenions bien réellement cette fois-ci la route de chez nous.

Pendant cette traversée, j'employai mon temps, non-

seulement à calmer et à tranquilliser mon cheval qui était assez effarouché, mais encore à réfléchir à ce qui me restait à faire, et j'en vins à conclure qu'il serait de la plus détestable politique de renvoyer immédiatement notre Caron chez lui, puisqu'en moins d'une demi-heure il pouvait mettre à nos trousses un escadron de cavalerie, qui ne manquerait pas, ignorants comme nous l'étions du pays, de nous atteindre et de nous réintégrer de force dans le giron de la rébellion à l'aide d'une corde passée à notre cou. Un homme qui, après avoir juré que rien au monde ne pourrait l'engager à désobéir aux autorités, n'en prenait pas moins vingt dollars pour un travail de vingt minutes, ne méritait certes pas notre entière confiance. Je murmurai à voix basse à mon camarade : « Il faut que cet homme nous conduise jusqu'à un endroit que vous connaissiez. » J'aurais peut-être dû dire plus tôt aux lecteurs que mon compagnon de désertion n'était plus qu'à soixante milles de chez lui, et qu'il connaissait le pays à peu de distance au nord de l'endroit où nous nous trouvions. Il fut décidé qu'au moment où nous atteindrions la rive opposée, je resterais en arrière, et que, lorsque notre batelier descendrait à terre pour reprendre haleine avant de repasser l'eau, je le suivrais de près. Ainsi fut fait : « Voyons, mon brave homme, lui dis-je alors, vous nous avez rendu un grand service pour de l'argent, vous allez nous en rendre un autre par pure amitié. Nous sommes étrangers par ici, vous allez nous conduire au pied de la montagne de Waldon, et là nous vous congé-

dierons. » Comme de raison, il répondit à cette demande par de nouveaux cris et par des lamentations; mais la position avantageuse que j'avais su prendre entre lui et son bateau, mes bonnes paroles, l'éloquence plus entraînante encore de mon revolver à six coups que la lune faisait briller à ses yeux, mirent rapidement un terme à la discussion, et il se décida à marcher devant nous. Nous le tenions à quelque distance, flanqué de nos chevaux, et nous nous mîmes à faire la conversation aussi agréablement que les circonstances le permettaient. La seule excuse que je puisse donner de ma conduite, c'est que je pratiquais, à l'égard de ce sécessioniste, un traitement qu'en définitive la horde entière de ses pareils m'avait infligé depuis plusieurs mois. Pendant six longs milles nous marchâmes à la suite de notre guide prisonnier. Lorsque nous eûmes atteint le pied de la montagne du sommet de laquelle mon ami espérait reconnaître le pays, et d'où il jugerait, en tous cas, mieux des distances que nous avions à parcourir, nous fîmes halte. Puis, après avoir fait nos excuses à notre batelier, et lui avoir donné à entendre que le désir que nous avions de sauver nos têtes nous excusait mieux que tout ce que nous pouvions dire; nous le remerciâmes du service que nous l'avions contraint à nous rendre, et lui souhaitâmes le bonsoir, ne doutant pas qu'il n'eût le temps de retraverser la rivière avant l'aube du jour, et qu'il ne parvînt à consoler sa femme lorsqu'il lui ferait voir le magot qu'il emportait.

Nous nous trouvions, à onze heures du soir, au pied

d'une montagne sombre, ignorant complétement le chemin que nous devions prendre, sachant seulement qu'il fallait nous diriger vers le nord.

Après nous être élevés de quelques centaines de pieds sur le flanc de la montagne, nous nous écartâmes de la route dans le but de chercher un abri au milieu des rochers; puis, après avoir attaché nos chevaux, nous nous étendîmes sous un roc et nous essayâmes de dormir. Mais toutes les avances que je fis à Morphée furent en pure perte; mon cœur et ma tête étaient trop pleins. J'étais sur les limites même de cette terre de Canaan après laquelle je soupirais. J'avais lutté et travaillé pendant treize longs mois pour l'atteindre, et je me demandais s'il me serait permis d'y arriver en paix, ou s'il me faudrait encore affronter de nouveaux dangers, et finir par être jeté dans un cachot pour y trouver la mort réservée aux déserteurs? L'avenir était incertain; mon esprit se reportait aux jours d'autrefois, à ces jours de joie enfantine, embellis par l'amour inépuisable d'une mère. Oh! quelle soif j'éprouvais de ses caresses! Il me semblait que sa douce main, posée sur mon front, y eût aussitôt amené le sommeil tant désiré. A ce moment, des stances que j'avais apprises depuis longtemps, et qui exprimaient si bien les désirs ardents que mon cœur éprouvait, me revinrent avec netteté à la mémoire. Bientot, en les répétant, je finis par oublier tout ce qui m'entourait.

« Temps écoulés, revenez en arrière
Et rendez-moi mon enfance un seul jour,

Reviens ma mère, et que ton tendre amour
Veille sur moi quand je clos ma paupière,
Qu'à mon chevet je te trouve au réveil,
Reviens, ma mère, et berce mon sommeil !

Temps écoulés, ramenez l'espérance !
Ce monde ingrat nous abreuve d'ennui,
Je me sens las de semer pour autrui ;
Pour un seul jour, rendez-moi mon enfance,
Un soir de paix, un matin de soleil ;
Reviens, ma mère, et berce mon sommeil !

Déjà deux fois l'herbe a cru sur ta tombe,
Deux fois j'ai vu s'y dessécher les fleurs,
Reviens, reviens pour essuyer mes pleurs
Ou relever mon âme qui succombe ;
Un mal me ronge et me tient en éveil ;
Reviens, ma mère, et berce mon sommeil !

Tu n'épargnais ni fatigue ni peine,
De soins toujours me comblant à nouveau ;
Tu te penchais, le soir, sur mon berceau,
Et sur mon front je sentais ton haleine.
Qui me rendra cet amour sans pareil ?
Reviens, ma mère, et berce mon sommeil ! »

Le 3 juin au matin le soleil se leva dans toute sa splendeur sur les montagnes du Cumberland, inondant de ses rayons la vallée de la Sequatchie, dont nous prîmes le chemin, le cœur plus léger que nous ne l'avions eu depuis longtemps. Tout en descendant la montagne, mon compagnon reconnut dans le lointain quelques localités, et il put me décrire la route qui devait, disait-il, nous conduire à la demeure de son père ; il souffrait cruellement au côté ;

il avait pris, pendant les nuits passées dans les bois, un refroidissement et un rhume qui menaçaient de faire enflammer et rouvrir la blessure qu'il avait reçue en essayant de s'échapper à travers les lignes des sentinelles confédérées. Il parlait constamment de sa maison, de ses parents, ne mettant point en doute que les soins de sa mère ne finissent par le guérir. Pauvre garçon ! les soins de sa mère ne pouvaient déjà plus rien pour lui ; mais nous ne le savions ni l'un ni l'autre alors.

A neuf heures nous arrivions à une ferme, où, sans nous faire trop de questions embarrassantes, on voulut bien nous donner à manger à nous et à nos chevaux. Mon brave Sélim aurait eu grand besoin d'une bonne nourriture et de soins assidus, il me tardait de lui faire donner l'un et l'autre. Il avait été mon fidèle compagnon dans plus d'une entreprise périlleuse, et il avait appris à répondre à mes caresses par un mouvement d'oreilles et de tête, comme pour me dire : « Je suis prêt. » Lorsque je fis la connaissance de Sélim, il était volontaire et indompté, et, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, il m'avait donné un coup au genou dont je n'étais pas encore remis. Je lui avais pardonné depuis longtemps cette incartade. N'était-ce pas à lui que je devais de m'être tiré sain et sauf de cette terrible retraite de Nashville ; il ne m'avait jamais manqué en face d'un danger ; il était resté immobile à son poste à Corinthe, tandis que je perdais deux de ses camarades sur le champ de bataille de Shiloh ; dès lors, on aurait dit qu'il était reconnaissant de ce que je l'avais préservé du malheur de

partager leur sort, car il me servit toujours avec la plus entière docilité. A Selma, il m'avait permis d'escorter à la promenade les charmantes habitantes de cette jolie ville, et maintenant il m'emmenait fièrement du côté de mon chez-moi tant désiré. Ne méritait-il pas que je lui prodiguasse mes soins ?

Tous ceux que nous rencontrions étaient sécessionistes, et tenaient pour certain que nous l'étions aussi. Ne faisais-je pas, en effet, preuve de mes opinions sécessionistes en me séparant d'un gouvernement qui établit en principe qu'on a le droit de se séparer de tout pouvoir qui ne vous plaît pas?

Soit dit en passant, si le Sud réussit à s'assurer une existence nationale indépendante, il abandonnera immédiatement le principe en vertu duquel il veut que chaque Etat soit libre de se séparer des autres lorsque cela lui convient. Les hommes de réflexion sont partout d'accord là-dessus, c'est que cette faculté détruit toute autorité stable, et la mine dans son existence même. Nous avons vu à Corinthe, après la bataille de Shiloh, un exemple frappant des déplorables conséquences que peut amener le principe de la sécession, élevé à l'état de doctrine. Les autorités de l'Arkansas, alarmées de la force de l'armée fédérale qui se trouvait dans leur voisinage, eurent la prétention d'exiger à cette époque que toutes les troupes fournies par leur Etat rentrassent chez elles pour protéger leur territoire. Le général Hindman, qui commandait le contingent de l'Arkansas, penchait en faveur de cette mesure, mais le général

Beauregard, commandant en chef de l'armée de l'Ouest, ne voulut pas en entendre parler. L'agitation était à son comble dans l'armée, et une révolte paraissait imminente. La conduite résolue du général Beauregard, qui menaça de faire fusiller le premier homme qui chercherait à quitter les troupes sous son commandement, sauva certainement l'armée du Sud d'une destruction complète. En effet, si on avait permis aux troupes d'un Etat de retourner chez elles pour protéger leurs foyers, il aurait fallu le permettre à toutes. Chacun le comprit bientôt ; dès lors on adopta les mesures les plus énergiques contre toute idée pareille, et elles furent couronnées de succès. La surveillance exercée sur la presse était si rigide, que pas un journal, à ma connaissance du moins, ne parla de cette affaire, qui avait menacé de dissolution l'armée entière des rebelles.

Mais je reprends le récit de notre course à travers les montagnes du Cumberland. Nous avions fait à peu près trente milles ce jour-là. Le soir venu nous fûmes obligés de chercher encore une fois un abri au milieu des rochers ; ce parti nous paraissait le plus sûr puisque nous ignorions à quelle espèce de gens nous avions eu affaire dans le courant de la journée.

Enfin, le 4 juin, après un détour de douze milles environ, destiné à dérouter ceux qui auraient pu nous suivre, nous atteignîmes la demeure de mon ami. Je n'essaierai pas de décrire l'accueil mêlé de larmes et de joie que lui firent sa mère et ses deux sœurs, ni l'orgueil avec lequel son bon vieux père serra dans ses bras ce soldat,

dans lequel il reconnaissait son fils. Mon cœur était plein des émotions les plus vives. Je pensais à ma mère, à ma tendre mère qui n'avait pas entendu parler de moi depuis plus d'un an, qui me croyait mort et me pleurait peut-être, ou qui était elle-même descendue dans la tombe minée par la douleur que lui causait la perte de son premier-né. Je pensais à mon respectable père, dont si souvent les conseils m'avaient fait défaut lorsque j'en avais le plus besoin, à mes chères sœurs, à mon petit frère, qui certainement se demandaient chaque jour si leur grand frère vivait encore et reviendrait une fois.

Après avoir fait aussi l'accueil le plus cordial à l'étranger qui leur ramenait leur fils blessé, mes hôtes mirent à ma disposition tout le confort que leur modeste habitation pouvait offrir, sans se douter nullement que je fusse en fuite et en chemin pour aller rejoindre les Yankees, ni même que leur fils eût déserté. Pour la première fois depuis bien des mois, j'éprouvai un sentiment de douce sécurité. Cependant mes hôtes étaient tous sécessionistes, et s'entretenaient constamment du succès certain de leur cause ; il fallait donc encore cacher mes sentiments et mes projets.

Le lendemain de notre arrivée, le pauvre blessé se mit au lit et ne s'en releva plus. Les fatigues du voyage, agissant sur un corps affaibli par la blessure, déterminèrent une inflammation de poitrine qui, en peu de jours, mit fin à sa vie. Je veillai à son chevet, je lui prodiguai tous mes soins, je lui dis tout ce que je savais d'un monde meilleur, essayant de me rappeler les pieuses paroles que j'avais en-

tendues dans mon enfance, lorsque mon père, en qualité de pasteur, était appelé auprès des mourants. Je n'avais pas beaucoup d'expérience dans la manière d'enseigner les grandes vérités, mais je savais qu'il y a un *Nom* au-dessus de tout autre nom, et je lui en parlai du mieux qu'il me fut possible. Le 12 juin mon pauvre camarade passa dans la sombre vallée.

La cérémonie funèbre était à peine achevée, qu'il arriva une lettre de l'autre frère, racontant comment il avait été obligé de reprendre contre son gré du service pour une année, mais annonçant que néanmoins il serait bientôt de retour à la maison. Il n'était pas arrivé lorsque je quittai ces braves gens, et je crains qu'il n'ait pas réussi à réaliser son projet.

Quant à moi, je n'avais plus qu'un pas à faire pour être libre; ce pas, c'était de gagner les lignes des fédéraux, de prêter le serment de fidélité et de me procurer un passeport. Mais comment y parvenir? Si les autorités fédérales soupçonnaient que j'eusse été au service des rebelles, me permettraient-elles de prêter le serment et de poursuivre mon voyage? Je l'ignorais, mais ce que je savais bien, c'est que jamais les officiers de l'armée confédérée ne se seraient rendus coupables d'une aussi absurde imprudence. Jugeant des autres par eux-mêmes, ils mettaient peu de confiance dans ce simple fait que A. ou B. eût juré ceci ou cela, et le surveillaient aussi soigneusement après qu'avant. Le Nord devrait savoir que les serments prêtés par les hommes du Sud, devant les prévôts de l'armée, dans les villes

récemment reconquises, telles que Memphis, Nashville, etc., ne sont point considérés comme valables. Les sécessionistes les prêtent parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, mais avec la réserve mentale que, dès que les intérêts de leurs Etats l'exigeront, ils seront quittes de leurs obligations. Je conviens que ce que j'affirme ici n'est pas très-moral, et j'aurais peut-être quelque peine à en fournir la preuve ; cependant, d'après ce que j'ai entendu dire une vingtaine de fois dans plusieurs localités du Sud, je suis convaincu que je n'avance que la vérité.

Un incident qui survint vers le 20 juin fut sur le point de mettre obstacle à ma fuite, et cependant il finit par en assurer la réussite. Je m'étais rendu à cheval, sur mon brave Sélim, au village de Mac Minnville, situé à quelques milles de l'endroit où je séjournais, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements sur l'armée fédérale ; je désirais savoir où elle était, et dans le cas où elle ne serait pas éloignée, j'aurais cherché à combiner un plan pour essayer de passer ses avant-postes sans exciter de soupçons. J'avais laissé Sélim à l'hôtel, lorsque, à la stupéfaction de tout le village, le général fédéral Dumont et toute sa cavalerie y arrivèrent au galop. Un de ses hommes s'étant pris de passion pour mon cheval, l'emmena, sans mon consentement, cela va sans dire, mais encore à mon insu. Ma seule consolation, c'est que mon noble coursier allait dorénavant faire son service pour la bonne cause, et le meilleur souhait que je puisse faire à son endroit, c'est qu'il soit appelé à porter quelque brave officier des Etats-Unis et qu'il foule

un jour aux pieds avec lui le dernier ennemi de notre à jamais glorieuse Union.

La cavalerie quitta la ville quelques heures plus tard, mais non sans y avoir planté l'étendard de l'Union, et sans avoir fait flotter au vent les étoiles et les bandes. Cependant, peu de jours après, un escadron de la cavalerie de Morgan arriva à son tour et coupa la hampe du drapeau; l'un des soldats roula l'étendard et le plaça derrière sa selle, chargeant les gens de l'endroit de faire savoir au général Dumont où il pourrait le ravoir s'il lui en prenait fantaisie.

Je quittai le village peu après les troupes fédérales, mais je me dirigeai dans une direction tout opposée et avec un plan arrêté dans mon esprit. Je restai trois jours encore avec mes amis de la ferme, puis je sellai le cheval qui me restait en avertissant la famille que je ne reviendrais pas de quelque temps; je pris la direction de Mac Minnville, et, l'ayant traversée, je poussai droit sur Murfreesboro, qui était alors occupé par les forces de l'Union. Interpellé par les sentinelles à un mille de la ville, je leur dis que je désirais voir l'officier qui commandait. Les factionnaires me permirent d'avancer et m'indiquèrent où je pourrais le trouver. Ils connaissaient moins que moi les ruses du Sud, sans cela ils ne m'auraient pas permis de pénétrer seul dans la ville. Dès que j'eus découvert l'officier que je cherchais, je lui expliquai qu'un cavalier de l'armée fédérale s'était emparé de mon cheval à Mac Minnville quelques jours auparavant et que je désirais vivement le ravoir. Il me ré-

pondit qu'il ne pouvait me fournir aucun moyen de rentrer dans ma propriété, à moins que je ne consentisse à prêter serment de fidélité aux Etats-Unis. Je n'y fis pas d'objections; j'eus, cependant, l'air d'hésiter un peu, afin de ne pas paraître trop différent de la masse des cultivateurs de ces contrées; mais, tout en ayant l'air d'hésiter, j'éprouvais une si grande joie que bien certainement elle dut se trahir quelque peu lorsque j'apposai ma signature au bas de la formule de serment que voici :

— « Moi! A — B — je jure, sans aucune réserve mentale et évasive, que je soutiendrai la constitution des Etats-Unis et les lois faites pour l'appuyer; je jure de ne pas prendre les armes contre les Etats-Unis, de ne donner ni aide ni secours, de ne fournir aucune information ni directement ni indirectement, à qui que ce soit appartenant aux Etats dits confédérés, qui sont maintenant ou qui pourraient être en révolte contre les Etats-Unis. Que Dieu me soit en aide pour tenir ce serment! » — Sur l'autre côté du papier se trouvait un passeport militaire délivré par le lieutenant-colonel Parkhurst, gouverneur militaire de Murfreesboro. Je me considérais comme entièrement dégagé de toute obligation envers les Etats confédérés, depuis le moment où ils m'avaient libéré du service à Corinthe par suite de mes blessures. J'avais le sentiment que je venais d'accomplir un acte solennel en prêtant ce serment, car je n'ai jamais tenu pour chose de peu d'importance d'en appeler à Dieu sous cette forme J'avoue que je ne comprends pas comment tant de braves gens sont parvenus à tranquil-

liser leur conscience en violant le serment qu'ils avaient prêté d'être fidèles à la constitution des Etats-Unis. Je connais, il est vrai, les arguments dont ils font usage pour se défendre, je les ai souvent entendus. Le πρωτον ψευδος, comme aurait dit mon excellent professeur Owen à l'académie libre, c'est-à-dire l'erreur fondamentale qui forme la base de l'aberration sécessioniste, c'est la doctrine qui consiste à établir le *Droit absolu et primordial des Etats :* « Je dois *fidélité* à mon Etat, et, lorsque cet Etat me le commande, je dois *obéissance* aux Etats-Unis, » tel est le principe qui dirige les principaux chefs, et qui peut donner la clef de la conduite de plus d'un homme respectable d'ailleurs qu'on a vu résister à la séparation jusqu'à ce que l'Etat auquel il appartenait ait été gagné par la rébellion. Toutes les fois qu'un Etat avait décrété la sécession, ces gens-là cédaient et tout le peuple faisait de même.

Ils ajoutent, pour appuyer cette erreur fondamentale, que le Sud est engagé dans une révolution et non dans une rébellion, et que le droit de se révolter est reconnu par ces mêmes Etats du Nord qui luttent maintenant pour le réintégrer de force dans une Union qu'il déteste comme une tyrannie. Ils prétendent que, si nous admirons nos ancêtres pour avoir refusé le serment de fidélité à la couronne britannique, nous n'avons pas le droit de condamner le Sud lorsqu'il refuse obéissance à une Union déjà dissoute de fait. Mais en admettant même cet argument et en supposant encore qu'on puisse faire abstraction de la dissemblance des deux cas, et du fait que l'Union, quoi qu'on en dise,

subsiste encore, jamais on ne pourra justifier les principaux meneurs de la sécession d'avoir violé individuellement leur serment. Ils ont juré de maintenir la constitution des Etats-Unis, précisément au moment où ils méditaient de la détruire; quelques-uns même ont prêté serment en qualité de membres du Congrès ou comme fonctionnaires du pouvoir central, afin de guetter la meilleure occasion de renverser le gouvernement. Disons toute la vérité, — et c'est ici une tache dont ces misérables conspirateurs ne pourront jamais se laver; — ils ne reconnaissent pas la sainteté du serment, et ne se font aucun scrupule de violer les engagements qu'ils prennent sous l'invocation de ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel. Les hommes du Sud n'ont pas craint de considérer comme nul le serment de fidélité et d'obéissance qu'ils avaient prêté à leur pays tout entier pour faire passer, en première ligne, les intérêts et les droits de leurs Etats respectifs. Le mot de jésuitisme n'est-il pas devenu une injure sanglante, n'est-il pas devenu le symbole des réserves mentales, parce que le jésuite tient pour nul le serment qu'il a prêté à son pays devant Dieu, lorsque les intérêts de son ordre l'exigent? La fidélité à l'Etat passant avant le serment de fidélité prêté à la nation tout entière; — n'est-ce pas là une nouvelle application du vieux principe jésuitique?

Ce n'est pas à moi de juger bon nombre d'hommes excellents, des chrétiens même qui se sont laissé entraîner dans la rébellion en dépit du serment qu'ils avaient prêté à la nation; mais je crois que nous pouvons et que nous

devons juger l'acte en lui-même sans nous préoccuper de ceux qui y ont pris part. Si les serments nationaux, comme tous les serments en général, ont une valeur quelconque, la rébellion du Sud n'est pas seulement une trahison; mais, dès son origine, elle a été marquée au coin du parjure. Son enfance a été « revêtue de malédiction comme d'une robe » et un Dieu juste ne peut consolider un pouvoir qui a débuté par le parjure.

Après avoir prêté le serment dont j'ai donné la formule plus haut, j'avertis l'officier qu'il y avait de sept à dix mille hommes de cavalerie rebelle à Chattanooga, et que, s'il ne faisait pas bonne garde, il risquait fort d'être, un beau matin, victime d'une surprise.

Ayant ainsi accompli un premier acte de patriotisme qui s'accordait avec le serment que je venais de prêter, j'allai à la recherche de Sélim. Impossible de le trouver à Murfreesboro; j'y renonçai donc, craignant de perdre inutilement mon temps et de retomber au pouvoir des rebelles. J'étais d'ailleurs trop heureux d'avoir échappé au danger pour ne pas faire volontiers ce sacrifice à mon pays, et je ne songeai plus qu'à tourner mes pas vers la demeure paternelle. Je me rendis à Nashville le 28 juin avec des sentiments bien différents de ceux qui remplissaient mon cœur, lorsque j'en étais sorti quatre mois auparavant dans l'arrière-garde de l'armée en retraite du général Johnson Alors, je dois en convenir, un peu enivré et ébloui par l'excitation que produit le service dans la cavalerie, j'étais entraîné dans une cause que je détestais, je m'éloignais de mes

amis, et, aux yeux du vulgaire, je paraissais m'identifier chaque jour davantage avec la rébellion. Maintenant j'étais libre de toute entrave, je tournais mes pas du côté de ma demeure si longtemps abandonnée, et j'avais au cœur un désir qui devenait chaque jour plus intense, celui de venir en aide à mon pays dans la lutte sanglante dans laquelle il est engagé.

A Nashville, j'eus le plaisir de retrouver cet ami de mon père, qui avait eu tant de bontés pour moi pendant ma maladie, et de lui exprimer encore une fois ma reconnaissance. Je ne demanderai pas au lecteur de me suivre pendant mon voyage à New-York par Louisville et Cincinnati; je ne décrirai pas non plus mon arrivée à la maison, la joie, les larmes de mon père, de ma mère, de mes sœurs, de mon frère, qui retrouvaient enfin parmi les vivants, celui qu'ils avaient cru au nombre des morts.

L'histoire de ma vie au milieu des sécessionistes est maintenant terminée. Dans les pages qu'on vient de lire, mon but n'a pas été seulement de raconter mes aventures personnelles; j'ai voulu aussi fournir à mon malheureux pays quelques renseignements importants dont j'espère qu'il saura tirer profit. J'ai voulu lui donner une idée de la manière infernale dont le Sud foule aux pieds les droits des individus, de l'ardeur, de la résolution que le peuple entier du Sud sait apporter dans la lutte pour la rébellion; des ressources immenses que les rebelles possèdent, soit en armes, soit en hommes, et du despotisme qui concentre ces forces et en dispose. J'ai voulu montrer les conséquen-

ces déplorables du système de *guérillas* organisé et sanctionné par les lois des sécessionistes, mais en même temps faire comprendre la supériorité incontestable du Sud dans chacune des branches du service militaire; j'ai voulu faire sentir aussi l'importance de mettre un frein à la liberté de la presse en temps de guerre; attirer, enfin, l'attention sur l'influence démoralisante que peut avoir pour un peuple la violation du serment et l'habitude de considérer les intérêts de sa localité comme plus importants que ceux du pays tout entier. Tous ces faits, s'ils étaient connus et estimés à leur juste valeur, devraient faire réfléchir le Nord et le pousser à considérer la lutte désespérée dans laquelle il est engagé comme bien plus terrible qu'il ne l'a cru jusqu'à présent. Si j'atteins ce but, le temps que j'ai passé dans le Sud n'aura pas été perdu, et le travail que je livre au public ne sera pas sans utilité.

FIN.

# TABLE

Pages.

Chapitre I. Comment je devins volontaire . . . . . 1
» II. Service dans l'infanterie . . . . . 22
» III. Service dans les arsenaux . . . . . 53
» IV. Service dans la cavalerie. . . . . 77
» V. Service comme officier d'ordonnance. . . . 103
» VI. Service dans les hôpitaux . . . . . 135
» VII. Mon évasion. . . . . 153